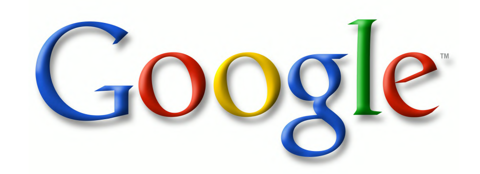






CASIMIR STRYIENSKI et PAUL ARBELET

—

Soirées du Stendhal Club

Deuxième Série

DOCUMENTS INÉDITS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

SOIRÉES DU STENDHAL CLUB

(*Deuxième série*)

A LA MÊME LIBRAIRIE

CASIMIR STRYIENSKI
PAUL ARBELET

—

Soirées du Stendhal Club

Deuxième Série

DOCUMENTS INÉDITS

—

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Sept exemplaires sur papier de hollande, numérotés de 1 à 7.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1,537

AVANT-PROPOS

Le Stendhal-Club, dont nous publions ici quelques nouvelles *Soirées*, a été bien souvent méconnu. Des âmes naïves et inquiètes se sont demandé s'il existait. D'autres, confusion singulière, prirent ce club pour une chapelle. Ils y ont imaginé, autour de la replète, bourgeoise, et railleuse figure d'Henri Beyle, qui se prête mal pourtant à la grave attitude d'un Dieu, je ne sais quel culte mystérieux et saugrenu. Et ils se sont égayés, parfois même indignés, aux dépens des adeptes de cette religion nouvelle.

Le Stendhal-Club voudrait qu'on lui épargnât ce ridicule. Les adorateurs mystiques de Stendhal ne fréquentent pas chez lui. Ils y seraient parfois scandalisés. L'on n'y prie pas, on y cause ; on y est, comme

Stendhal, et aux dépens quelquefois de Stendhal lui-même, dépourvu de respect et de gravité. Pour l'écrivain du *Rouge*, de la *Chartreuse*, et d'*Henri Brulard*, on manque de vénération ; mais on l'aime, d'un amour libre, amusé, ironique ou attendri, suivant les heures. On ne croit pas qu'il ait été le Génie suprême et unique, le grand Initiateur. Mais on pense qu'il ne fut jamais d'esprit plus varié, plus original, plus fécond en piquantes surprises, pas de sensibilité plus nuancée, plus fine, et plus rare. Pour des âmes curieuses, Stendhal est le thème d'un amusement intarissable. On n'en finit jamais de le connaître.

Cette façon désinvolte et tendre de cultiver la mémoire de Stendhal rapprocha les deux collaborateurs qui, pour cette seconde série des Soirées, ont mis en commun quelques études de couleur diverse et quelques petites trouvailles, exhumées de la masse confuse et inépuisable des papiers d'Henri Beyle.

La première série des Soirées ne portait qu'un seul nom ; sur celle-ci, un autre s'est ajouté. D'autres encore, plus tard, viendront peut-être s'unir à nos deux noms, ou les remplacer. Le Stendhal-Club, pour n'être pas accessible à tous, n'est point exclusif ni fermé. Le

petit nombre de ceux que rapproche un goût vif pour Stendhal, une sympathie compréhensive, une discrète ardeur, se renouvellera sans cesse ; et ainsi pourra passer de main en main, se glisser d'âme en âme, la petite flamme stendhalienne.

CASIMIR STRYIENSKI

PAUL ARBELET.

I

STENDHAL EN FAMILLE

I

LA SŒUR DE STENDHAL

> Je pense qu'il est peu de frères comme moi, qui aient le bonheur d'être *amico riamato* d'une fille de génie et de la plus belle âme.
>
> (*Journal de Stendhal*, 1805.)

Parmi toutes les femmes qui émurent et embellirent la vie de Stendhal, la moins piquante et la moins singulière ne fut pas sans doute Pauline Beyle, sa sœur.

C'est probablement la seule qu'il ait aimée d'un cœur chaste. Il le faut bien remarquer, puisqu'il prétend, non sans quelque illusion, avoir nourri pour sa mère elle-même une tendresse coupable.

Pauline Beyle resta toujours à l'abri de ces embellissements romanesques. Stendhal n'essaya point, à la manière de Chateaubriand, de dramatiser en la salis-

sant la très simple amitié de sa Lucile. Il ne connut, auprès de sa jolie sœur, aucun des troubles émois de René. Il l'aima d'une affection toute familiale, très bourgeoise, comme sa sœur, tout bonnement.

Sa tendresse n'en fut pas moins chaude, ni moins exclusive, pour rester désintéressée. Pauline, parmi tous ses proches, trouva seule grâce devant Henri Beyle. Elle eut encore le privilège de retenir l'affection de cet inconstant. Elle fut la confidente de son adolescence, l'âme préférée dans ces années de sensibilité maladive et d'ardeurs intellectuelles où il se fit lui-même.

« Excepté toi, lui écrivait-il à vingt-quatre ans, je ne vois rien de digne d'être aimé. » (*Lett. int.*, 236.)

Sans doute la seule femme avec laquelle il ait été complètement sincère, n'ayant rien à en espérer, eut-elle sur Henri Beyle quelque influence ; elle joua tout au moins auprès de lui ce rôle discret et tendre de confidente, qui permet aux cœurs solitaires, amers et sensibles comme le sien, de s'épanouir quelquefois, et de se soulager dans la confiance. Elle le sauva peut-être ainsi des âpretés excessives et des sécheresses, où l'aurait jeté un trop parfait isolement d'âme. Elle lui permit de se développer et de mûrir. Ce fut son rôle à elle, parmi toutes les autres.

Et, afin de ne pas trop différer de ces autres femmes qu'Henri Beyle a aimées de tant d'amours diverses,

mais généralement sans un parfait retour, elle se laissa aimer par lui sans penser toujours à le lui rendre (1).

Pour avoir été auprès de lui l'amie la plus proche de son cœur, pour l'avoir compris, et lui avoir ressemblé, elle mérite sans doute de n'être pas oubliée tout à fait. Elle peut prendre place dans cette galerie des figures de femmes aimées, que tout amateur tendre de Stendhal doit garder dans son musée secret.



A l'usage de ceux qui seraient curieux de cette physionomie de femme, je publierai ici quelques lettres d'elle, conservées inédites, dans la bibliothèque de Grenoble (2). Pour ne pas se perdre dans leur lecture, il faut connaître quelque peu l'étrange et fantasque jeune fille qui les écrivit, avec beaucoup de fautes d'orthographe, entre 18 et 20 ans.

Pauline était née, trois ans après Henri Beyle, un jour de mars 1786 (3), dans une très sombre maison de la rue très triste des Vieux-Jésuites, à Grenoble. Nous

(1) Henri Beyle, qui était la bonté même, l'excusait en l'admirant : «... tu as le défaut des âmes fortes : de la bizarrerie et nul pouvoir sur elles-mêmes. » (*Lett. int.*, 208.)

(2) On ne connaissait jusqu'ici qu'une lettre de Pauline Beyle, un simple billet, publiée par C. Stryienski à la fin du *Journal de Stendhal*, p. 461.

(3) Le 21 mars ; elle s'appelait Pauline-Eléonore Beyle.

ignorons à peu près l'éducation qu'elle reçut (1), entre un père dévot, austère, et méticuleux, un grand-père ex-voltairien et d'une bonté un peu lasse, et quelques tantes, toutes vieilles filles, l'une, raidie dans une mélancolie hautaine, et qui disait parfois, en soupirant : « Cela est beau comme le Cid ! » et l'autre, cette acariâtre Séraphie, que Beyle poursuivait encore de sa haine puérile quarante ans après qu'elle était morte.

Depuis ce jour où, petite fille de quatre ans, on la menait en promenade avec son jeune frère Henri, le long de la rue Montorge, pendant que sa mère se mourait, elle grandit dans la tristesse d'une maison en deuil. Si Henri Beyle paraît avoir eu quelques raisons de se plaindre, parce qu'on l'éleva trop sévèrement et toujours sous l'œil de ses parents, de peur des fréquentations mauvaises, avec quel soin dut-on garder la délicatesse de Pauline ! La famille Beyle renchérissait encore sur l'habituelle prudence qui, dans ces villes de province surtout, en ces temps anciens, faisait enfermer et murer avec soin la jeunesse des filles (2). Ils

(1) D'après des lettres encore inédites de Beyle à sa sœur, elle allait, en 1800, travailler chez des religieuses. Elle semble les avoir quittées pour la pension de Mlle Lassaigne (Cf. Souv. d'Egot., 133). Elle prit aussi des leçons particulières.

(2) Dans un roman où il décrit Grenoble, en cette fin du XVIIIe siècle, Berriat Saint-Prix disait : Les jeunes filles... « y sont élevées avec une singulière réserve ; rarement leurs mères les perdent de vue, dès qu'elles ont quitté les cloîtres... Indépendamment du goût de la décence, qu'elles contractent de

étaient gens craintifs, bien pensants, et très soigneux des bonnes manières.

Pauline sortit excédée et morose de cette éducation sans joie. Elle était de ces natures opiniâtres, ardentes et contrariantes, que la discipline exaspère. Elle sut peu de gré à sa famille de tant de soins. Ses lettres nous la révèleront à ce moment d'amertume et de révolte.

Elles seront par là une contre-épreuve précieuse du témoignage de Beyle sur sa famille. On lui a reproché d'avoir calomnié le meilleur des pères, en l'accusant de dureté, d'étroitesse et d'égoïsme ; on lui a reproché de s'être calomnié lui-même en se peignant comme un enfant amer et révolté. Peut-être sera-t-on plus indulgent à ses rancœurs, plus crédule à ses plaintes, quand on verra, peinte par sa sœur avec les mêmes couleurs, cette triste maison des Gagnon et des Beyle, où la mesquinerie de l'esprit provincial, l'étroitesse d'un bigotisme de vieillards, et la préoccupation trop exclusive

bonne heure, et auquel cette suite non interrompue de soins les habitue, aussi bien que les prédications de leurs parents, l'intérêt de leur réputation les engage encore à la sagesse. Un faux pas, l'apparence, le simple soupçon d'une démarche imprudente, suffiraient pour la leur ravir, et pour leur ravir, en même temps, l'espoir de tout établissement. » (*L'Amour et la Philosophie*, IV, 27-28.)

En un style moins niais, nous verrons Henri Beyle lui-même tenir à sa sœur ce langage.



de l'élevage des moutons mérinos, entretenaient une atmosphère mal respirable pour des êtres jeunes, au cœur chaud et à l'âme libre.

Henri Beyle, qui avait l'esprit mal fait, ne découvrit le prix de sa sœur que lorsqu'il se trouva loin d'elle. De même, il ne découvrira le génie de Napoléon qu'après Saint-Hélène. Enfant, elle avait bien été son alliée contre la « Tatan Séraphie », et leur jeune sœur Zénaïde, qu'ils accusaient l'un et l'autre d'être une « rapporteuse. » (Et, si l'on en croit Pauline dans une lettre qu'on va lire, cette Zénaïde aurait tenu tout ce que promettait son enfance) (1).

Mais le petit garçon solitaire, sensible et rageur qu'il était alors, ne fit pas de sa sœur sa confidente et son amie. Il le lui avouait lui-même en 1808 :

« ... il m'est venu un air charmant sur les petits mots *cara sorella*. J'ai repassé dans ma mémoire tout le

(1) Dans quelques lettres encore inédites de Beyle à sa sœur, que M. Paupe a bien voulu me permettre de lire, on trouve à la date du 20 germinal, an VIII : « Caroline... perd-elle un peu de ce ton rapporteur et caqueteur qu'elle avait à mon départ ?... » Le 6 nivôse, an IX : « Je crains bien que notre sœur ne soit hypocrite et bornée... » Et le 27 brumaire, an X : « Caroline s'est-elle défaite de cet exécrable ton de bigotisme ?... » Elle était la préférée de son père. Elle s'appelait Marie-Zénaïde-Caroline, et Beyle lui donne successivement ces deux derniers noms. Née le 10 octobre 1788, elle mourra le 28 septembre 1866. (Cf. Maignien, *La famille de Beyle-Stendhal*, notes généalogiques.) Beyle était son parrain.

temps que nous avons passé ensemble, comment je ne t'aimais pas dans notre enfance ; comment je te battis une fois à Claix dans la cuisine... Ensuite tous les maux que nous fit souffrir cette pauvre tatan Séraphie... » (*Let. int.*, 237-8.)

Mais une fois à Paris, il lui découvrit une âme tendre ; elle était devenue tout à coup, de « criarde » qu'il l'avait connue, « bonne et compatissante ». Et il se mit à écrire à cette enfant de 14 ans des lettres auxquelles elle répondait péniblement. Mais il ne se décourageait pas. Il prétendit former cette petite âme, et lui recommanda avec beaucoup d'insistance la lecture de La Harpe. (Lett. inédite, du 18 ventôse, an VIII.) Il lui recommandait aussi « la vraie philosophie... source inépuisable de jouissances suprêmes ». Pauline apprenait la danse et le piano, qui convenaient à son âge. Il l'incita à lire Voltaire et Plutarque, et à étudier les mathématiques. Un jour qu'il était à plat-ventre sous un secrétaire, au beau milieu d'une partie de cache-cache, il se mit à lui griffonner un billet plein de graves conseils ; elle devait renoncer à l'enseignement étroit des religieuses, tricoter moins de bas, et se former à la libre-pensée.

« En général, lui écrivait-il un autre jour, il ne faut jamais répéter un avis, fût-ce celui du Pape, sans l'avoir pesé. »

Conseils excellents, mais peut-être prématurés.

D'Italie, où il avait suivi Bonaparte et sa fortune, il continuait à enseigner sa sœur. Il s'attendrissait, en bon disciple de Rousseau, sur cette jeune âme vertueuse et pure. Au retour d'un bal, où il avait dansé apparemment avec ces Milanaises, si aimables, et vêtues à la mode de Paris, c'est-à-dire nues, comme dit P.-L. Courier. il se prit à rêver vertueusement à Pauline, qui sans doute dormait en paix à la campagne, au pied des montagnes dauphinoises.

« Après une heureuse journée, elle va se reposer ; elle goûte, dans sa dernière pensée, le bonheur des âmes pures et exemptes de grandes passions. Ah ! si celles-ci donnent quelques instants de vrai bonheur, par combien d'instants affreux ne sont-ils pas rachetés ? »

Puis, revenant à des idées plus familières à cette enfant, il lui demandait des nouvelles de toutes choses : « ... Dis-moi comment vont les lapins ? »

Parfois cet officier de dragons, qui menait joyeuse vie dans les bouges de Bergame et de Brescia, adressait à Pauline de sages conseils :

« Sois bonne et aimante et surtout jamais fausse, car c'est un crime que de feindre la vertu (1). »

Et il l'invitait, ce même jour, le 6 nivôse an IX, à lire la logique de Condillac.

(1) Toutes les citations qui précèdent sont empruntées aux lettres inédites dont M. Paupe prépare la publication.

Je ne sais trop ce qu'en pensait Pauline. Toute fière sans doute de recevoir les longues lettres de ce grand frère qui partageait en Italie la gloire du vainqueur de Marengo, la morale, et les réflexions philosophiques, et les incitations à la lecture devaient tout de même l'ennuyer souvent.

Il se plaint qu'elle ne lui réponde jamais.



Ainsi s'efforçait-il, non sans un pédantisme (1) propre à cet âge, de former le cœur et l'esprit de sa sœur. Tant de soins ne furent pas inutiles. Elle finit par écouter ses conseils. Elle abandonna le tricotage des bas pour la philosophie. Elle devint une sorte de femme savante, une indépendante, une vierge forte. Pauline Beyle va être le premier disciple d'Henri Beyle, la premiere desservante de la chapelle beylique, fréquentée depuis par tant d'illustres, et tant d'humbles croyants.

Un correspondant anonyme écrit en 1803 :

« Pauline croit en son frère comme en Dieu le père ; quand on la contrarie, elle répond seulement : « C'est l'opinion d'Henri (2). »

(1) Pédantisme méritoire, car il s'en rendait compte : « Tout cela est très pédant, et par conséquent du plus mauvais ton ; mais j'aime mieux être ridicule et t'être utile. » (*Let. int.*, 75).

(2) Bibliothèque de Grenoble, inédit.



Lorsque Beyle eut abandonné son régiment et l'Italie, pour se faire étudiant à Paris, et se préparer à la gloire (c'était sa pensée ingénue), il fut charmé de découvrir que sa sœur Pauline était enfin devenue digne de son amitié, et capable de comprendre son âme. La trouvant si bien disposée, il fit d'elle sa confidente mystérieuse, il se plut à s'isoler avec elle des autres hommes, de ces « âmes froides » qu'il méprisait de toute la force de la haine. Elle fut donc la première initiée au beylisme, la première admise par lui dans ces « happy few », cette élite sentimentale pour laquelle il écrira ses livres.

Déjà, un jour qu'il lui raconte ses impressions exquises sur le lac Majeur, il lui recommande, et cet avis se répètera souvent désormais :

« Surtout ne montre cette lettre à personne... elle est pleine de ridicule pour les âmes froides. » (Let. inéd.).

Loin d'elle, les émotions rares et fines rappelaient à Beyle le souvenir de celle qui le pouvait seule comprendre. Un autre jour, qu'il pleurait de tendresse en fredonnant, au crépuscule, un petit air de Cimarosa, il songea qu'il porterait à « sa divine Pauline la partition du *Matrimonio segreto* ».

« Elle aura de ces jouissances d'ange. » *(Journ.*, 240.)

« Nous sommes faits l'un pour l'autre, lui dit-il ; nous avons le même esprit. » (*Lett. int.*, 32.)

On sent bien que, pour Beyle, nul éloge n'était plus flatteur.

D'ailleurs il ne se trompait guère, et sa sœur, formée par lui, et réagissant contre les influences du même milieu, lui ressemblait singulièrement.

C'était, comme lui, un étrange mélange de tendresse et de sécheresse, de sensibilité avide d'émotion, et de lucide et âpre raison.

Un peu gâtée par les lectures excessives dont son frère l'avait nourrie, le romanesque niais qui est naturel aux jeunes filles s'était mué chez elle en un désir passionné et déjà tout romantique de grandes et sublimes émotions. Elle ne les trouvait pas dans la rue des Vieux-Jésuites, ni autour de la table de jeu où sa grand'tante et son grand-père réunissaient de vieux amis, aussi glacés et rassis qu'eux-mêmes. Elle s'ennuyait. Une ardeur mélancolique la remplissait de rêves et de découragement. Ses désirs fougueux à chaque instant brisés épuisaient cette âme énergique. Comme il n'y avait en elle rien de fade ni de mièvre, elle ne savait pas trouver dans les délices d'une molle tristesse une consolation ou une espèce d'apaisement, comme tant d'autres. Les rêveries incertaines et tendres n'étaient point son fait. Elle n'avait pas l'âme douce et facilement consolée de son contemporain Lamartine. Et si elle connaissait ce « vague des passions » que Chateaubriand mettait alors à la mode, elle souffrait, au lieu d'en jouir, de cette incertitude délicieuse. Sa

sensibilité forte et précise s'usait et se brûlait elle-même. Comme chez Henri Beyle, la tendresse inoccupée se tournait chez elle en âcreté : Pauline devenait amère et méchante.

C'est ainsi que, pour avoir été trop sensible, Pauline Beyle désespéra ses parents par son indifférence. Elle leur rappela son frère, qu'ils n'avaient jamais su comprendre, lui non plus. La bonne petite affection familiale qu'ils lui offraient et lui demandaient, en gens sages qu'ils étaient, paraissait à cette jeune fille, romanesque comme une héroïne de Jean-Jacques, pauvreté de cœur et médiocrité. Elle eût voulu je ne sais quelle tendresse sublime et quel dévouement héroïque qui étaient de nul emploi dans la famille des Gagnon et des Beyle. Elle aurait dit volontiers comme son frère :

« Ils m'aiment, mais ce n'est point de cet amour divin que je m'étais figuré. » (*Journal*, 35.)

Ses parents l'accusaient, comme on le verra, de manquer de sensibilité, et elle-même s'écriera avec amertume :

« Tout est sec autour de moi ! » Et cette idée lui « serrait le cœur. »

Cette sensibilité si particulière fut surtout ce qui rapprocha le frère et la sœur. Eux seuls pouvaient se comprendre. Plus sage pourtant, lui la consolait :

« Tu trouveras dans le monde, ma chère petite, lui

disait-il, beaucoup d'âmes sèches : ces gens-là n'ont jamais eu dans leur vie un moment de tristesse, de cette tristesse onctueuse que nous avons éprouvée souvent... (*Lett int.*, 52.)

Il travaillait à la détacher d'un mal qu'il connaissait bien, une orgueilleuse mélancolie (1). Il lui citait son propre exemple :

« Etonné de ne point trouver dans le monde ces hommes parfaits que j'y attendais, je crus que mon malheur m'avait fait tomber dans une société d'ennuyeux et de gens froids... J'étais misanthrope à force d'aimer les hommes..... » (*Lett. int.*, 123-5).

Mais il la chérissait un peu plus pour souffrir du même mal que lui ; aussi lui croyait-il du génie :

« Tu es faite, ma Pauline, pour devenir une femme extraordinaire...

Une chose fait naître le grand génie, c'est la mélancolie... Toutes les femmes célèbres ont commencé comme toi par être tristes ; Mme Roland par exemple. » (*Let. int.* 165-7.) «... si tu étais homme, je te dirais que tu es fait pour devenir un grand homme. Cette conception d'un meilleur état, ce regret d'un bonheur que tu t'étais figuré,

(1) ..... « la mélancolie, dit-il, qui est un sentiment profond et doux à la vanité consiste... à se dire : « Je mériterais un meilleur sort ; si bon, comment ne puis-je trouver des hommes tels que moi ? »



sont au commencement de la vie de tous les vrais grands hommes. » (*Id.*, 89.)

Se rappelait-il le mot de Chamfort : « Il y a une mélancolie qui tient à la grandeur de l'esprit » ?

Si sincère que fût la tristesse de Pauline, et si dépendante de sa vie et de son milieu, il ne s'y mêlait pas moins un peu de littérature, et quelques attitudes à la mode du temps. On la verra qui s'en va lire *Shakespeare ou Ossian*, dans la solitude d'une cascade, où *elle passe sa vie*. Elle a, comme Henri Beyle, le goût de la nature. Elle aime à donner à ses tristesses le décor grandiose des montagnes ; une solitude romantique lui paraît ajouter à ses mélancolies une profondeur et un accent qui les embellissent à souhait. Déjà, si longtemps avant les *Méditations*, elle confie ses plaintes à l'écho des forêts. Il est vrai qu'elle a dû lire *Atala* et *René*.

Mais pense-t-elle à ce qu'elle a lu, quand elle écrit :

« Il est une heure. Il fait un clair de lune superbe.... Tout est paisible autour de moi. Ce calme n'est interrompu que par le bruit de la fontaine et la voix de quelques chiens éloignés. J'ai pris la résolution de t'écrire cette nuit... Mon âme est tranquille comme tout ce qui m'entoure. Ah, mon ami, qu'il y a longtemps que je souffrais..... »

L'ennui sentimental où elle était plongée la poussait

au désespoir. Et sans doute elle fait bien le geste vain, si à la mode depuis le temps de Werther, elle manie le suicide, et ne se tue pas. Beyle aussi se plaisait, au moment où ses amours n'allaient pas, à dessiner un pistolet en marge de ses cahiers ; lui non plus ne s'est pas tué. Mais il ne faut pas être ironique aux projets de suicide qui n'aboutissent pas. Il s'en faut souvent de si peu.

« Mon ami, disait Pauline,... je suis dans un ennui si horrible que je ne fais rien... je me suis juré de sortir de cette léthargie d'une manière ou d'autre ; j'ai le choix entre un pistolet ou la lecture ;..... vingt fois en maniant des pistolets, j'éprouvais un violent désir de les décharger dans mon cœur. Je me délivrerais du fardeau qui m'oppresse. Je suis entourée d'âmes sèches qui me tuent.... »

Pauline se contenta de manier les pistolets, et choisit la lecture. C'est que ce cœur ardent et fou était compagnon d'un esprit très clair et très ferme :

« un esprit mâle et vigoureux, entièrement exempt de misères, »

comme lui écrit son frère (*Let. int.*, 85).

C'est une chose rare et belle de voir avec quelle ardeur passionnée elle travaille à cultiver son âme. L'énergie inemployée de son cœur s'assouvit en des lectures forcenées. Beyle lui-même est obligé maintenant de la calmer.

« Caroline et toi vous êtes des espèces d'anachorètes. Tu travailles trop... » (*Let. int.*, 86,).

Son père peignait à Henri Beyle cette fièvre de s'instruire qui épuisait Pauline :

« Sa santé n'est pas bonne ; elle prend à cœur tout ce qu'elle fait ; à présent, c'est l'anglais (1) ; mais plus d'exercice, et il lui en faut... Cette pauvre petite n'a jamais fait que des maladies terribles (2). » (Biblioth. de Grenoble, *inédit*).

Henri Beyle était responsable. On peut voir, dans les *Lettres intimes*, les lectures infinies qu'il lui recommande. Il prenait plaisir « à cultiver cette âme si heureusement née. » Il prétendait lui tout apprendre, la littérature et les mathématiques, la bonne prononciation et la danse à la mode de Paris, la déclamation et l'idéologie. Elle avait 18 ans quand il lui envoyait les

(1) Ici Chérubin Beyle a eu un lapsus qui le peint tout entier. Plein de ses projets de culture, en cette fin d'une lettre à son fils toute remplie de détails sur les moutons et les vaches, il écrit d'abord : «... à présent c'est *l'engrais* » et il corrige « *l'anglais* ».

(2) Je me permets de recommander ce document à M. Seillière ; on sait que dans une intéressante étude, de janvier et de février 1906, M. Seillière prit grand'peine à démontrer que la santé des Beyle et des Gagnon préparait à Stendhal une hérédité de dégénéré. La mort même de la mère de Beyle lui paraît suspecte. Elle était morte en couches.

Lettres persanes. Son grand-père les intercepta, prudence excusable qui piqua Beyle :

« Tu es plus gardée du côté du bon sens qu'une odalisque », lui écrivait-il (*Let. int.*, 11).

A vrai dire, il se chargea de la déniaiser. Il lui parle librement de tout, de ses amours et de ses amantes. Grâce à lui, Pauline n'était rien moins qu'une petite oie blanche. Elle devinait la vie, et la regardait sans baisser les yeux. Elle s'intéressa aux amours de Beyle et de Mélanie, elle s'attendrit sur la fille que Beyle prétendait avoir eue d'elle ; on la verra désirer de connaître cette amie si passionnée qui faisait le bonheur de son frère. Henri combla ses vœux en la mettant en rapports de lettres avec sa maîtresse. Pauline avait alors vingt ans à peine.

Ainsi formée, on sent qu'elle devait peu goûter les timidités provinciales. Elle avait l'âme aussi libre que la plus rebelle de nos contemporaines. L'amour n'était pas pour l'effrayer, ni les aventures. On imagine dans quel ennui énervé elle devait s'user au milieu des étroitesses de la vie de province, dans une famille timorée et traditionaliste, parmi la tristesse, morne, monotone, et sans espoir, d'une destinée bourgeoise.

« Cette maison est un vrai tombeau, »

disait-elle (*Lett. inédite*, 22 brumaire, an XIII).

Sans doute le bon sens pratique de sa race la sauva de quelque folie. Son frère lui-même lui donnait maintenant les plus sages conseils de prudence.

« Songes-tu un peu sérieusement à te marier? Cela veut dire : « Es-tu guérie de croire trouver un Saint-Preux ou un Emile pour mari? » (*Let. int.*, 235).

Et il lui adressa de très vifs reproches, pour avoir eu l'imprudence, vraiment folle, dans une petite ville, de sortir un beau soir habillée en homme.

Il lui enseignait, avec force dissertations, que le vrai bonheur pour une femme est de se marier sans amour, et il lui donnait, d'avance, de subtils conseils pour mener où elle voudrait un brave homme de mari, choisi d'abord avec circonspection.

La subtile Pauline se laissa-t-elle convaincre? Sa « finesse dauphinoise » l'emporta-t-elle sur les désirs trop romanesques? On le croirait, car elle finit par épouser (1), non point un Émile ou un Saint-Preux, mais M. François-Daniel Périer-Lagrange, propriétaire à Grenoble, « vrai bourgeois », dit son beau-frère.

Cette héroïne de roman, « ce caractère courageux et cette âme sublime (2) », cette indépendante, assez audacieuse pour braver les préjugés d'une ville de pro-

(1) Au printemps de 1808 (*Lett. int.*, 240-241).
(2) *Lett. int.*, 175.

vince, — et y a-t-il un courage plus rare ? — cette âme forte et fantasque, amoureuse de mélancolie et enivrée de philosophie, après avoir évité tant de belles folies, dont elle était très capable, fit un mariage de convenance.

Son histoire finit là pour nous. Henri Beyle continua de lui écrire ; il lui fit tout d'abord quelques questions indiscrètes sur ses débuts de femme mariée. Puis il lui prodigua les conseils de son expérience (1). Mais il semble que Pauline, assagie, ou lassée de tout, ait moins répondu à la tendresse exigeante de son frère. Elle voyagea, même en Italie, se ruina, se brouilla un peu avec Henri, fut veuve, et secourue par lui, reçut son héritage, et mourut longtemps après lui, le 7 juin 1857. Nous ne savons pas si elle prit jamais un amant, comme son frère le prévoyait pour elle, et le lui disait, quand elle avait 19 ans. Beyle lui avait deviné du génie, et promis presque la gloire. Elle put jouir tout au plus de celle de son frère. Sa destinée fut obscure et sans doute assez misérable.



M. Pierre Brun, dans un livre intéressant par quelques illustrations (2), a publié un portrait de Pauline Beyle.

(1) Conseils sur la façon de faire de l'esprit à table avec son mari (*Lett. int.*, p. 248), sur sa toilette, ses domestiques, et son budget (249-250).

(2) Elles ne sont malheureusement pas toutes exactes. M. P.

C'est une figure énigmatique qui ne livre pas son secret. Les coins de ses lèvres trop minces se relèvent en un mystérieux sourire, plus narquois que tendre, sous de grands yeux froids, à fleur de tête, qui ne sourient pas. Curieux sans être profonds, on dirait qu'ils regardent la vie avec un étonnement ironique. Ils insistent, ils attendent, et semblent un peu déçus.

L'ovale pur du visage, le dessin large et harmonieux des sourcils, font que Pauline est jolie. Elle semble le savoir. Elle promet à ceux qui l'aimeront. Un bras potelé et robuste, bien disposé pour montrer la main longue et fine des Beyle, — des épaules aux lignes moelleuses et un décolletage juste à point, mettent un peu de volupté à côté de l'esprit de cette figure. Elle semble d'une coquette attirante et décevante, toute prête à mystifier les audacieux par une ironie, qu'amortit à peine je ne sais quelle ingénuité.

Une chevelure épaisse, et qui paraît d'un beau noir, met de l'accent à ce visage. Nulle mollesse, nulle mièvrerie ne s'y laisse voir. Son frère lui avait pourtant maintes fois répété que la faiblesse est la grâce de la femme. Pauline est bien de la race un peu rude et forte des Beyle. Ce n'est pas le cou frêle et penché de Lucile.

Brun, croyant reproduire l'entrée de la maison natale de Stendhal, a photographié celle de la maison voisine.



Les lettres qui suivent ne sont point des chefs-d'œuvre littéraires. Elles nous renseignent sur Pauline, sur son milieu et celui de son frère, elles sont franches, naturelles, parfois touchantes, et toujours très incorrectes. Je n'ai respecté aucune de leurs fautes d'orthographe. Beyle lui écrivait un jour :

« Une lettre par semaine ! ce qui te viendra ; point de préparation, des fautes d'orthographe ; j'en fais beaucoup, et je les aime. » (*Lett. int.*, 88.)

Il a dû être pleinement satisfait.

Si on l'en croit, sa sœur écrit d'une façon charmante :

« Ta lettre est délicieuse : je connais peu de femmes qui écrivent aussi bien que toi. » (90.)

« Conserve longtemps ce charmant style ; je montrai dans mon enchantement ta lettre à Mme de N... ; elle en fut ravie ; voici ses propres termes : « Vous m'aviez « bien dit qu'elle avait de l'esprit, mais non pas du gé- « nie ; elle peut aller à tout ; c'est votre faute si elle ne « va pas plus loin que vous. »

« Ce n'est pas ce que tu disais, quoique charmant, qui la frappait ; c'est la manière dont tu dis et qui montre ton âme, l'état de l'instrument, un ton et une pensée. » (*Lett. int.*, 141 ; cf. 163).

Il ne faut pas trop en croire Henri Beyle ; on serait

déçu. Il était partial. Comment ne pas admirer une sœur qui le comprenait si bien?

Ces quelques pages veulent être lues avec simplicité, comme la peinture, naïve et parfois enfantine, d'une âme étrange de petite provinciale, qui a peu à nous apprendre, sinon qu'elle s'ennuie, qu'elle est triste, et que son existence est vide, fermée, mesquine et sans beauté. Elle a du moins le mérite d'en souffrir.

P. A.

2

LETTRES DE PAULINE A SON FRÈRE

Beyle était à Paris ; il envoyait à sa sœur des lettres tendres, et des plans de travail. Il lui disait en ce mois de floréal : « Je suis très persuadé qu'on ne peut s'aimer qu'autant qu'on se ressemble, et je voudrais que nous nous ressemblassions (*sic*) le plus possible. » Elle lui répond :

I

Grenoble, dimanche 8 flor[éal] XII.

Mon bon Henri, tu as reçu ma lettre d'hier. Dans ce moment ma tête est un peu plus tranquille. Il me semble qu'elle était pleine de bêtises ; je me suis presque repentie de l'avoir fait partir : elle t'aura sans doute impatienté. Mais mon silence t'étonnait. J'avais déjà écrit cinq ou six lettres, ensuite jetées au feu, je te disais toujours les mêmes choses.

Je vais te donner le détail des occupations de ma journée : tu verras comme je m'amuse. Je me lève à 5 ou 5 h. 1/2 ; à 6 heures moins un quart je prends ma leçon de dessin jusqu'à 6 h. 1/2 ; depuis 6 h. 1/2 jusqu'à 8 h. 1/2 qui est l'heure où M. David arrive, je travaille aux Mat. A 9 heures nous déjeunons. Lorsque mon P[ère] est à G[renoble], il nous parle tout au long spéculations d'agriculture ou bâtisse ; lorsque je puis sans malhonnêteté décamper avant 10 heures, je vais lire pour me désennuyer, car je le suis déjà ; à 11 heures jusqu'à 1 h. 1/2 je m'exerce ou je prends ma leçon de piano ; ensuite je lis jusqu'à 2 heures. A 3 heures je vais lire encore un peu pour effacer de ma tête toutes les bêtises que j'ai entendu dire pendant le dîner. Lorsque mon P[ère] n'y est pas, ce qui arrive souvent dans ce moment, la conversation coule toujours sur les sermons, prêtres, messe : je conçois que cela peut les intéresser ; — mais sur les cuisinières, les servantes, les événements de la rue Vieux J[ésuites], je comprends pas (*sic*) ce que cela peut leur faire.

Depuis 4 heures jusqu'à la nuit, je dessine, je lis... (?), ensuite je vais chez mon G[rand] P[ère] ; je suis contente lorsqu'il demeure à la partie, et, depuis qu'il a eu une fluxion, il y demeure toujours. Alors je me promène seule, je puis penser à toi, regretter de n'être pas avec toi. Si seulement je te voyais une heure tous les soirs, j'oublierais l'ennui de la journée.

Lorsque la partie se retire, je vais voir ma tatan (1), et ordinairement assister aux sermons que la tatan ou le G[rand] p[ère] m'adressent, car je ne sais jamais ce qu'ils me disent. Anciennement, je faisais la duperie de faire attention, et quelquefois d'y répondre : depuis que j'ai réfléchi que c'était du temps perdu, je pense à autre chose.

Je me retire à 10 h. 1/2, après avoir reçu un nouveau sermon. Ils prétendent que je n'ai pas de sensibilité et que je ne les aime point, parce que je me retire de bonne heure. Mais à cette heure-là je me vais coucher pour oublier l'ennui de la journée.

Voilà ma journée, mon cher ami. J'ai 18 [ans] et demi ; il y a plusieurs années que je vis dans un ennui toujours le même. Les dernières années, j'espérais que cela finirait ; ça me donnait du courage pour le supporter ; mais à présent je n'ai plus d'espérance ; la vie m'est à charge, si elle est toujours la même chose pour moi.

Pendant les deux heures que je passe chez ma tatan, tu ne peux pas te figurer le nombre d'absurdités que j'entends débiter, tu ne peux pas te l'imaginer, des nouvelles si singulières. Il y a quelque temps que, d'après ton conseil (2), j'écrivais une

(1) La sœur de son grand-père, Mlle Elisabeth Gagnon. Elle habitait la même maison que son frère, donnant sur la place Grenette.

(2) C'est un conseil, bien stendhalien, qu'il lui donnera encore



partie de ce que j'entendais, mais je suis si ennuyée que je ne continue plus.

Tu comprends bien que tous les jours ne sont pas tout à fait de même ; les jours par exemple où je reçois tes lettres, je suis bien moins ennuyée. Je les relis si souvent que je les sais par cœur, et c'est le seul plaisir que j'éprouve...

... Je n'ai plus de livres. F. n'a pas Shakes[peare] (1). J'avais prié mon G[rand-père] de le demander à M. Gattel (2). C'était bien facile. Mais, depuis que j'ai refusé de lire le Jeune Anacharsis, parce que je l'avais déjà commencé et qu'il m'ennuyait, toutes les fois que je lui en parle, il me gronde ; il me dit avant-hier qu'il ne pouvait souffrir Shakespeare.

Ne parlons plus de moi, je dois t'ennuyer. Je viens de recevoir ta lettre : l'état dont tu me parles, je l'éprouve bien : je n'ai même personne qui joue la sen-

l'année suivante (*Let. int.*, 29 germinal, an XIII) : « Tu es destinée à passer deux ans de ta vie avec des sots. Prends l'habitude de les considérer du côté comique... étudie l'homme... L'étude est désagréable ; mais... il est excellent que l'ennui te force à cette étude dégoûtante et nécessaire... Fais donc des caractères sur les illustres qui font la partie... »

(1) Beyle lui répondra en Thermidor (*Let. int.*, 103) : « Pousse ferme pour faire abonner chez Falcon ; s'il a Shakespeare, c'est un coup de maître ; s'il ne l'a pas, d'autres l'auront. Lis les tragédies de Shakespeare... »

(2) Professeur de Beyle à l'Ecole Centrale. Voir H. Brulard, 106.



sibilité ; tout est sec autour de moi. Lorsque ma sœur quitte ce ton sec pour quelques instants, je suis sûre qu'elle a besoin de moi pour quelque chose dont elle ne peut pas se passer. Tu ne peux pas t'imaginer combien cette idée me serre le cœur (1).

II

Mercredi (2)

Mon cher ami, tu dois avoir reçu ta lettre de crédit... Excepté ma bonne tatan G [agnon], ils ont tous mauvais cœur. Avant-hier nous dînions chez le grand-père. Je venais de recevoir ta lettre. En rentrant dans le salon, je les trouvai tous occupés à admirer la tendresse de mon papa pour ses enfants. Le grand-père disait qu'il sacrifiait toutes ses jouissances pour que nous fussions riches et mon père faisait le modeste. Cette vue me remplit d'indignation. Je tenais ta lettre dans mon sein. Je me sentais prête à leur lire

(1) Adresse : M. Henri Beyle, rue de Lille, n° 500, faubourg Saint-Germain, Paris.

(2) Sans date. Doit se placer peu après le séjour que Beyle avait fait dans sa famille, en juin et juillet 1805, avant de rejoindre à Marseille l'actrice Mélanie Guilbert qu'il aimait.

3

cette preuve de son amour pour toi. Je ne pouvais plus tenir. J'allai sur la terrasse ; mon grand-père me suivit ; je lui remis ta lettre, et je sortis de chez lui. Mais, mon ami, n'en parlons plus. Depuis toi j'ai mille preuves de leur mauvais cœur.

Je t'écrirai souvent ; n'aie pas d'inquiétudes sur moi ; lorsque je ne puis plus rester à Grenoble, je vais à Claix. Depuis ton départ, j'ai fait une découverte charmante. Tu connais peut-être la Cascade d'Allières (1) ; il est inutile de t'en faire la description. J'y passe ma vie. Il m'est impossible de te dire quel plaisir j'éprouve en lisant Shakespeare ou Ossian dans ce lieu tranquille. Je n'y ai encore vu personne. M. Bigillion (2) a la bonté de m'apporter souvent des livres ; il est si complaisant que je ne sais comment le remercier.

Puisque mes lettres ne t'ennuient pas, lorsque je serai à Claix je t'écrirai tout ce que je pense ; ici je ne suis pas libre.

Si tu savais comme je désire de connaître M. L., (3) comme je serais heureuse de pouvoir vivre avec elle toute ma vie. Les personnes qui m'entourent me font juger ce bonheur inappréciable...

Adieu, mon unique ami ; écris-moi souvent ; ne

(1) A 3 kilomètres du pont de Claix.

(2) Ami intime de Beyle. Voir *H. Brulard*, passim.

(3) Peut-être Mélanie Louason, nom de théâtre de Mélanie Guilbert.

sois pas inquiet sur moi, car lorsque je suis à Claix toutes les bêtises qui m'attristent ici me font rire. Je suis allée il y a trois jours à une séance anacréontique où j'ai ri de tout mon cœur. Je n'avais rien vu de si plaisant en ma vie. M. Morel, président de cette auguste assemblée, commença par nous lire d'un ton pédant un chef-d'œuvre de sa façon par lequel il nous prouvait modestement que le vieux Corneille ne l'égalait pas. Adieu. Midi sonne (1).

III

Le 30 fructidor an XIII, Henri Beyle avait écrit de Marseille à sa sœur une lettre de tendresses et de confidences (*Souv. d'Egot.*, 192-194). Elle se terminait ainsi :

Je suis heureux ici, ma bonne amie, je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur. Elle a une belle âme ; belle n'est pas le mot, c'est sublime !... Comme elle est moins riche que toi et que même elle n'a presque rien, je vais acheter une feuille de papier timbré pour faire mon testament et

(1) Adresse : M. Beyle, chez M. Meunier et Cie, rue Paradis, Marseille.



lui donner tout, après elle à ma fille. Si tout cela ne produisait rien, que je vinsse à mourir, qu'un jour tu fusses riche, je te recommande cette âme tendre, qui n'a pour seul défaut que de se laisser accabler par le malheur... quand même tu ne serais pas riche, donne pour larme à ma cendre une tendre amitié pour M[élanie] G[uilbert] et pour ma fille...

Pauline fut émue ; elle comprit l'âme sensible de son frère ; elle conçut le projet touchant de faire elle aussi son testament en faveur de l'amie d'Henri Beyle. Elle lui écrivit (1) :

J'ai reçu ta lettre du 30, aujourd'hui samedi. Je l'ouvre pour la première fois en revenant de souper chez le Grand-Père ; il est près de minuit. Mon Henri, ne crains pas que j'oublie ma promesse : mon testament est fait. J'ai 19 [ans] et 6 mois ; je ne sais pas si je suis assez âgée pour qu'il soit sûr. J'avais envie de demander à M. Bigi[llion] à quel âge on peut le faire ; mais à quoi cela eût-il servi ? Mon projet est de le recopier tous les 6 mois. Je te dis cela pour te tranquilliser, et parce que je désire que tu n'aies point d'inquiétude et que tu sois heureux. Si je te survivais, je diviserais tout ce que je possède en trois parties égales ; je ferais mon possible pour rendre deux tiers indépendants, qui appartiendront à ton amie et à ta fille.

(1) A la fin de septembre 1805.

Mardi.

Grâce aux ennuyeux et à leurs visites éternelles, je continue ma lettre aujourd'hui après-midi. Nous habitons depuis dix jours la maison neuve (1). Nous n'irons pas de quelque temps à Claix ; les ouvriers retiennent m[on] P[ère] ici.

Je crois, mon ami, que tu l'as bien jugé. Depuis qu'il a des fonds, il ne parle que de ses dettes. Il m'a fait ce matin une farce. J'étais occupée à t'écrire, lorsque Z[énaïde] est entrée dans ma chambre ; elle avait pris son air important, et m'a dit d'un air mystérieux de me rendre à l'instant dans la chambre de mon P[ère] pour tenir un conseil secret. J'ai ri de cette emphase, et j'y suis allée. Après que toutes les portes ont été fermées : « Je t'ai envoyé chercher, m'a-t-il dit, pour te demander un conseil. Je veux envoyer en Italie pour chercher des mérinos. » — « Ah ! apparemment il faut que nous décidions par quelle route ils passeront ? Mais je ne connais guère l'Italie ; il vaut mieux écrire à Henri... »

Il m'a tenue deux heures. Il reçoit dans ce moment les 20.000 francs du cousin. Je lui ai parlé des 1.000 écus qu'il m'avait fait espérer pour toi, mais il m'a sorti un petit papier qu'il porte toujours sur lui :

(1) Bâtie, à la mode de Paris, et sur les plans d'Henri Beyle, au coin de la rue de Bonne et de la rue Saint-Jacques. Elle subsiste encore aujourd'hui.



il contient le nom de tous ses créanciers. Il est entré quelqu'un ; le conseil a fini ; et j'ai conclu qu'il chérissait bien plus les mérinos que toi.

N'aie point d'inquiétude sur nos lettres (1) ; c'est moi qui reçois toutes celles qui arrivent ; le courrier passe sous nos fenêtres, et je vois entrer le facteur. Juge de mon bonheur lorsque j'en vois une pour moi. Bonsoir, je meurs de sommeil, il est 1 heure, je vais me coucher.

. . . .

... Les pièces de Shakespeare que j'ai lues ces jours derniers m'ont intéressée moins que les autres ; ce sont les deux parties d'Henri VI. Je n'ai pas l'*Idéologie* (2) ; à qui l'as-tu prêtée ? Je voudrais bien l'avoir à Claix ; là, je suis tranquille et libre, je comprends facilement ce que je lis. Je voudrais te parler de la cascade d'Allières. Mais comment te décrire un lieu si simple et si paisible, lorsque tout ce qui m'environne gronde et que j'entends pleurer des petits enfants ?

...Depuis que je t'ai écrit (il y a bien longtemps), je suis allée à Millau chez M. Ducros. Nous y dînâmes. Je voudrais que tu connusses toutes les actions de cette

(1) Beyle lui avait récemment écrit : « Es-tu bien sûre qu'on n'ouvre pas mes lettres ? J'en reviens sans cesse là... » (*Souv. d'Egot.*, 190.)

(2) De Destutt de Tracy. Il lui avait écrit, le 22 fructidor : « Lis-tu l'*Idéologie ?* — Sinon, fais-le bien vite. » (*Souv. d'Egot.*, 191.)

journée, les petites vanités triomphantes.... un curé bien bête, bien hypocrite, vaniteux, qui conduisit l'honorable société en grande pompe visiter ses beaux ornements des dimanches... toutes ces honnêtes personnes parlant de leur ménage, de leur culture, de leur fumier... Il y avait de quoi étouffer. Le père Marmion avait fait des vers à mon Grand-Père (depuis Esculape jusqu'aux Grâces et Vénus, tout cela y brillait et lui était comparé). Jusqu'à ce jour, le Grand-Père méprisait M. Marmion comme étant une bête; à présent, il l'admire (1).

Mais d'en parler, cela ennuie. Ecris-moi, mon cher Henri, mon unique ami, et parle-moi de toi...

Mon ami, je deviens toujours plus bête et plus triste, je m'en aperçois depuis longtemps. Souvent la lecture m'ennuie. Lorsque je suis avec quelques personnes, je ne pense presque pas... L'habitude de la tristesse me rend sauvage; je ne suis libre qu'à Claix.

Midi sonne. Adieu. Ne sois plus triste... Ton amie, que je brûle de connaître, et ta fille ne manqueront de rien. Il me semble que je ne devrais pas te dire cela. N'en parle pas à Mme M[élanie]. Elle ne me connaît pas; cela pourrait lui faire de la peine. Cependant je

(1) Sur la médiocrité et la bêtise de la Société dauphinoise, voir les lettres de Berlioz, qui n'est pas plus indulgent à ses compatriotes que Pauline Beyle (Tissot, *H.*, *Berlioz et la société de son temps*).



l'aime. Ma tête n'est pas trop bonne ; il me semble que c'est un chaos. Adieu. Ecris-moi souvent.

Mon Papa te prie de lui écrire le prix de la cassonade et de la mélasse ; les vins seront mauvais cette année, il veut y mettre du sucre (1).

IV

Jeudi (2)

Il est une heure. Il fait un clair de lune superbe. Depuis quelques jours il tombe beaucoup de neige. Tout est paisible autour de moi. Ce calme n'est interrompu que par le bruit de la fontaine et la voix de quelques chiens éloignés. J'ai pris la résolution de

(1) Adresse :

M. Beyle,
Chez M. Charles Meunier et Cie,
rue du Vieux-Concert,
Marseille.

En tête de la lettre cette note :

« Reçue et répondu le 9 vendémiaire XIV, 11 pages. »

La lettre du 9 vendémiaire se trouve dans les *Souvenirs d'Eg.*, 194. Il lui recommande, pour se consoler, d'acquérir de l'expérience et de lire les Mémoires de Retz et de Saint-Simon.

(2) Cette lettre n'est pas datée. Elle doit se placer dans l'hiver 1805-1806.

t'écrire cette nuit ; je ne serai pas interrompue. Mon âme est tranquille comme tout ce qui m'entoure. Ah, mon ami, qu'il y a longtemps que je souffrais. N'en parlons plus.

Mon cher Henri, tu as cru que je ne t'aimais plus, et je n'avais pas la force de te détromper. Je t'aime autant que jamais, et si je n'avais pas au moins toi à aimer, que ferais-je dans ce monde.

Depuis que je ne t'ai écrit, je suis convaincue que R [son père] est tartuffe. Je crois qu'il a beaucoup perdu dans l'esprit du grand-père et de mon oncle. Le Cheylas est presque tout vendu ; à moins de se brouiller avec une partie de la famille, R. sera forcé de te donner les premiers fonds qu'il retirera de cette vente. Je te dirais bien qu'il m'a fait les plus belles promesses pour toi, afin de faire réussir l'affaire Flo., mais il m'a trompée si souvent que, s'il n'y était pas forcé, je ne le croirais pas..... R... m'a promis que lorsqu'il serait à Gr[enoble], il t'enverrait 142 francs ; il a vendu 40 charges de vin, dont il recevra le prix : il ne pourra plus me dire qu'il n'a point d'argent.

Je voudrais pourtant te donner une raison de mon silence. Mon ami, je n'en ai point. Je suis dans un ennui si horrible que je ne fais presque rien. Depuis quatre jours, je me suis juré de sortir de cette léthargie d'une manière ou d'autre ; j'ai le choix entre un pistolet ou la lecture ; mon ami, comme je sens les vers d'André Chénier ! vingt fois en maniant des pis-

tolets j'éprouvais un violent désir de les décharger dans mon cœur. Je me délivrerais du fardeau qui m'oppresse. Je suis entourée d'âmes sèches qui me tuent. Depuis deux mois j'ai été forcée de vivre avec des vaniteux si bêtes ! dans tout autre temps, j'en aurais beaucoup ri ; dans ce moment, cela me tue.

Mon cher Henri, la correspondance dont tu me parles me fait un extrême plaisir (1). Plusieurs fois j'avais eu le désir de lui écrire. Mille craintes m'en avaient empêchée. Juge du plaisir que tu m'as fait. Je lui écris quelques lignes ; si cela ne convient pas, je t'en prie, renvoie sur-le-champ ; j'en écrirai une autre. Mon ami, je suis si triste que j'ai peur de communiquer mon ennui à tout ce qui a quelques rapports avec moi..... (2).

Je songe à présent que tu m'as demandé les vers d'André Chénier (3).

(1) Déjà Beyle donnait à lire les lettres de sa sœur à Mélanie. Il écrit à Pauline, le 9 septembre précédent : « Le ton de ta lettre est parfait, en ce qu'il est extrêmement naturel. Elles font le charme d'une personne qui t'aime beaucoup et à qui j'en lis quelques passages. » (*Souv. d'Egot.*, 191.)

(2) Suivent des détails sans intérêt, sur des étoffes et habits que son frère lui avait demandés ; par économie, il était resté fidèle aux tailleurs de sa ville natale.

(3) Beyle avait envoyé ces mêmes vers à sa sœur, le 11 nivôse an XI (*Let. int.* 13). « Ils me paraissent, disait-il, les plus touchants que j'aie encore lus dans aucune langue. »

Souvent las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité ;
Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
Je me prie en pleurant d'oser rompre ma chaîne.

. . . .

Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse.

Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
Mes écrits imparfaits... car à ses propres yeux
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie.
Il va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami, pour vivre et pour souffrir.
Il a souffert, il souffre ; aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux le remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

J'ai trois volumes de Shakespeare à M. Bigi[llion] que je ne lui ai pas encore rendus..... Je n'ai pas encore l'*Idéologie*. Tu me ferais bien plaisir si tu pouvais m'envoyer la *Logique*, mais lorsque tu n'en auras plus besoin.

. . . .

Je reçois dans ce moment ta petite lettre... Ici, lorsqu'on n'a point de raisons à me donner, on me gronde. Je ferai de même avec toi. Je n'ai point d'aveu à te

faire, petit scélérat ; tu es toujours mon unique ami, et je serais aussi heureuse que possible si j'épouse...[?] et que nous habitions la même maison avec toi et... ta fille aussi. Ta lettre est cause que je ne te dis plus rien. Il est midi. Je voudrais bien pourtant te gronder encore. Mais adieu.

3

LE PÈRE ET LE FILS

UNE LETTRE INÉDITE D'HENRI BEYLE A SON PÈRE

On ne connaissait jusqu'ici qu'une seule lettre d'Henri Beyle à son père (1). Celle que nous allons publier surprendra sans doute : Beyle passe, avec quelque raison, pour un des fils les moins respectueux que l'on connaisse. On trouvera dans cette lettre les protestations du respect le plus délicat et le plus tendre ; Beyle en paraît tout pénétré, tout confit.

Il ne faut pas trop y voir de l'hypocrisie. Sans doute Henri Beyle a reçu la meilleure éducation ; on lui a donné l'habitude et le style du respect filial. Il n'a point oublié que l'abbé Raillane, le plus détesté des maîtres, lui reprochait d'être « imprudent en paroles. » Il ne

(1) Publiée par Casimir Stryienski dans les *Souvenirs d'Egot.*, p. 155.

l'est plus. La lettre que voici montre une diplomatie savante et admirable. On goûtera avec quelle discrétion Beyle se plaint d'être sans argent. Son adresse n'a d'égale que son humilité, celle d'un petit garçon sage, qui a toujours peur de son père. Beyle a vingt ans ; il a déjà fait la guerre.

Cette lettre est pourtant plus sincère qu'on ne croirait. Le mois d'avant, il écrivait dans son Journal (p. 22-23) : « Je réfléchis qu'il n'y eut jamais d'homme plus heureux que moi... Lettre charmante de mon grand-papa, de mon papa ; il m'envoie du drap... mon bon grand-papa... me vante la vie d'artiste. Oh ! oui, je le sens, elle est délicieuse, elle donne à l'âme plus de faculté d'aimer, et peut-on en avoir trop avec de tels parents ? » Loin des siens, il lui prenait ainsi des élans singuliers de tendresse. Il avait beaucoup d'imagination. De près, il se détrompait.

Les nobles paroles qui terminent la lettre de Beyle ne sont pas davantage une ironie. En ce temps-là, Beyle était grave et stoïque ; il contemplait souvent la colonnade du Louvre, en face de laquelle il logeait, et pensait à Corneille et à Pascal. Il se disait : « Quel est mon but ? — D'acquérir la réputation du plus grand poète français (1)... » Et il le pensait comme il le disait.

Paris, 12 ventôse 11 (2).

J'ai été on ne peut pas plus affligé, mon cher papa, d'avoir pu te donner quelque sujet de méconte-

(1) *Journal*, du 24 ventôse an XI, p. 24.

(2) Brouillon de lettre ; bibliothèque de Grenoble.

ment ; je te supplie de croire que c'est absolument par inadvertance. Je t'assure que je n'ai pas un sentiment ni une pensée dont tu puisses être offensé le moins du monde.

Je sens profondément tout ce que je te dois, et je te remercie chaque jour en mon cœur de me permettre d'employer à mon instruction un temps que tous les jeunes gens font servir à acquérir une fortune. Le bienfait m'est d'autant plus précieux qu'une fois cet âge perdu, il est impossible de le réparer, et que toute la vie d'un homme n'est que le développement des qualités qu'il a acquises dans sa jeunesse.

Je ne sais comment j'ai pu me tromper dans les comptes de fructidor au point d'oublier dans la dépense une somme de 100 francs. Il est cependant certain qu'à l'exception de quelques livres, je n'ai fait aucune acquisition depuis que je suis à Paris. Après mes deux maîtres qui me coûtent chacun... (1) par leçon, je n'ai d'autre plaisir que le spectacle. Je ne vais jamais qu'au parterre qui coûte ici 44 [?]... Ce plaisir a d'ailleurs l'avantage essentiel de me donner une bonne prononciation, et de me guérir de toutes les locutions allobroges.

Quand je n'aurais pas été lié depuis longtemps avec Faure, notre état habituel nous aurait forcé à nous rapprocher. Nous manquons presque toujours

(1) Illisible.



d'argent l'un ou l'autre ; alors nous nous aidons mutuellement, et attendons jusqu'au premier du mois. Du reste je voudrais que tu eusses ici quelqu'un qui veillât sur ma conduite, tu verrais que je mène une vie très rangée, et que je passe une bonne partie de mon temps à lire. J'aime beaucoup mieux la société des grands hommes (1) que celle des âmes rapetissées que je rencontre de toutes parts. Ce goût se tournant en habitude, j'oublierai bientôt les plaisirs auxquels je ne puis pas atteindre.

—

UNE LETTRE DE CHÉRUBIN BEYLE A SON FILS

Nous ne donnons point cette lettre du père de Stendhal pour son intérêt littéraire. Elle n'en a d'autre que de bien peindre l'homme, sa tendresse compassée, sa mesquine avarice, son « agriculturomanie ».

Ceux qui auront le courage de la lire toute, plaindront Beyle, le comprendront, l'excuseront peut-être.

(1) Je trouve, dans un cahier de pensées inédites (frimaire an XI) : « Il faut me sortir entièrement de mon siècle, et me supposer sous les yeux des grands hommes du siècle de Louis XIV. Travailler toujours pour le xxe siècle. » (Biblioth. de Grenoble).



Grenoble, 9 prairial (1).

Je t'envoie, mon cher Henri, la lettre de change annoncée : tu la recevras le 15 fixe, et je pense bien que nous aurons le plaisir de te voir bientôt. Tu es attendu avec empressement. Tes sœurs et moi sçavons seuls ta prochaine arrivée ; j'en ferai part cependant au G. P. sans en indiquer l'époque. Marque-moi le jour de ton départ ; c'est un plaisir anticipé que tu ne peux me refuser.

Je t'ai dit dans ma dernière lettre de diminuer autant que tu pourras l'emplète des livres, sans compromettre les engagements que tu peux avoir pris ; je persiste à la même résolution.

Pour tout ce que tu prendras, fais-en le prix volume par volume, tâche d'avoir les rabais convenables ; fais-toi faire une facture, et tu tireras sur moi une lettre de change payable à 3 mois de vue : le marchand ne sera point étonné, c'est le terme ordinaire du commerce, et tous les envois qui se font aux libraires de Grenoble se font au moins à ce terme, souvent à de plus forts ; ainsi ménage le plus de délais que tu pourras.

Je joins ici une lettre à MM. Perier que tu cachèteras, après l'avoir lue. Prends pour toi les livres qui

(1) Cette lettre semble ne pouvoir se placer qu'en l'an XI ; elle n'est donc postérieure que de trois mois à la lettre de Beyle. Elle se trouve à la bibliothèque de Grenoble.



te sont nécessaires ; j'ai l' « Esprit des Lois ». Il me manque le compte rendu à l'Institut du troupeau de Rambouillet *pour l'an neuf ;* j'ai tous les autres, même l'an dix ; fais-moi le plaisir de ne pas oublier le compte de l'an neuf.

Je me mets en forte mesure pour établir à Claix des mérinos de Rambouillet (1) ; il nous serait très important que tu fisses ce dont je t'ai prié dans ma dernière lettre ; tu ne m'en as pas dit un mot. Mon ami, compte que ce plan de majeure importance est peut-être plus pour toi que pour moi : c'est une mine qu'il serait très avantageux, je crois, de ne pas négliger. Pour cela, il me faut un berger, que ce berger soit élevé à Rambouillet, que je tire un lot de brebis de Rambouillet, que je tâche surtout d'avoir un bélier du premier degré. Si ce n'était pas si loin, j'irais moi-même prendre les renseignements indispensables ; tu devrais bien m'en éviter l'embarras.

Quand tu seras ici, tu verras, aux questions que je te ferai sur la maison (2), si tu as répondu à mes lettres ; n'en parlons plus ; je ne demande pas à vingt ans une attention qui est à peine du ressort de trente.

Nous allons commencer la corniche. Nous lui donnons un pied de saillie par un pied d'hauteur. Nous

(1) Ces bergeries somptueuses subsistent encore, à Furonières.

(2) Une maison que Chérubin Beyle faisait construire à Grenoble, et qu'on y peut voir. Cf. Lettres de Pauline.

suivrons l'un de tes plans. Je voudrais bien pouvoir le vérifier avec toi avant d'y mettre la main. Nous ferons pour le mieux.

Nous aurons certainement l'occasion de consulter ton ami M. M. Prends des arrangements avec lui pour t'autoriser à lui adresser tes questions, et pour obtenir qu'il y réponde sur-le-champ.

N'oublie pas la musique de tes sœurs. Adieu. Au plaisir de te voir.



On nous saura gré peut-être de ne pas publier les autres lettres de Chérubin Beyle.

« Eh bien ! j'ai un père avare, suis-je le seul ? » disait son fils pour se consoler. A d'autres moments, il était moins philosophe.

P. A.



II

AMOURS MILANAISES

I

ARRIGO BEYLE, MILANESE

A Casimir Stryienski.

Il me semble, cher Stendhalien, que toutes les petites découvertes faites autour de notre pauvre ami vous appartiennent un peu. Dans le pays qu'il a aimé si amoureusement, je viens de retrouver des fragments de sa vie. Et j'aime à vous envoyer quelques-unes de ces vieilles choses centenaires.

On vous a appelé l' « *homme d'affaires* de la famille beylique » ; c'est un bien vilain nom, grave et bourgeois, que je ne veux pas vous donner. Non, vous êtes de cette heureuse élite, à qui, de loin, il songeait, quand il écrivait quelqu'une de ces pages intimes que ses contemporains ne comprenaient pas. Vous avez, d'un doigt pieux et délicat, développé les feuillets jaunis où il se plaisait à raconter sa vie et ses amours pour ses petits-neveux de 1900. Il avait grande confiance en eux. Il

aimait à penser que ceux-là du moins sauraient le connaître. N'est-ce pas là, dites-moi, encore une de ses naïvetés ?

Peut-être regretterait-il, aujourd'hui, le temps où l'*Amour* ne trouvait pas cent lecteurs ? Maintenant chacun se mêle de lire Stendhal ; le moindre bibliophile de province cherche partout ses œuvres les plus rares, tout critique veut dire son mot sur lui. Et ce mot n'est pas toujours plein d'aménité. Pour se consoler de ceux qui continuent à ne le pas comprendre, et nous gâtent ses amies en en parlant mal, j'imagine qu'il lui plairait de venir vous entretenir de Métilde, et du temps où il l'aimait ici.

Il vous remercierait d'abord, parce que vous ne l'avez pas rendu ridicule. Vous n'avez pas voulu, de cet ironique et de cet incroyant, faire le dieu d'une religion nouvelle ; il se fût défié de ce culte dangereux, et eût craint le sourire des incrédules. Vous savez voir ses défauts, et quelquefois ses attitudes vous ont paru plaisantes. Mais vous êtes resté indulgent, sans doute parce que vous avez su démêler amicalement cet esprit toujours curieux, et quelquefois sympathique.

Laissez-moi donc vous donner des nouvelles de Milan, et de lui.

Je viens de suivre, en pensant à vous deux, la petite rue tortueuse et sombre, au bout de laquelle il habitait. Vous avez dû passer devant chez lui, sans vous

en douter, en venant de la gare à la place du Dôme : la maison était au coin de la *via Andegari*, — la rue des Aubépines, prétendent les vieux guides milanais, — et de la *corsia del Giardino* : un nom plaisant, que l'on a changé pour celui de « via Manzoni ». Car j'ai eu la tristesse de retrouver à Milan ce sot défaut de l'édilité parisienne : on efface, sur les plaques de marbre, les vieux noms pleins de grâce morte et de vie passée, tandis que le culte des grands hommes connus et inconnus s'affiche à tous les coins de rue. Et je crains bien de voir quelque jour disparaître même ces deux noms exquis, qui se cachent en des ruelles infimes ; *via dei Fiori oscuri. — via dei Fiori chiari* N'aimeriez-vous pas habiter là ?

La via del Giardino a perdu son nom, et la maison de Stendhal, qui était loin d'être un palais, a été abattue.

C'est tout près de là, un peu plus haut, par la vieille porte de la ville, « *i Portoni* », dernier vestige des remparts disparus, que quinze ans auparavant il était entré à Milan, un peu avant Marengo. Tandis qu'il s'avançait sur un mauvais cheval, rêvant gloire et amour de roman, et admirant à tort et à travers, délicieusement, comme il est doux d'admirer, son cousin Martial Daru, pratique et déjà au courant de la vie, l'avait cueilli au passage ; il lui avait offert, dans le palais tout neuf où on l'avait logé, une côtelette à la milanaise qui laissa toujours à Stendhal le plus tendre souvenir.

Il admira le magnifique escalier, et eut là, raconte-t-il, la révélation de l'architecture. — Vous serez peut-être moins enthousiaste de la *casa d'Adda*; c'est le palais qui porte aujourd'hui le n° 41 de la via Manzoni. Les colonnes d'un portail étriqué essaient vainement de parer son immense façade nue. Mais vous aimerez, par delà les sombres arcades entourant le cortile, la profonde et lumineuse perspective de jardins qui vient s'encadrer dans l'ombre des colonnes (1). C'est là que les Stendhaliens qui ont de la dévotion doivent aller faire leur premier pèlerinage (2).

Est-ce en souvenir de sa première entrée à Milan qu'il était venu s'établir via Andegari? Il y était

(1) M. Giuseppe Gallavresi (Stendhaliana, Milano, 1906) m'a objecté, avec raison sans doute, que les d'Adda avaient beaucoup modifié leurs palais, au cours du XIXe siècle. Celui qu'aurait habité Stendhal appartient maintenant à la branche cadette des Borromée.

(2) Nous ne savons combien de temps Beyle demeura à la casa d'Adda ; il fut bientôt logé, de l'autre côté de la ville, au « Borgo di Porta Orientale » (aujourd'hui corso Venezia), dans la casa Bovara. On lui avait donné, sans doute sur la recommandation de Daru, une petite chambre dans ce beau palais, celui du ministre de France ; il logeait au-dessus de la salle à manger de Mme Petiet (et non de Mme Pietragrua, comme le croit, un peu légèrement, M. Barbiera : Angelina Pietragrua, que Stendhal aima pendant onze ans avant qu'elle le sût et lui en sût gré, n'avait rien à faire à l'Ambassade de France). Le palais Bovara, d'une architecture froide, régulière, et élégante, est encore plein de fraîcheur. On le trouvera au n° 81, près des Jardins Publics.

d'ailleurs bien placé, à deux pas de la Scala ; il allait, là, chaque soir, entendre de la musique en pensant à autre chose, — vous savez à qui, — dans cette grande salle de théâtre à demi obscure, où les bons Milanais pouvaient venir tranquillement rêver, ou discrètement faire leur cour. Les journaux du temps prétendent même qu'ils profitaient de l'éclairage incertain pour y dormir sans scandale.

Et quand il rentrait, après avoir couru de loge en loge, il pouvait apercevoir, de la fenêtre de sa chambre, le palais altier et somptueux, — encore debout, — de son ennemie la Traversi. Je ne vous apprendrai pas que cette coquette toujours ardente et un peu fanée s'était faite la protectrice et la conseillère de sa cousine Métilde ; c'est elle qui lui avait persuadé, croyait Stendhal, de ne pas l'aimer. J'imagine qu'il se trompait ; mais cette touchante illusion me plaît. Les hommes que l'on n'aime pas croient volontiers à l'intervention de quelque envieux, qui a dissuadé un cœur prêt à s'abandonner déjà. Et ainsi ils arrivent à se consoler un peu.

Métilde elle-même n'était pas loin. Vous êtes un peu Milanais, et votre imagination me suivra, jusque dans ce vieux quartier, où respire encore l'âme antique de Milan. J'aime à m'enfoncer dans ces petites rues que semble mener la fantaisie ; elles penchent à droite, tournent à gauche, et ne savent point où elles vont. Aussi je l'oublie facilement moi-même, quand je les

suis lentement, et que peu à peu le passé me gagne.

Je les suivais ainsi il y a un instant, et à mesure diminuait le grincement lointain des tramways. Ils n'ont pas encore envahi ces ruelles impraticables ; la lumière électrique n'en vient point non plus troubler les ombres discrètes et silencieuses.

Vous souvenez-vous de la place San Fedele, là où, il y a quatre-vingt-dix ans, on tua à coups de parapluie Prina, le ministre des Finances détesté? moyen de protestation plus énergique que le refus d'impôts. Vous y trouverez encore, à côté d'une somptueuse église de style baroque que Stendhal avait la faiblesse d'admirer (mais que n'admirait-il pas à Milan ?), un grand hôtel triste où il logeait quelquefois. La façade roussâtre, qui ouvre de mauvais gré sur la place quelques rares fenêtres, y porte en lettres d'or le nom vieillot, romantique et romance, de « Bella Venezia ».

Là donne cette ruelle tortueuse où l'on voit surgir tout à coup des flancs d'un palais des torses mutilés, monstrueux, et qui semblent emplir l'étroit passage : les *Omenoni* de Leone Leoni. Deux pas plus loin, vous arrivez à la piazza Belgiojoso, petite place rectangulaire, sombre, et d'une tristesse morne. Elle est déserte ; aucun cafetier n'a songé à y établir un orchestre de « Dames viennoises » ; les marchands de cartes postales n'y pénètrent pas, et les étrangers l'ignorent. Ce soir, dans la brume que blanchissaient à peine trois

becs de gaz, je voyais s'élever d'un bout à l'autre de la place l'immense palais Belgiojoso, somptueux et mélancolique. En face, une colonnade noirâtre, plus triste encore, de ce beau italien qui, disait Stendhal, paraît lugubre à une âme française. Ces palais fermés semblent regarder avec dédain l'infime passant qui les frôle, et dérange le noble silence de cette place aristocratique.

Métilde y habitait (1) : la maison a été reconstruite, et la fenêtre a disparu, où Stendhal, un soir, tout frémissant d'illusions folles, crut voir se soulever un rideau sous la main de celle qu'il venait de quitter. L'âme noble et chimérique de Métilde devait aimer la mélancolie hautaine de ces palais et de cette place. C'est là que seule, séparée de son mari, à peu près brouillée avec sa mère, dédaignant les joies faciles de ses amies milanaises, elle recevait le soir ce pauvre Henri Beyle. Vous savez qu'il n'était point toujours bien accueilli, et que sa vivacité un peu âpre froissa cette sensibilité trop éprise de rêve.

Puis, tandis qu'il songeait à l'aimer, elle, pensait à délivrer l'Italie; elle vivait au milieu de jeunes conspirateurs romantiques, elle brûlait de leur héroïsme, elle ne sentait pas leur naïveté, la beauté de leur grande pensée commune la remplissait toute ; — et cet amoureux étranger, déjà un peu chauve, bedonnant, et ti-

(1) Au coin de la via San Paolo.

mide, lui parut, je le crains et le dis entre nous, peut-être un peu ridicule.

Mais je ne veux pas conter aujourd'hui la mélancolique histoire de ces amours vaines...

Les jours où Métilde avait été moins fière et moins dure, elle lui permettait de l'accompagner chez sa cousine : brève félicité, car le chemin n'est pas long.

Ils suivaient la petite rue Morone, celle où vous avez visité, comme M. Paul Bourget, le délicieux musée Poldi-Pezzoli. Et là, dans l'ombre, tandis qu'ils passaient devant les grands portiques sombres et les vieilles pierres noircies pleines de secrets d'amour, le bras de Beyle devait un peu trembler, quand s'appuyait la main de Métilde. Elle, toute à ses enthousiasmes, peut-être ne le remarquait pas. Et cela valait mieux pour lui. Quand il l'avait laissée à la porte de la Traversi, au coin de la corsia del Giardino, il s'en allait, repassant ses beaux projets de conquête et les audaces qu'il voulait toujours et qu'il n'osait jamais, — par les rues enchevêtrées, sur les grandes dalles humides et luisantes...



Qu'il reconnaîtrait peu aujourd'hui cette Milan dont il aimait jusqu'à la douteuse odeur !

Stendhal, tout fier de comprendre le milanais (seule langue que l'on parle à Milan, où, aujourd'hui comme

hier, l'italien est encore une langue apprise et étrangère), Stendhal admirait combien il était riche en expressions pour rendre toutes les nuances du désir et de l'amour. Eh bien, faites-en l'expérience; allez vous promener dans la galerie Victor-Emmanuel, parmi les bibelots modern-style autrichiens, les cartes postales de beautés internationales, les orchestres viennois et les livres français ; écoutez autour de vous, et cherchez de quoi l'on parle; dans ce langage que, sans doute, vous comprendrez mal, vous distinguerez bientôt des chiffres et des comptes, des lires et des francs, que se renvoient des interlocuteurs sérieux et affairés. Le Milanais ne parle plus d'amour.

Deux cent mille émigrants sont venus noyer l'antique population, joyeuse et amoureuse de la vie. Ils lui ont apporté, comme tous les émigrants, l'ardeur au travail et la passion pour l'argent qu'on gagne. Milan est devenue, non sans raison, la gloire commerciale et financière de l'Italie. Elle y a peut-être perdu un peu de beauté, — et un peu d'elle-même.

Il est vrai qu'au milieu de ces 400 000 Milanais que Stendhal ne reconnaîtrait plus, il est un endroit chéri où il pourrait revoir les petits-fils de ceux qu'il a connus. Les mêmes noms occupent encore souvent les mêmes loges à la Scala. Et c'est là que flotte encore un peu de l'air qu'on respirait il y a cent ans ; il ne vibre plus aux mêmes notes, et les cymbales de Verdi ont remplacé les airs légers de Rossini. Parfois même s'y

aventure Wagner, mais le vieux théâtre, dit-on, ne le supporte qu'avec peine, et un peu parce qu'il doit suivre la mode, et savoir s'ennuyer comme il faut. La musique ilalienne a toujours ses plus sincères tendresses, et ses plus fidèles.

C'est là encore que se content les petites histoires et les grands secrets; comme une guirlande qui va de loge en loge, chaque visiteur les apporte avec lui, et bientôt ils ont fait le tour de la salle. Les Milanais — et je ne m'en plains pas plus que Stendhal — savent et disent volontiers la chronique légère du jour et de la veille, avec une aisance que je n'ai point trouvée ailleurs.

Je ne sais pas si, comme jadis, il faut encore avoir un cavalier servant, sous peine de passer pour sotte. On le dit... Pourtant la gravité et un peu de l'ennui modernes ont pénétré là aussi.

Stendhal trouverait que ses Milanais si voluptueux ont appris la tristesse et le cant anglicans.

La Scala est toujours l'unique salon des Milanais ; mais l'on n'y joue plus au tarocco, en s'injuriant à grands cris. Dans les loges que des rideaux ne font plus closes aux indiscrets, la lumière inonde les visiteurs, toujours bavards comme autrefois. Et si l'on n'écoute pas davantage l'opéra, si l'on s'y raconte toujours les histoires de la loge voisine, je crains bien qu'elles n'aient plus tout le piquant de jadis.

Je ne sais trop si les amours sont mortes, mais je

crains bien que l'amour ne soit plus. Depuis cent ans, Milan a vécu, et souffert ; maintenant elle travaille, et elle jouit. Du temps de Stendhal, c'était une insouciante gaieté troublée par quelques tragédies, un monde d'épicuriens que venaient gêner les faces enthousiastes ou ténébreuses de quelques romantiques conspirateurs. Puis vint l'âge viril, où les héros ne furent plus des enfants ou des poètes. Milan eut, en 1848, ses journées glorieuses, elle eut ensuite ses journées de deuil. Elle sut mériter sa liberté. Aujourd'hui, elle n'a plus ni la légèreté ni l'enthousiasme ; elle est devenue trop sérieuse pour être oisive et trop raisonnable pour croire beaucoup aux héroïques folies. Elle travaille pour gagner des jouissances solides. Comme elle est riche, elle sait d'ailleurs être généreuse. C'est une fort belle ville moderne. Mais il lui manque la petite fleur d'autrefois. Stendhal s'y ennuierait, et n'y trouverait plus de Métilde.

Pauvre Métilde, qui pense à elle ? La gloire de son ami ne lui a même pas donné l'immortalité de Graziella, une petite fille de Naples telle qu'il y en a tant. Comme celle de Graziella, on chercherait vainement sa tombe. Le cimetière même de San Gregorio, où elle était ensevelie, a été envahi par des rues nouvelles, des rues bien droites et bien raisonnables, comme celles qui, par toute l'Italie, viennent cruellement effacer les vieilles rues errantes et aventureuses, étroites, délicieuses et sales. La sage régularité du goût piémontais

semble avoir envahi l'Italie, comme le sage bureaucrate piémontais en a fait la conquête. A Rome, à Naples, comme à Milan, on retrouve aujourd'hui un peu de Turin, de ses rues géométriques à l'américaine, de ses perspectives immenses et insipides. Il est grand temps de voir l'Italie; il n'est peut-être plus temps de voir Milan.

Et je me trouve si loin de Stendhal, et de la vieille ville d'autrefois, folle et tragique, pleine de complots et d'amours, que je ne me sens plus le courage de revenir à eux.

Recevez bénignement, mon cher ami, ces morceaux du passé; je les choisis pour vous, parmi quelques autres, exhumés en fouillant dans les archives de Milan, et dans les souvenirs des vieilles gens.

J'ai voulu leur donner, à ces choses mortes, un peu de vie.

Milan, janvier 1903.

P. A.

2

LE ROMAN DE MÉTILDE

> L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux aimant la musique et la peinture...
> Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout...
>
> STENDHAL *(Vie de Henri Brulard).*
>
> ... Il fut égoïste et sec...
>
> ARTHUR CHUQUET *(Stendhal-Beyle).*

Ceci est le premier roman de Stendhal. Il le commença, le jour de la Saint-Charles, patron de Milan, le 4 novembre 1819. C'est la saison où un peu de brume glacée et de mélancolie commence à descendre sur la ville, à flotter autour des eaux dormantes et grasses du *Naviglio*. Il y travailla quatre heures, puis l'abandonna, pour toujours.

Ce roman ne nous était pas destiné. « Je n'habiterai jamais la France », notait Stendhal sur une de

ses pages. Il avait fixé sa vie à Milan, et espérait l'y laisser couler tout entière. Le public, et le public français, ne lui inspirait plus que mépris.

Ce roman ne devait être lu que par les yeux d'une seule. C'était le dernier artifice d'un pauvre amoureux aux abois, auquel on ne permettait même plus d'écrire : car, le 25 octobre, huit jours avant, on lui avait dit :

« ... *les lettres que vous avez osé m'écrire...* » et il n'osait plus (1).

Timidement, il traçait ainsi le dessin d'une lettre d'envoi, qui devait accompagner son manuscrit :

« 1° L'on n'a pas gardé de copie.

« 2° On a masqué un sentiment que l'on ne se per-
« met plus même d'indiquer.

« 3° On est prié de jeter au feu... »

Mais le roman ne fut pas jeté au feu, car il ne fut pas fini. Stendhal ne l'envoya point, et Métilde n'a jamais vu ces pages qui n'étaient faites que pour elle.

C'est cette unique copie, ainsi conservée, que l'on publie ici. (2)

Ce roman n'est ni une œuvre complète, ni un chef-d'œuvre. Stendhal en ébaucha à peine l'exposition, et,

(1) Il écrit sur une page du manuscrit :

« Seul moyen d'émouvoir qui me reste, puisqu'une lettre passionnée serait renvoyée avec colère. »

(2) Je l'ai trouvée dans les manuscrits de Stendhal, à la bibliothèque de Grenoble.

comme sans doute il ne l'a jamais relu, on y trouve des répétitions, des longueurs, des faiblesses ; pourtant je le donne tel qu'il l'a écrit, et je ne me suis permis d'y changer que la ponctuation, qu'il oubliait, et l'orthographe, qu'il a toujours ignorée.

Je le publie d'abord parce qu'il est le premier ; Stendhal n'a encore écrit qu'un plagiat assez peu honnête : les *Vies de Haydn, Mozart, et Métastase*, — une *Histoire de la Peinture en Italie*, dont il copia une bonne moitié, — un voyage à *Rome, Naples et Florence*, qui n'est qu'un journal. Le roman d'*Armance* ne paraîtra que huit ans plus tard.

Ce premier roman n'est qu'une confidence arrangée, un aveu voilé, le portrait embelli des trois ou quatre personnes, y compris lui-même, qui l'intéressaient plus que tout le reste du monde. Stendhal débute donc dans la littérature d'imagination par une histoire réelle et des personnages vrais ; il bâtit sa fantaisie avec de la réalité, de la réalité toute proche, et son héros, c'est lui-même. Et ceci peut aider à comprendre les œuvres qu'il écrivit plus tard, car il ne fit point autre chose, plus ou moins, toute sa vie.

Enfin ce premier roman est un roman d'amour tendre ; et cela n'étonnera nullement ceux qui, ayant lu Stendhal, l'ont compris, j'entends ces « cent lecteurs », à qui Stendhal dédiait l'*Amour*, parce qu'il croyait ne pouvoir être goûté que par eux. Le nombre n'en a guère changé avec le temps.

« Avez-vous été dans votre vie six mois malheureux par amour ? » dirais-je à quelqu'un qui voudrait lire ce livre.

Comme tous ses biographes n'ont point eu ce bonheur, beaucoup ont voulu voir dans Stendhal une âme froide, un voluptueux sans tendresse, un don Juan des *Liaisons Dangereuses*, sec comme Voltaire, et fourvoyé au milieu des grands amoureux du romantisme. Peut-être ces pages serviront-elles à en détromper quelques-uns.

Ils y verront Henri Beyle, faute de mieux, ne demander à son amie que la plus pure et la plus délicate amitié, — et souhaiter d'en remplir toute sa vie : Pétrarque ne fut pas plus discret ; et Lamartine n'avait pas encore, dans ses livres, mis à la mode un nouveau platonisme.

Ils croiront peut-être que ce n'était là qu'un artifice, bien usé, pour endormir les défiances et bercer la confiance des naïves. Peut-être ? Mais savent-ils si Stendhal n'était pas, au moins ce jour-là, naïf lui-même, et résigné ?

Ce n'est pas dans le roman que devait lire Métilde, c'est pour lui-même, et sur les pages de l'œuvre abandonnée, qu'il écrivait trois mois après :

« Toujours un petit doute à calmer, voilà ce qui fait la vie de l'amour passion. »

Et encore cette réflexion délicate, dont il se consolait tristement :

« M. (l'initiale de Métilde).

« Elle a le charme de sentir qu'il y a un homme, non odieux à elle, qui s'intéresse passionnément à ses moindres démarches.

« 8 février 1820. »

Enfin il n'était pas un amoureux bien exigeant, le Stendhal de ce temps-là (1). Le 28 janvier, il notait :

« Sans doute en ce moment elle lit ma lettre demandant quatre visites chaque mois » : obtenir ces quatre visites, son rêve n'allait pas au delà, — car il ne lui était plus permis de se présenter que tous les quinze jours dans la triste maison de la triste place Belgiojoso, où vivait sa mélancolique et sévère amie.

Je ne crois pas qu'il les ait obtenues.

Ce fragment de roman est donc un document psychologique ; on y voit même un portrait de Stendhal, et de Stendhal amoureux, « plongé dans le silence, les larmes aux yeux... », et un portrait de Métilde, « la petite tête la plus altière » de Milan, « mélancolique » et « tendre » comme une héroïne romantique...

(1) N'a-t-il pas écrit dans l'*Amour* :

« Une âme enflammée ne se figure pas la dernière des faveurs, mais la plus prochaine : par exemple, *d'une maîtresse qui vous traite avec sévérité*, l'on se figure un serrement de main. L'imagination ne va pas naturellement au delà ; si on la violente, après un moment, elle s'éloigne par la crainte de profaner ce qu'elle adore ».



Enfin on y entrevoit, en quelques traits inachevés, ce que pouvait être l'intimité de Stendhal et de ses amis de là-bas : on y écoute une de ces conversations milanaises, point spirituelles, mais pleines de bonhomie, où il était surtout question des plus proches intérêts de l'amour, — l'amour qui faisait la passion unique et l'absorbante pensée de cette petite société de mélomanes et de voluptueux oisifs : Stendhal la devait toujours regretter.

Je crois donc que ce premier essai est intéressant pour les curieux de la vie de Stendhal, instructif pour les critiques de ses œuvres, touchant pour tous ceux qui se plaisent aux amours du temps passé.

Il y a « des gens qui se sont trouvé le loisir de faire des folies », et qui ont « fait des sottises par tendresse d'âme », a dit Stendhal ; il y en a d'autres qui, sans avoir fait sottises ou folies d'amour, se plaisent à rêver vaguement à celles que les autres ont faites. Ils aiment l'odeur passée et vieillotte des fleurs d'amour desséchées, que l'on retrouve, décolorées et poussiéreuses, dans une boîte du temps jadis, au fond d'une armoire de nos grand'mères.

C'est peut-être à ceux-là surtout qu'il convient de lire ces quelques pages, qui ne sont ni sublimes ni belles, mais touchantes, et peut-être curieuses.



Ces esprits avides de passé, ces amateurs d'histoires

tristes, désireraient sans doute ne pas ignorer tout à fait cette Métilde, à qui fut consacré, dans sa pensée, le premier roman de Stendhal.

Mais Stendhal a eu la maladresse de ne point prétendre aux amantes officielles de toute la gent littéraire du temps. Il ne fit pas la cour à Corinne, il n'aima point Indiana. Il resta indifférent aux femmes auteurs, et pour auteurs. Grand malheur pour ses biographes, car s'il eût fait comme ses amis, Delacroix, Musset, Mérimée, s'il eût goûté, lui aussi, après quelques-uns et avant quelques autres, à ces amours littéraires, nous ne serions pas embarrassés. Ce que Stendhal aurait la discrétion de ne pas nous dire, un autre nous l'apprendrait, et l'héroïne elle-même complèterait la biographie.

Mais Stendhal n'eut que d'obscures amoureuses. Il ne choisit pas l'une de ces muses qui inspirèrent, dans leur large bonté, musiciens, peintres, et poètes. Il les voulut plus rares et mieux à lui. Il aima à Milan : elles s'appelaient Angiolina Pietragrua, ou Métilde Viscontini (1).

(1) Les biographes de Stendhal sont peu informés sur Métilde. Les Italiens seuls la connaissent un peu : M. Raffaello Barbiera, qui se partage entre le Journalisme et l'Histoire, a fait d'elle un portrait où ne manquent ni la hâte, ni les inexactitudes : il faut lui savoir gré de l'intention. — M. le professeur Alessandro d'Ancona, dont toute l'Italie admire la science et le goût, a dessiné d'elle une esquisse, qui n'a que le tort d'être trop brève.

Quand George Sand, une dizaine d'années plus tard, en compagnie de Musset, rencontra Stendhal sur les bords du Rhône, elle le trouva cynique et point beau. Aussi fut-elle heureuse de le voir bientôt prendre une autre route. Cet homme grossier gâtait le joli roman qu'elle allait vivre à Venise.

Pourtant les amours de Stendhal et de Métilde sont aussi belles et plus rares que celles de Musset et de George Sand ; on l'eût bien surprise en lui disant que cet homme peu délicat, qui dansait avec les filles d'auberge, avait été le héros d'une aventure digne de Pétrarque ; et dans celle-là il n'y avait point eu de Pagello.

Je ne veux dire aujourd'hui que quelques mots de Métilde ; elle mériterait bien un livre, un petit livre discret, délicat et fier, comme sa vie.

Stendhal l'aima en 1818, il fut du petit nombre de ceux qui entraient dans ce salon discret, ouvert à quelques jeunes hommes passionnés, naïfs et généreux : la plupart devaient finir dans les prisons de l'Autriche.

M. Chuquet ne nous en a rien fait connaître que Stendhal ne dise déjà. Il a seulement, par habitude, donné les états de service du mari, le général Jean Dembowski, que Stendhal n'a sans doute jamais connu, et dont Métilde vivait séparée. Il a négligé de rien apprendre et de nous rien apprendre sur elle.

Je ne parlerai point de deux ouvrages français assez récents ; ce sont des fantaisies romanesques ; il y a là de l'ignorance, et même un peu de grossièreté.

Il l'aima parce qu'il la crut belle : il lui trouvait une de ces têtes d'Hérodiade, comme en faisaient les élèves du Vinci ; il l'aima surtout parce qu'il lui sentait une âme rare et chimérique comme la sienne, qui méprisait le vulgaire, les jouissances faciles, et le prosaïsme de la vie. Elle ne fut, pour son bonheur à lui, que trop poétique et trop fière. Elle ne voulut point du grand amour qu'il lui offrait avec trop de fougue.

Il osa trop. Un jour, il la suivit de Milan à Volterre, au fond de la vieille Etrurie, dans cette petite ville perdue sur sa montagne, au milieu d'une étrange et tragique solitude. Mais ce lieu si propre aux aventures romantiques ne lui fut pas propice. Métilde se montra sévère et cruelle. Elle accueillit mal cet amoureux un peu fou, qui n'avait même plus l'excuse de la jeunesse.

Elle le réduisit à un régime sévère. Il lui fut défendu de parler d'amour, d'en écrire, — et de rendre visite plus de deux fois par mois.

Et ceci dura deux ans :

« Quand, par suite de ses imprudences... il se fut fait condamner à ne voir la femme qu'il aimait que deux fois par mois, nous l'avons vu ivre de joie, parce qu'il en avait été reçu avec cette candeur noble qu'il adorait en elle. » Il tenait que Métilde « et lui avaient deux âmes hors de pair et qui devaient s'entendre d'un regard... » Pour Stendhal « la vie était divisée en périodes de quinze jours, qui prenaient la couleur de la

dernière entrevue qu'on lui avait accordée. Mais... le bonheur qu'il devait à un accueil qui lui semblait moins froid était bien inférieur en intensité au malheur que lui donnait une réception sévère »... « Un chapeau de satin blanc, ressemblant un peu à celui de » Métilde « qu'il voyait de loin dans la rue, arrêtait le battement de son cœur, et le forçait à s'appuyer contre le mur » (1).

C'est à un moment de cette existence tendre et triste, qu'il écrivit ces quelques pages brusquement interrompues. Ce fut là un de ces nombreux projets d'attaques, que cet amoureux timide, qui voulait imiter les roués du XVIII[e] siècle, ébauchait dans la solitude, et ne mettait point en pratique.

Enfin, plein de désespoir, d'énervement et de lassitude mélancolique (2), après avoir beaucoup pensé à se brûler la cervelle, (c'est un désir qu'il eut souvent), il quitta Milan et passa rageusement le Saint-Gothard, poussant son cheval au milieu des précipices.

Trois ans après, il songeait encore à Métilde, et lui

(1) *L'Amour*, passim.

(2) « Désespéré du malheur où l'amour me réduit, je maudis mon existence. Je n'ai cœur à rien... Mon appartement, ce salon que j'ai habité dans les premiers temps de notre connaissance et quand je la voyais tous les soirs, m'est devenu insupportable. Chaque gravure, chaque meuble, me reprochent le bonheur que j'avais rêvé en leur présence, et que j'ai perdu pour toujours... » (*De l'Amour*).

était presque fidèle. Il le lui fut toujours un peu. C'est en 1832 qu'il écrivait :

« Et je ne suis pas encore guéri, ai-je ajouté après avoir rêvé à elle seule pendant un gros quart d'heure, peut-être. M'aimait-elle?... » (1)



Avant d'ouvrir au lecteur ces pages presque intimes, écrites avec la pensée d'une seule et pour elle seule, je ne suis pas sans éprouver quelque scrupule. C'est un droit cruel que nous nous donnons sur les morts de dévoiler à tous une tendresse qui avait sa pudeur. Mais Stendhal, en léguant ses manuscrits, a perdu le droit de se plaindre, et pour Métilde, je crois que son âme hautaine et délicate me pardonnerait, — puisqu'elle n'aima point Stendhal.

Du moins serait-ce ici le cas de répéter, comme il le fit si souvent, à la première page des livres qui lui tenaient le plus à cœur :

To the happy few.

Car, si Stendhal lui-même était complice de cette publication, il penserait, je crois, qu'elle doit s'adres-

(1) H. Brulard, 3. M. Bédier, trouvant qu'il y a contradiction entre l'expression précise : « un gros quart d'heure », et le dubitatif « peut-être », a bien voulu me suggérer cette ingénieuse correction :

«... Pendant un gros quart d'heure. Peut-être m'aimait-elle? »



ser seulement aux âmes tendres et discrètes, à ceux qui ont « l'habitude de passer des heures entières dans la rêverie », à ceux qui aiment « jouir de l'émotion que vient de donner un tableau de Prudhon, une phrase de Mozart, ou enfin un certain regard singulier d'une femme à laquelle vous pensez souvent ».

Il faudra savoir deviner, sous l'indifférence des phrases, à travers un mot qui passe, un détail modeste, un silence, — les émotions réelles d'un amour vrai, des jours et des mois d'une vie humaine, fine et rare, toute une longue histoire de tendresse et de passion.

Les quelques pages très simples, inachevées, presque sans art, qui vont suivre, ne peuvent vraiment toucher que ceux qui sauront ainsi les animer, en se figurant, derrière les mots écrits, tout l'amour et tout le malheur, et la pitoyable histoire qui les inspira, un jour de fièvre et d'illusion naïve.

P. A



Avant de commencer son roman, Stendhal en traça le plan : c'était aussi le plan de sa vie. — Il ne demandait plus que de la passer pas bien loin de Métilde, et de vieillir son meilleur ami. N'étant plus Français, il ne craignait pas le ridicule.

« La scène est à Bologne dans une maison de cam-

pagne délicieuse (Desio) près Bologne (1). La duchesse d'Empoli, au milieu d'une fête brillante, est furieuse de jalousie d'amitié. Un Français, le lieutenant..., vient lui enlever le cœur de Métilde (2).

« Celle-ci, accablée de chagrin et plongée dans la mélancolie, ne peut donner que son amitié, qu'elle était sur le point d'accorder à... quand celui-ci, entraîné par une passion folle, fait des folies et des imprudences (3). La

(1) « L'image de la ville lointaine où on la vit un instant jette dans une plus profonde et plus douce rêverie que sa présence elle-même », écrit-il dans l'*Amour*.

En effet, Métilde allait quelquefois chez des amis, à Bologne, et il l'y avait vue.

Mais le véritable *Desio* se trouve non loin de Milan, au delà de Monza, sur la ligne de Côme. On y visite encore la villa fort connue dont parle Stendhal. Elle appartenait à Mme Traversi, la cousine de Métilde. Celle-ci y allait souvent se réfugier avec ses deux fils, dans son demi-veuvage.

Stendhal ne pouvait la connaître qu'en touriste, mais Métilde avait dû lui en parler souvent.

On voit combien tout ceci est plein de souvenirs, d'allusions, précieux et parlants pour un amoureux.

(2) En écrivant les pages qui vont suivre, Stendhal aura déjà modifié son plan. Par discrétion, ce lieutenant français (qui n'est autre que lui-même), deviendra un Polonais, et son nom ne sera plus laissé en blanc. — Métilde s'appellera la comtesse Bianca.

(3) Le 7 juin 1819 : « Madame, vous me mettez au désespoir. Vous m'accusez à plusieurs reprises de manquer de délicatesse, comme si, dans votre bouche, cette accusation n'était rien... »

Le 11 juin : « Depuis que je vous ai quittée, hier soir, je



duchesse, conseillée par le froid et implacable Talley, porte M... à désespérer le Français. Celui-ci renonce à inspirer l'amour qui le dévore, et se contente de l'amitié que M... lui accorde enfin, en lui pardonnant parce que sa mauvaise tête est la seule coupable (1).

« Et ils passent ensemble une vieillesse heureuse, au milieu des jouissances inconnues du vulgaire. M... se réconcilie même, par la suite, avec la duchesse d'Empoli (Talley était mort); et M... lui disant un jour : « Vous m'avez fait tout le mal que vous avez pu, mais je suis si heureuse avec la simple amitié de Mr ..., que mon cœur n'a plus de place pour la haine, et je vous aime tendrement parce que vous êtes mon amie (2). »

sens le besoin d'implorer votre pardon pour les manques de délicatesse et d'égards auxquels une passion funeste a pu m'entraîner depuis huit jours. Mon repentir est sincère... Vraiment je n'ai pas tant d'audace avec vous ; toutes les fois que je suis attendri et que je vole auprès de vous, je suis sûr d'être ramené sur la terre par une dureté bien mortifiante... »

30 juin : « J'ai ce malheur, le plus grand possible dans ma position, que mes actions les plus pleines de respect, et je puis dire les plus timides, vous semblent le comble de l'audace... » (*Correspondance inédite*, I).

Il y avait cinq mois que Stendhal écrivait ces lettres de justification, de repentir, de plaintes douloureuses, d'humilité, à Volterre et à Florence. Métilde ne lui avait point pardonné encore.

(1) « Question essentielle », a ajouté Stendhal entre les lignes. Il comptait sans doute faire à cet endroit un plaidoyer bien éloquent, capable d'attendrir enfin Métilde, jusqu'au pardon.

(2) Cette comtesse d'Empoli s'appelait tout bonnement Mme Traversi. Elle n'était noble ni de naissance, ni, dit-on, de senti–

CHAPITRE PREMIER

Minuit sonnait à l'horloge du château ; le bal allait cesser. La duchesse se promenait d'un air agité dans les chemins du jardin anglais, assez éclairé par les

ments. Tout au moins avait-elle une réputation fort douteuse. Mais elle était la cousine de Métilde, elle la protégeait et semblait l'aimer ; Métilde lui montrait de la reconnaissance. Il fallait donc la ménager ici. Non seulement Stendhal l'ennoblit, mais il prête à l'inimitié qu'elle lui témoignait les causes les plus romanesques. — Cette jalousie d'amitié pouvait même faire un sujet de roman curieux et neuf. Analyser l'amour jaloux à côté de l'amitié jalouse, n'est-ce pas un peu l'idée de M. Paul Bourget, dans *Idylle tragique ?*

Pour Métilde seule, il prêtait à sa cousine tant d'âme, de passion et de beauté tragique. Voici ce que, pour lui, il en pensait : «... l'opulente Mme Traversi, cette funeste amie qui me haïssait, jalousait sa cousine et lui avait persuadé, par elle et par ses amis, qu'elle se déshonorerait parfaitement si elle me prenait pour amant. » (*Souvenirs d'Egotisme* 16.)

Et il écrit dans l'*Amour :* « Une amie qui a eu des intrigues connues, et non pas toujours les unes après les autres, leur persuade gravement que si elles aiment, elles seront déshonorées aux yeux du public... Une femme tendre et souverainement délicate, un ange de pureté, sur l'avis d'une... sans délicatesse, fuit le seul et immense bonheur qui lui reste... »

Dans le roman, Stendhal l'emportait sur la Traversi : dans la vie, la Traversi l'emporta : elle garda Métilde à elle, jusqu'à la mort. Métilde finit sa triste et courte vie dans la Casa Traversi.

étoiles resplendissantes d'une nuit d'été en Italie, et par la lumière qui partait des croisées du salon : « Je vais donc perdre tout ce que j'aime ! » se répétait-elle souvent d'une voix basse et entrecoupée ; et elle s'arrêtait brusquement, lorsqu'une clairière du jardin lui permettait d'apercevoir nettement les croisées du salon, et, à travers les vitres, les groupes de danseurs. « Voyez si la comtesse paraîtra ! non, elle est enchaînée par les vains discours de cet odieux Polonais. Polosky, Polosky, que vous me coûtez de peine et que je vous hais ! »

Puis, ne pouvant plus maîtriser ses mouvements, la duchesse se rapprocha des croisées. Elle n'était dérobée à la vue des danseurs que par une touffe de..... ; ses yeux, rouges et humides des larmes de la colère, semblaient plonger avidement dans les superbes salons, en y cherchant leur victime.

Cependant cette victime, ce Polosky si envié, était presque aussi malheureux que la duchesse. Il n'avait été qu'un instant près de la jeune Bianca. Il était toujours devant elle dans un état violent : plongé dans le silence ; et alors il lui semblait que tous les yeux lisaient son amour dans les siens ; — ou, s'il voulait parler, le feu qui le dévorait passait dans ses discours et leur donnait presque les caractères de la folie. C'était, de tous les caractères, celui qui était fait pour choquer le plus la comtesse.

Quoiqu'à peine arrivée à la fleur des ans, une suite

de malheurs inouïs avait donné à cette belle personne toutes les apparences de la mélancolie la plus noble, la plus profonde et quelquefois la plus tendre. Je crois qu'à cette époque elle désespérait de la société (presque (?) de la nature humaine) ; elle avait comme renoncé à y trouver ce qui était nécessaire à son cœur.

Moi qui l'ai connue longtemps après et lorsqu'elle était redevenue heureuse, je lui ai vu souvent des traces de cette ancienne manière d'être. On souffrait, parce qu'on voyait qu'elle était malheureuse, et surtout qu'elle se croyait pour toujours malheureuse, mais il était impossible de trouver une expression qui allât mieux aux traits naturellement nobles et sérieux qu'elle avait reçus de la nature. Si elle avait été coquette, on lui aurait conseillé d'être mélancolique pour être toujours plus belle. La comtessina Bianca avait surtout cette expression de tristesse imposante, et je dirais presque tragique, qui, dans les belles formes de têtes italiennes, s'unit si souvent à la belle courbe des nez aquilins.

Elle avait aussi quelque chose de singulièrement remarquable dans sa manière de mouvoir ses yeux si doux. C'était une espèce de lenteur et quelque chose d'imposant que je n'ai vu qu'à elle, et que je ne sais comment peindre. Cette particularité était d'un naturel parfait, et semblait tenir à la forme des traits. Cependant c'était comme si, bien convaincue qu'il

n'était plus de bonheur pour elle, elle n'eût mis de vivacité à rien regarder, parce qu'elle savait d'avance que rien de ce qu'elle pouvait voir ne la rendrait heureuse.

On ne pouvait oublier cette tête sublime lorsqu'on l'avait vue une fois, mais il faut dire aussi que tous les êtres vulgaires et prosaïques ne l'avaient jamais vue (1). Elle n'était que singulière à leurs yeux; cependant, malgré eux, et encore plus malgré elle, elle leur imposait, et ils ne manquaient pas de s'en venger en l'appelant *singulière* (2).

La duchesse les laissait dire, mais ce n'était pas à une tête de cette force et à une âme de cette trempe que le mérite de Bianca avait pu échapper.

La duchesse d'Empoli était également dominée par deux besoins, celui d'aimer et celui de dominer. Elle avait adoré sa belle-sœur, en avait fait son esclave, par ses imprudences l'avait fait mourir, et sa vie maintenant était empoisonnée par les regrets que lui inspirait cette perte. Le temps, qui a tant d'empire sur les douleurs vulgaires, semblait avoir perdu son pouvoir sur cette âme ferme. Tout Bologne admirait cette cons-

(1) « Voilà donc, me disais-je avec une douce mélancolie..... ce que deviennent les plus belles choses aux yeux des hommes grossiers. Telle était Métilde au milieu du salon de Mme Traversi. » (*Souvenirs d'égotisme*, 7.)

(2) Elle était hautement déshonorée..... ; les femme de la bonne compagnie de Milan se vengeaient de sa supériorité...»(*id.*)

tance et cette fidélité au tombeau. On trouvait la duchesse plus résignée, mais la plaie saignait encore au fond de son cœur, et ce qui prouve qu'elle avait l'âme belle, c'est que c'était surtout le remords qui semblait lui rendre sans cesse présente l'image de sa première amie. Si elle eût cessé un instant de se reprocher sa perte, il lui eût semblé se rendre volontairement coupable de sa mort ; et, dans le fait, cette mort tant pleurée était l'effet d'un de ces hasards malheureux qui arrivent souvent dans le monde, et que toute autre que la duchesse eût oublié après quelques mois. Cette douleur, qui avait éclaté dans le monde par les partis pris les plus éclatants, semblait ne souffrir quelque relâche que lorsqu'elle se trouvait avec la comtesse. Toutes deux très malheureuses d'abord, Mme d'Empoli avait aimé Bianca parce qu'elle pouvait lui parler en liberté de sa première amie. Maintenant, l'avoir avec elle, pouvoir à chaque instant faire un tour de jardin avec elle, était nécessaire à son bonheur.

La duchesse, femme d'infiniment d'esprit, qui avait été très bien, qui pouvait même encore inspirer des sentiments, n'avait guère connu l'amour. Elle était dans le monde ce que Mme de Genlis est dans ses écrits, l'*ennemie de l'amour*, et peut-être par la même raison. Elle avait peut-être l'âme trop altière pour l'avoir tendre, le plaisir de dominer l'emportait chez elle sur le plaisir si doux de céder à ce qu'on aime, de ne

faire qu'un avec lui. Peut-être aussi il n'y avait pas, dans cette âme forte, cette délicatesse un peu exagérée, cette sorte de couleur un peu romanesque, sur lesquelles se fondent les rêveries des âmes tendres.

On avait toujours cru qu'elle avait un amour, parce que c'est l'usage, mais cette amitié singulière qu'elle avait eue pour sa première amie, celle qu'elle annonçait maintenant pour la comtesse, avaient dû l'empêcher de sentir l'amour. Elle n'avait de ce sentiment que la jalousie, elle voulait régner entièrement et exclusivement sur l'âme qu'elle aimait.

Il y avait au château d'Empoli un mari complaisant, des chevaux, des voitures, tout l'appareil d'un grand luxe, et une trentaine d'amis qui se renouvelaient chaque semaine. — Il était dans les usages de la maison de passer deux mois à ce château. — La duchesse y était depuis six semaines, lorsque, dans les derniers jours de juillet 1818, un ami lui amena M. Polosky, Polonais, qui avait servi autrefois sous Napoléon, qui paraissait un officier d'honneur, et qui, d'ailleurs, n'avait rien de remarquable. Aussi ne le remarqua-t-elle guère. Un soir seulement elle lui vit bien distinctement les larmes aux yeux ; cela ne lui parut que ridicule ; elle se tourna par hasard, et vit Bianca qui s'appuyait avec l'air de l'intimité sur le bras de M. Zamboni (1). Par curiosité, elle adressa la

(1) ... « Pour l'amour j'ai le tempérament mélancolique de

parole à Polosky : sa voix était changée, il put à peine répondre avec grâce à ce qu'elle lui disait d'obligeant. Les yeux brillants et malins de la duchesse se fixèrent sur les siens ; il s'en aperçut, mais n'eut pas l'esprit d'en voir les conséquences, et se laissa aller à l'imprudence de regarder ce que faisait Bianca, qu'il entendait toujours parler à Zamboni. Lorsque Polosky ramena les yeux sur la duchesse, il trouva dans les siens l'expression de la plus haute sévérité. Elle semblait lui reprocher comme une insolence, comme un oubli de ce qu'il était, d'avoir osé regarder Bianca.

A partir de ce moment, Polosky se vit perdu.

Le Polonais avait une espèce d'ami à qui il s'ouvrait parce qu'il faut que les amants soient indiscrets. Il dit à cet ami, le baron Zanca, qui l'avait présenté : « Je crois que je ferais bien de partir. » — « Ma foi, partez si vous voulez, j'arrangerai votre départ auprès de la duchesse ; mais, ma foi, la campagne est charmante, il y fait moins chaud qu'à Bologne, le spectacle est mauvais, et que diable voulez-vous y aller faire ? » — « Il s'agit bien de spectacle et de chaleur !

Cabanis. — L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule. *Jamais je n'ai eu peur de rien que de voir la femme que j'aime regarder un rival avec intimité.* » (*Vie de Henri Brulard*, 195).

Le 8 juin 1819, à Volterre, il remarque avec désespoir que Métilde paraît s'intéresser au chevalier Giorgi : « Elle s'appuie beaucoup sur lui d'un air intime. »

croyez-vous que Mme d'Empoli me pardonne d'aimer son amie? » — « Bon! mon cher lieutenant, vous voilà encore avec votre sottise! Je vous conseille de nouveau de tout abandonner. Cessez d'aimer une femme qui ne peut aimer, qui n'est qu'amour-propre, qui, d'ailleurs, dans ses idées de constance (1), n'aimera jamais un étranger qui aujourd'hui est à Bologne, demain à Naples, après-demain à Varsovie, et dans huit jours Dieu sait où. D'ailleurs, si vous voulez que je vous le dise, — car je veux vous désespérer tout à fait, — depuis quelques jours elle regarde Zamboni d'un air singulier. L'autre jour, en chantant au piano, je leur ai vu faire des yeux singuliers, et qui, dans une femme moins naturelle, seraient de la plus haute coquetterie.»

A ces mots, Polosky prit vivement Zanca sous le bras, l'entraîna dans le jardin, et eut la cruauté de lui parler une demi-heure de son amour. Zanca s'amusait du ridicule de l'étranger. « *Gran matti che questi forestieri!* » s'écriait-il de temps en temps, et tout haut. L'autre, emporté par sa passion, lui détaillait les circonstances des douze ou quinze visites qu'il avait faites à la comtesse Bianca pendant qu'elle était à Bologne.

(1) Cette constance en amour était, et est encore, un caractère singulier de l'amour en Italie.

« Ici, comme à Bologne, j'ai trouvé des amours qui durent depuis six, huit, douze ans..... » écrit Stendhal, de Rome, en 1825.

« Mais, mon cher, lui disait Zanca, que ne faites-vous un autre choix ? Vous avez la comtesse Fiorina, qui vous tend les bras, à vous et à tout le monde (1). Vous avez la Ninetta (2), qui vous reçoit avec distinction... Croyez-vous avoir affaire ici à une femme ordinaire, galante comme toutes les autres ? Je vous ai déjà dit et je vous répète que, si vous ne lui inspirez pas une passion, vous n'avancerez à rien. La simple galanterie n'a aucun pouvoir sur cette femme-ci. Je vous la livre pour la petite tête la plus altière de Bologne. Et puis, supposons qu'elle veuille aimer : vous croyez-vous par hasard plus beau, plus brillant, plus riche que Zamboni ? En ce cas-là, mon cher, détrompez-vous. Moi, je vous aime cent fois mieux que lui, nous avons les mêmes idées politiques, et d'ailleurs lui n'aime que ses chevaux ; mais mettez-vous bien

(1) ... « Chaque soirée... j'allais... chez la charmante et divine comtesse Kassera... je refusai une fois d'être l'amant de cette jeune femme, la plus aimable peut-être que j'aie connue, tout cela pour mériter, aux yeux de Dieu, que Métilde m'aimât. » (*Souv. d'égot.*)

(2) « Je refusai, avec le même esprit, et pour le même motif, la célèbre Viganò (la « Nina », chez laquelle Stendhal allait passer la soirée trois fois par semaine, qu'il trouvait « adorable », et qui chantait « comme un ange ») qui, un jour, comme toute sa cour descendait l'escalier... laissa passer tout le monde pour me dire : « Beyle, on dit que vous êtes amoureux de moi ? — On se trompe, répondis-je d'un grand sang-froid, sans même lui baiser la main. » (*Souvenirs d'égotisme*, 25).

dans la tête qu'aux yeux d'une femme il n'y a nulle comparaison de vous à lui. »

C'en était trop pour Polosky : cet éloge si vif et si vrai d'un homme, dont il était jaloux jusqu'à la fureur, le mit hors de lui.

« Vous avez raison, dit-il froidement à Zanca, je quitte toutes ces idées. Je vais vous reconduire jusqu'à la porte-fenêtre du salon, et moi je vais me promener, parce que les bougies font une fournaise de ce salon. » Les deux amis s'éloignèrent sans dire mot.

A quatre pas de la croisée, Zanca se retourne, prend Polosky par le bras, et lui dit en le serrant fortement, d'un air marqué, et avec cette éloquence vraiment italienne : « Dans cette tête, rien que de l'amour-propre et de la coquetterie : lui, le plus bel homme, et le plus riche de Bologne, et qui a cette froideur piquante qui peut seule triompher de cette inhumaine ; vous, obscur, étranger — et fou par-dessus le marché. Bagatelle ! »

Polosky s'éloigna, et dès qu'il fut hors de la portée des lumières, tomba plutôt qu'il ne s'appuya contre un arbre. Il était ivre de fureur, et, ce qui augmentait sa rage, c'est qu'il ne trouvait à chercher querelle à personne : chacun agissait comme il le devait. La duchesse était une amie passionnée ; Bianca, une femme belle, tendre, et indifférente ; Zamboni, un bel homme suivant ses avantages ; Zanca, un homme d'esprit, un homme du monde, et, par-dessus le

marché, voyant juste et donnant de bons avis. Polosky ne pouvait être en fureur que contre lui-même. Au milieu de toute sa discussion avec Zanca, il avait perdu de vue son idée première, qui était la seule bonne dans la circonstance. Si Zanca avait été plus ami et moins homme du monde, il avait assez d'esprit pour sentir la profonde justesse de l'idée de départ, et pour y forcer son protégé. Il voulut un instant, dans la conversation, le faire partir pour lui faire oublier Bianca, et c'est ce qu'on ne peut obtenir d'un amant ; il fallait le faire partir, ou pour lui faire oublier Blanche, si cela était encore possible, ou pour lui sauver la haine de la duchesse.

C'est ce qui n'eut point lieu, et de ce moment Polosky fut dévoué au malheur que nous allons voir le poursuivre. Quoique jeté dans le monde de bonne heure, c'était un caractère chimérique, rêveur, poétique, tout propre à sentir à fond le malheur de l'amour. Il avait été amoureux de Napoléon, et comme Napoléon n'aimait que les succès d'ambition, Polosky s'était cru de bonne foi et pendant longtemps ambitieux...

STENDHAL.

Au verso du dernier feuillet de cette aventure d'amour à peine ébauchée, Stendhal écrivit ces mots de découragement :

Fin du roman.

Il ne savait guère, car un amoureux espère toujours, qu'il pourrait, deux ans plus tard, les mettre aussi à la dernière page du plus beau roman de sa vie, qui ne s'acheva jamais, lui non plus.

Il en était resté aux premières paroles, et Métilde n'y avait jamais répondu. Au mois de juin 1821, Stendhal quittait Milan pour jamais, et Métilde ne dit pas encore le mot qui l'aurait retenu. Elle mourut quatre ans plus tard, sans le regretter, peut-être sans penser à lui.

Mais lui se souvenait toujours.

« Elle devint pour moi comme un fantôme tendre, profondément triste, et qui, par son apparition, me disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes. »

P. A.



III

L'ÉGOTISTE

FIN DU TOUR D'ITALIE EN 1811

(CAHIER COMPLÉMENTAIRE ET INÉDIT DU « JOURNAL »)

Le texte est de la main d'un copiste très incorrect, avec notes, annexes et corrections de Stendhal.

Certains passages du *Journal* ont été retranscrits pour plus de clarté, ils ont été mis entre [ ]. Les parenthèses indiquent les additions de 1813.

G. S.

CHAPITRE LVII

Mardi, 8 octobre 1811.

Nous allons à Pompéia, qui sera ma course la plus méridionale. Nous parcourons les rues de Pompéia. Nous descendons dans le théâtre d'Herculanum, impression d'un masque. Je bâille et m'endors à *la Vestale*, mais j'admire le théâtre de San Carlo. Le plafond

est mauvais. La façade me paraît agréable à voir et annonçant bien un théâtre et non un temple, comme les nôtres voudraient le faire. Façade excellente, pleine de chaleur.

Mercredi, 9 octobre 1811.

Je reste en ville. (Naples, en 1803, avait, dit-on, 450 mille habitants. 1813.) Je vois les Studij ou le Musée. Pauvre en tableaux, mais des statues (portraits) pour la plupart belles par le naturel. Celle de Balbus, fondateur du théâtre d'Herculanum, à cheval. Ridicule de dames romaines, déjà âgées, faisant faire leur portrait en Vénus. Comme l'a remarqué Strombek, toutes les Vénus ont la position de la Vénus de Médicis. J'admire la rue de Tolède, c'est la plus belle que j'aie vue, et surtout la plus peuplée. Il y a à Berlin une rue plus droite et même plus large : c'est, je crois, Frederik-Strasse ; mais les maisons sont trop peu élevées et on n'y voit pas la centième partie de la population qui s'agite dans Tolède. (C'est une physionomie opposée : propreté, silence et tristesse. Observé en janvier 1813.)

Tolède, Chiaja et la partie de la ville du côté de Portici sont uniques au monde. Cela n'est pas exagéré ; j'ai vu Naples en dehors de la société. Tout y était mort pour moi. La bonne musique m'eût ranimé : je n'en ai entendu que de mauvaise, savoir : *la Vestale, Raoul de Créqui,* de Fioravanti, et *la Camilla*, de

Paër. Si j'eusse eu ici une société comme celle de Mme Simonetta à Milan, ou de M. Lamberti, par exemple, la vue des lieux, mêlée d'observations sur les mœurs, m'eût donné beaucoup plus de plaisir ; au contraire, j'étais excédé du manque d'esprit et du mauvais ton de M. L...

CHAPITRE LVIII

Jeudi, 10 octobre 1811.

A une heure du matin, nous partons pour le Vésuve, le Vicomte, M. Long, sa femme et moi, Mme Long se trouve mal au milieu de la montée sur le mâchefer. Le Vicomte lui donne des secours. (M. Long était déjà en haut, moi à mi-côte, examinant le Vicomte et excédé de fatigue. 1813.) Nous sortons de la maison de l'hermite à 4 1/2, nous faisons encore une lieue sur nos ânes ; et enfin entreprenons la grimpée la plus pénible que j'aie faite en ma vie. Il faut se presser beaucoup moins et n'avoir pas mangé chez l'hermite, mais déjeuner sur le cratère.

J'ai été surpris en ne voyant pas l'enfer bouillir au fond du cratère. La description, à un moment de loisir. La plus belle vue du monde, probablement, est celle

dont on jouit de la maison de l'hermite. Il y a un livre où nous trouvons une platitude signée Bigot de Préameneu, conseiller d'Etat en France. Pas une chose sensée, ce qui est étonnant. Les noms de Mme de Staël et de Schlegel. Le Lacrima Christi est imbuvable pour moi. C'est du vin ordinaire de Bourgogne, dans chaque bouteille duquel on eût fait fondre deux livres de sucre. C'est cela et non pas un goût de muscat.

Les raisins sont encore sur la vigne aujourd'hui 10 octobre.

Nous sommes de retour à 9 h. 1/2. Je vais à la poste, elle était fermée. J'y retourne à 5 heures et j'arrête une place pour partir par le courrier du 11 octobre. (Elle me coûte 40 francs de Naples à Terracine : on m'attrape de 4 à 5 francs). Le soir, je vais encore à Chiaja. Je comptais entrer à Saint-Charles, mais la fatigue l'emporte et je me couche à 10 heures.

11 octobre 1811.

Ce matin, vendredi, à six heures, belle vue du Vésuve, dont les contours étaient éclairés par le soleil qui se levait derrière les deux monts. Celui qui est à gauche, et le moins haut, est l'ancien Vésuve, où l'on trouve les pierres qu'on travaille. De Naples, on ne l'aperçoit que de profil. Le Vésuve qui brûle aujourd'hui est un peu plus élevé et à droite de l'autre. Le

peuple de Naples crie à tue-tête et demande toujours. Les chevaux de fiacre y vont fort vite et cela sur un pavé qui fait frémir. Le Palais du Roi a l'air bien, on dit la liste civile fort riche. Il me semble qu'aucun souverain n'a des maisons de campagne seulement comparables à celles du roi de Naples ; Portici, Castellamare, Caserta, et Capo di Monte, où il est à la campagne avec une vue unique peut-être au monde, et à 15 minutes, je crois, du théâtre de San Carlo. Etre l'Intendant de cette Liste civile, place agréable. Volupté du roi Joseph : il lisait et faisait lire Racine aux dames de la Cour, qui se réunissaient le soir, 8 ou 10 auprès de lui, sans hommes. Quant aux jeunes filles jolies qui n'étaient pas présentées, il en avait formé une troupe de chasseresses, vêtues en Diane, qui allait faire le service auprès de lui, à Capo di Monte. Il paraît que c'est un homme aimable. Il a eu longtemps Mme Miller. Il a su s'amuser, chose assez rare parmi messieurs les Rois (1812).

CHAPITRE LIX

Musique à Naples

Un prêtre qui avait quelque bon sens fit imprimer, en 1803, un itinéraire de Naples. Je vais extraire ce

qu'il dit de la musique et qui est assez court. (Page 289 de l'original in-8°), mais je n'ai le temps de rien observer par moi-même. Naples, 10 octobre 1813.

Naples a eu quatre écoles de musique, mais en 1803 il n'y en avait plus que trois où se trouvaient 230 élèves. C'est de ces écoles que, suivant moi, sont sortis les plus grands musiciens du monde, et c'est bien naturel, c'est le pays où l'on aime le mieux la musique. Il y a plus de véritable amour, pour cet art, dans 50 lazzaroni que dans tout le public qui s'extasie, un dimanche, au conservatoire de la rue Bergère. Les grands artistes que Naples a produits vécurent vers l'an 1726, temps où les mœurs étaient si gaies à Paris sous le Régent. Il est naturel de distinguer les chefs d'école de ceux qui n'ont été qu'imitateurs. On place à la tête des premiers Alexandre Scarlatti, qui est regardé comme le fondateur de la musique moderne parce qu'on lui doit la science du contrepoint. Il était de Messine et mourut vers 1725. Porpora mourut à 90 ans, vers 1770. Il a donné au théâtre un grand nombre d'ouvrages et ils sont regardés comme des modèles. Les cantates leur sont encore supérieures. Leo fut son disciple et surpassa son maître. Il mourut à 72 ans, en 1745. Sa manière est inimitable. L'air *Misero pargoletto* de Demofonte est un chef-d'œuvre d'expression. Francesco Durante naquit à Grumo, village des environs de Naples. Il rendit facile le contrepoint. Son plus bel ouvrage, ce sont les cantates de Scarlatti arrangées en duos.

CHAPITRE LX

On met au premier rang des musiciens non inventeurs Vinci, le père de ceux qui ont écrit pour le théâtre. Son grand mérite est d'unir l'expression la plus vive à la connaissance la plus profonde du contrepoint. Son chef-d'œuvre est l'*Artaxerce* de Metastaso. Il mourut en 1732, à la fleur de l'âge, et, à ce qu'on dit, par l'effet du poison.

Jean-Baptiste Jesi était né à Pergola, dans la Marche, ce qui le fit appeler Pergolèse. Il dit que Pergolèse est mort à 25 ans, *by the Pox*. C'est un sot, mais il nomme à peine Paisiello, Guglielmi et Anfossi. Il beugle en 1803 sur la décadence de l'art. Il a raison. L. Durante fut son maître et il mourut à 25 ans. Vous connaissez ce grand homme. Ses chefs-d'œuvre sont : le *Stabat Mater*, l'air *Se cerca se dice*, de l'Olimpiade, et la Servante maîtresse, dans le genre bouffon. Le père Martini a dit que Pergolèse était porté naturellement au genre *buffo*, et qu'il a des motifs gais jusque dans le *Stabat Mater*. — Hasse, appelé il Sassone, fut élève d'Alexandre Scarlatti. — Jomeli naquit à Averse et mourut en 1775. Il a montré un génie étendu. Le *Miserere* et le *Benedictus* sont ses

plus beaux ouvrages, dans la manière noble et simple; l'*Armide* et l'*Iphigénie*, ce qu'il a fait de mieux pour le théâtre. — Gluck se forma à Naples. On sait que son genre n'est pas l'expression. Ses ouvrages sont pompeux et magnifiques et m'ennuient. David Perez, né à Naples, a composé un *Credo* qui se chante encore dans l'Eglise des Pères de l'Oratoire, à certaines solennités, et l'on va l'entendre.

Traetta fut le maître de Sachini. Il eut plus d'art que son élève qui passa pour avoir eu plus de génie. Le caractère de Sachini est une facilité aimable. On distingue parmi ses compositions *serie* le récitatif *Berenice, che fai*, avec l'air qui le suit. — Bach, né en Allemagne, fut élevé à Naples. On l'aime à cause de la tendresse qui anime ses compositions. La musique qu'il fit sur le duo : *Se mai piu sarò geloso* paraît avec avantage au milieu de celles que les plus excellents maîtres ont composées sur ces paroles. Bach a particulièrement bien réussi à exprimer l'ironie. Tous ces musiciens moururent vers 1780. — Piccini a été le rival de Jomelli, dans la manière noble; on ne peut rien préférer à son duo : *Fra queste ombre meste, o cara!* Peut-être doit-on le regarder comme le fondateur du théâtre buffo actuel. — Paisiello, Guglielmi et Anfossi sont ceux de ses disciples qui ont eu un nom. (Il ne parle pas de Cimarosa!... C'est qu'en 1803 il ne fallait pas le nommer à Naples.)

CHAPITRE LXI

Naples a aussi produit d'excellents chanteurs. On cite Caffarelli, Eziziello et Farinelli. On sait que ce dernier devint ministre de Philippe V, roi d'Espagne, et Duclos raconte qu'il fut modeste au milieu d'une fortune si inespérée. Il la trouvait trop achetée par l'ennui.

Caffarelli fit élever un palais à Naples, où il plaça cette inscription : *Amphion Thebos, ego domum.*

Naples a aujourd'hui ses théâtres qui sont presque toujours ouverts. Le premier est celui de Saint-Charles, connu de tout le monde ; les autres sont les théâtres del Fondo, des Florentins, le théâtre Nuovo, le théâtre de Pontenovo ; enfin, à côté de mon auberge, on jouait la comédie dans un souterrain. Tout le monde pense que la musique est actuellement, à Naples, dans un état de décadence.

CHAPITRE LXII

Je vais extraire aussi le chapitre des mœurs sur lequel M. Long, qui a éprouvé des fortunes diverses et qui, depuis six ans, est employé dans le royaume

de Naples, d'une manière active, a fait quelques notes, écrites en quelques instants, pour me faire plaisir. Je lui dois d'excellents traits de caractère sur les Calabrais. Je n'ai fait aucune remarque de ce genre pendant les 5 à 6 jours que j'ai habité Naples. Aussi ces détails peuvent être faux, mais enfin c'est de la fausseté prise à la source et qui doit encore plus ressembler à la nature que ce qu'impriment à Paris des gens qui n'ont jamais vu le soleil de Naples réfléchi dans cette mer charmante.

Le gouvernement de Naples a souvent changé et n'a jamais, je crois, été bien fort. On peut donc y trouver les beaux caractères que fait naître le climat, pas trop courbés par les lois.

Il y avait à Naples, avant la dynastie de Napoléon, des nobles de deux classes. Ceux de la première jouissaient de beaucoup de distinctions. Toutes les affaires, sans exception, étaient faites par 2 ou 3 mille avocats. On voit ces mœurs dans l'opéra de *la Molinara*, où un baron, qui ne sait pas trop bien écrire, dicte une déclaration d'amour à un homme de loi qui se trouve là par hasard. On dit que beaucoup de grandes dames de Naples répondaient ainsi, sur du grand papier et en style officiel, aux lettres aimables qu'on leur écrivait.

A Naples, les hommes sont plus beaux que les femmes. Les femmes de bon ton ont beaucoup de liberté. Elles sortent seules ou avec leurs amants. Ce

n'est que parmi les artisans que les maris accompagnent leurs femmes. Il ne tiendrait qu'aux pédants de Naples de se réjouir de ce qu'il n'y a presque pas de filles ; mais c'est qu'elles ne feraient pas leurs frais, vu la grande concurrence (L.).

On voit ce qui doit arriver dans une ville très peuplée, pleine de célibataires et sous un tel climat. Il y a des femmes entretenues qui, comme ailleurs, se contentent de deux amants, dont un riche qui paie et un autre qu'elles ont dessein d'épouser. Les Napolitaines sont les premières épouseuses du monde. Je parle des filles honnêtes. Elles se livrent à tout, excepté *the* *** (L., confirmé par le Vicomte).

On a beaucoup de domestiques, parce qu'ils n'entraînent pas une grande dépense. (Très vrai et digne de réflexions, sur le caractère général.) Pour peu qu'on veuille être considéré, on ne peut se dispenser d'en avoir. Depuis quelque temps, il est encore possible de sortir, sans laquais, le matin ; mais, vers le soir, cette suite est absolument nécessaire à l'homme de bon ton, qui, d'ailleurs, après dîner, ne peut plus paraître à pied. Ainsi ceux qui n'ont pas de voiture attendent que le soleil soit couché pour sortir sans que leur vanité ait à souffrir. Il y a 30 ans, tout le monde portait l'épée, jusqu'aux laquais : les rois français ont fait tomber cet usage, qu'on commençait à abandonner. On est vêtu à Naples comme à Paris. Cependant il est facile de distinguer un Napolitain d'un Français.

CHAPITRE LXIII

La dernière classe du peuple à Naples est célèbre, dans toute l'Europe, sous le nom de *lazzaroni;* ce mot vient de *Lazzari,* nom qu'on leur donnait à cause de leur nudité : le Lazare de l'Evangile. Ils vivent dans les rues ou sur le rivage de la mer. On les trouve surtout près du Marché, où ils s'acquittent des derniers emplois de la société. Tout leur avoir se réduit à une chemise et à un caleçon de toile, et, quand ils n'ont ni maison ni lit, ils couchent sur les bancs qui bordent les rues.

L'hiver, ils ajoutent à leur vêtement un morceau de gros drap de laine dont ils se font une espèce de manteau. Ces gens, comme on le voit, n'ont pas de besoins. On les voit manger, dans la rue, du macaroni, des poissons salés et des légumes ; ils n'ont rien et ne se soùcient pas de rien acquérir. Leurs fonctions leur procurent ce qui leur est nécessaire, qui est fort peu de chose, et ils passent doucement la vie. Ils ont fourni à Montesquieu l'occasion de dire une bonne bêtise.

Tout ceci est exact, mais l'abbé aurait pu ajouter que ce caractère est malheureusement le fond de celui de la nation. Personne, dans le peuple, ne pense au

lendemain : le jour même apporte, bien ou mal, de quoi vivre. Un ouvrier quelconque qui travaille pour vous, lorsqu'il a de l'argent pour sa semaine, croit vous rendre un véritable service. De là vient la misère de presque toutes les veuves d'artisans et de leurs enfants. Ils n'ont plus d'autres ressources que la mendicité, aussi je ne pense pas que ce fléau disparaisse de longtemps. Il est autorisé de la sorte. La femme de l'ouvrier n'est, à proprement parler, que la femelle de son mari, *who makes that*, et va à la messe. Après lui, le déluge. Ceci rappelle les mœurs orientales. (L.). M. de Saint-Nom nous a aussi raconté (bêtise de voyageur, L.) qu'ils font une espèce de corps et qu'ils élisent un Roi qui est toujours pensionné par le gouvernement. Ils aimaient beaucoup le roi Ferdinand, qui parlait leur langue qui est pleine de vivacité, de comique et de gestes indécents.

CHAPITRE LXIV

Les habitants d'un pays si fertile et si beau se livrent avec fureur au plaisir qui est leur passion dominante. Je ne crois pas qu'on trouve ici beaucoup de ces animaux, tristement raisonnables, qui, sous le nom d'hommes sensés, font la base de la société dans les

villes du Nord de l'Europe. Les gens d'ici sont très adonnés à la paresse, à la mollesse, et très gourmands. Ils observent de grandes formalités dans les plaisirs de la table. (Reste des vieux usages. Mais ici c'est une fureur. Les employés sont payés d'avance de leurs mois, dans toutes ces occasions. Le ministre des Finances ne se le fait même pas dire. L.) Les grands jours sont la fête de saint Martin, Noël, le Carnaval et Pâques. Alors tout est profusion ; le matin les rues sont encombrées de masses énormes de comestibles, et tout est consommé en un jour. Les tables des riches sont fort bien servies. (Mensonge infâme, pour tout ce qui n'est pas repas d'ostentation. On sait que les 3/4 des maisons vivent de *minestra verde* et de macaroni et *tiranno la carozza co'denti.* L.)

CHAPITRE LXV

Quand on n'a pas traversé le tapage de la rue de Tolède, on ne peut se figurer à quel point le peuple de Naples est criard, vif et gesticulateur. La danse, le chant et les instruments sont un goût général et qu'on satisfait dans tous les instants. Leur amour pour tout ce qui est spectacle perce de tous les côtés. Le peuple se sert beaucoup de tambours, de castagnettes et

d'autres instruments qu'on dit d'origine grecque. On se doute bien que toutes les cérémonies de l'église sont des fêtes brillantes. (Tout ceci est vrai. L.) Les prêtres auraient été bien sots et bien peu de leur pays s'ils n'avaient pas pris ce parti. Aussi la religion est-elle superstition pleine de vivacité. Les jours de fête, les églises sont changées en une espèce de théâtre, décoré d'étoffes et de musique, et toutes les chaises sont tournées vers l'orchestre et non du côté de l'autel.

Tout le temps que j'ai été chez M. Long, j'ai été assourdi par une Madone voisine dont c'était la fête. Toutes les dix minutes, 3 ou 4 trompettes sonnaient avec une force du diable. Le soir, la Madone, devant laquelle nous passions pour aller au théâtre (ou sur le quai de la Chiaja,) était illuminée à fond et les enfants, qui sautaient autour avec une joie extrême, nous lançaient des feux d'artifices entre les jambes en l'honneur de la Madone. Les frais de cette fête, qui étaient considérables, étaient supportés avec empressement par les voisins, par les Lazzaroni de la Contrada Egiziacca.

Au temps de Noël, tout est plein de *Presepi* qui représentent, en petit, la naissance du Sauveur, avec des figures et des paysages très bien exécutés. On en trouve dans chaque maison et quelques-uns méritent l'attention d'un homme de goût. L'architecture, les habitations rustiques, les ruines, les divers vêtements, les animaux, les rivières, les ponts, les montagnes, le

ciel, les lointains, tout y est traité avec un art infini. — A Noël, le peuple fait des neuvaines, ou devant ces Presepi, ou devant les Madones qui sont au coin des rues. Il vient alors, des montagnes, des paysans vigoureux qui jouent de la cornemuse ou d'autres instruments à vent devant les Madones.

CHAPITRE LXVI

Le goût du pays pour les arts paraît dans les pompes funèbres. On se sert de caisses recouvertes de velours brodé en or. Il y a peu de Napolitaines qui n'appartiennent pas à quelque confrérie. Les frères se rendent tour à tour le service de s'enterrer.

Il paraît que, jusques aux rois français, les gens du pays aimaient à se vêtir d'étoffes précieuses. On n'en voit plus maintenant que dans les appartements dont la plupart sont tendus en étoffes de soie. Ce goût fit tomber celui de la peinture ; mais aujourd'hui, celles qu'on a trouvé à Pompéia et à Herculanum ont fait revivre la mode de décorer ainsi les appartements.

A Naples, comme à Paris, quand la cour prenait le deuil, tout le monde, jusques aux artisans, se trouvait de la Cour et se mettait en noir. — Naples a un grand nombre de boutiques de glaces et de cafés.

(Très bon et très juste. L.) A toutes les heures du jour, elles sont pleines de gens occupés à gesticuler et parler très haut, et à regarder les passants. Les personnes d'un certain rang n'osent pas cependant habiter les cafés, les *conversations* les remplacent. (On appelle ainsi les assemblées à Rome et à Naples. 1813).

Les Napolitains sont très soumis au gouvernement; mais ils veulent parler de tout, décider de tout et ils le font en criant à tue-tête. (Très vrai.) Les plus petits artisans prennent du café qui, là, comme en France, a remplacé l'usage du vin. Le grand défaut des conversations de Naples est l'ennui. — Le gouvernement et les circonstances ne sont pas arrangés de manière qu'elles puissent être amusantes. On y recherche comme aimables les nouvellistes. (Vrai. L. Contraste parfait : Genève et Naples. 1813.) Cela seul, aux yeux d'un homme attentif, prouve combien la civilisation y est peu avancée. Il y a loin de là au salon de Mme du Deffand. A Naples, on examine la conduite du gouvernement, on se plaint de l'extrême chaleur, on se met à jouer. Il y avait, en 1803, deux clubs. Les meilleures sociétés se réunissaient aux loges des théâtres. On y prend des glaces, on écoute un air ou deux, et l'on s'occupe ensuite d'objets plus intéressants. Il est d'usage qu'une femme qui est accouchée tienne pendant quelque temps maison ouverte : c'est-à-dire que beaucoup de gens viennent la voir et qu'elle leur fait distribuer des glaces. — Un usage

qui a survécu au bouleversement amené par les rois français est celui qu'a la noblesse de promener un carrosse une heure avant le coucher du soleil sur le rivage de Chiaja et de Mergellina. (Existe encore. L.) Il y a beaucoup de voitures. L'été on va au Mole ou à Pausilippe avant le coucher du soleil.

CHAPITRE LXVII

Ces gens-ci sont extrêmement portés au tapage. Ils se mettent en colère pour fort peu de chose et se calment de même. Le bas peuple n'a aucune espèce d'éducation. Ce sont les hommes de la nature. (Tout ce paragraphe est d'un véritable observateur et très juste. L'auteur napolitain n'a pas pu parler du goût du peuple pour toute espèce de vol domestique, goût qui les a rendus la fable de toute l'Italie. — Le principe est toujours le même : *jouir sans travailler*, par conséquent dérober pour jouir. Il faudrait des voleurs pour deviner les ruses, le génie qu'ils déploient pour voler 10 sous. Ceci s'applique plus particulièrement à Naples. (L.)

Une certaine rudesse inculte se fait sentir jusque dans les premières classes de la société. Le peuple va

armé de couteaux. On lui trouve un air frappant de vileté et de bassesse. Dans les discours comme dans les actions, tout est humilité. Les Napolitains étant sans éducation sont aussi sans hypocrisie. Ils adorent leur pays et ne voyagent pas. Les artisans mangent tout ce qu'ils gagnent et, dans leur vieillesse, se font mendiants, manière de vivre que la frugalité naturelle au pays et le grand nombre de distributions qu'on fait aux pauvres, rend assez commode. On dit que les crimes n'ont pas ici un caractère atroce et qu'on ne compte pas plus de 40 meurtres par an.

La langue du peuple paraît criarde d'abord et grossière ; elle est énergique et expressive comme tous les patois ; mais elle a des grâces particulières. Elle semble avoir été créée pour faire rire. Beaucoup d'ouvrages sont écrits dans cette langue.

Les divers quartiers ont des dialectes, comme il est naturel de l'attendre d'un peuple plein de vie pour lequel la religion n'est pas un frein, mais une passion, qui n'est presque gêné par aucune loi et qui est plein de naturel. (Toute cette relation est bien froide, comparée à ce que j'ai senti en 1811-1813.)

CHAPITRE LXVIII

Retour de Naples à Rome, second séjour à Rome et route jusqu'à Ancône. Je partis (écrit le 20 mars 1813)

de Naples le 11 octobre 1811, faisant au devoir le sacrifice de l'éruption qu'on prévoyait pour le lendemain. C'est le plus grand sacrifice que je puisse faire, et je fus un sot de le faire. Dans le zèle, il entre toujours les 3/4 de bêtise, dit M. de Talleyrand. Mais dans ce temps là, j'étais encore tout cœur.

CHAPITRE LXIX

Ancône, 19 octobre 1811.

Ancône.

[J'écris ces lignes dans la chambre de Livia, sur sa table, en face de la mer qui forme mon horizon, au delà de toutes les cheminées d'Ancône. La mer, c'est-à-dire les rivages (j'écrivais tout cela avec ennui et lassitude. 1813) ne sont pas superbes comme à Naples. Ce sont des rochers arides.] C. C. citadelle (1) ; C' travaux considérables auxquels on dépense dit-on 12.000 écus par jour ; B. arc de triomphe bien conservé de... à six pieds de la mer ; C. fanal au bout du môle : D. porte de France ; F. petite jetée en simples

(1) Ici un petit plan accompagne le texte.

blocs de pierre. On monte et l'on descend sans cesse dans Ancône, ce qui y restreint beaucoup l'usage des voitures. Les maisons sont en briques et fort hautes, les rues très étroites.

Hier 18, je suis allé à Saint-Cirriaque (en A), mais je n'ai pas songé à voir la fameuse vierge qui ouvrit les yeux, après l'arrivée des Français, ce qui voulait dire qu'elle voulait les voir chassés. Il n'y a pas d'arbres à Ancône, on se promène à la porte de France, sur la grève nue et du côté des fortifications nouvelles. Livia me mena à ces deux promenades le... octobre jour de mon arrivée.

I have found her much below my ideas, but for the figure, and for the parts. Conducing her to the theater the very evening for my arrival, she had the figure cachée par une espèce de chapeau et comme elle a un peu la taille de Mme la comtesse Simo, j'eus pendant quelques pas la délicieuse illusion que j'étais avec elle.

[Livia s'ennuie dans la petite ville d'Ancône où elle voit peu de monde encore. L'ennui la rend apathique et doit même lui donner un peu d'humeur. Son père vit avec une servante de la maison, ce qui fait le malheur de L. Ce père me semble avoir beaucoup du caractère et de l'esprit de mon cousin Rebuffet (1) et être, comme lui, peu apprécié. Aussitôt qu'il me vit, il

(1) Cf. *Vie de Henri Brulard*, passim.

m'offrit de loger chez lui. J'hésitai un peu et enfin acceptai. J'ai trouvé Livia libre et plongée dans l'ennui. La comparaison de Mme de Palfy et de Mlle Mimi de Bé... et de... me montre clairement qu'un des effets de l'ennui est de plonger dans une activité apathique qui augmente l'ennui et qu'un moyen presque sûr d'éviter ce gouffre affreux est de se livrer, comme lady Gaybut Grabut, à une activité extrême. Pour se faire aimer d'une femme ennuyée, il faut cacher la théorie, mais, peu à peu, la porter à plus d'activité ; vous serez bientôt pour elle une source de plaisirs. Faire la cour directement à une femme qu'on désire est la plus grande des sottises ; cela ne pourrait réussir qu'avec une femme pure de vanité, et la vanité des femmes est un lieu commun de tous les philosophes. Soient deux sœurs A et B ; si vous voulez plaire à A, ne manquez jamais de marquer des attentions à B].

Livia était plongée dans l'apathie de l'ennui et, à propos de bottes, ne voulait pas prendre sa leçon ce matin ; je l'ai portée à la prendre par des plaisanteries : chanter devant moi, et des choses d'amour, l'a certainement occupée. J'ai écrit la portée de sa voix pour lui envoyer de la musique de Mozart. J'ai tiré de son maître la confirmation entière d'une idée à moi. *Bisogna novità pella musica.* Voilà, en Italie, une règle sans exception et qui s'accorde bien avec la sensibilité de ce peuple né pour les arts. Si l'on donnait un opéra de Cimarosa, vient de me dire mon maestro, à la pre-

mière mesure de chaque air tout le monde le reconnaîtrait et l'opéra ne pourrait durer. Il est convenu que peut-être dans 30 ans les opéras de Cimarosa, un peu oubliés, pourront avoir de nouveau le plus grand succès.

CHAPITRE LXX

*Ne sono colla L*** à take to her the..*, sans qu'elle se fâche ; elle ne m'a dit qu'impertinent et en riant. Elle me donne des baisers, mais pas comme ceux de miss Angela Bòr... le premier jour. *I could have her, in two or three days, but I not desire her*. Ce que je désire, c'est de revoir mon Angela. Ce matin, à 8 heures, je suis allé voir mon bon Milanais, *il signor* Casatti, avec lequel je voyage depuis Foligno. Il m'a dit que nous pourrions partir demain matin. Demain est un dimanche 20 octobre. Nous serons à Milan le mercredi 23.

Je vois beaucoup mieux les mœurs en voyageant ainsi au hasard, qu'en ayant ma calèche et Crozet. Je n'aurais pas quitté l'atmosphère de France. Mon Milanais m'apprend à n'être pas dupe en voyageant en Italie. C'est difficile pour moi. (Astuce, friponnerie et ton naturel du courrier de Rome, le même qui avait été *saltato* la veille de mon arrivée à Rome, 1813.) On

demande sans cesse et on a toujours l'air mécontent. Il faut presque faire un marché à chaque poste ; de ce côté, comme de tous les autres, la civilisation est moins avancée qu'en France, mais ils ont LA SENSIBILITÉ et le naturel qui est une conséquence. Ce pays est donc éminemment celui des arts.

J'éprouve que *I am not eloquent but when I am* naturel, mais qu'alors *I am pleasing for women*. Etre donc parfaitement naturel avec lady A. (1). *I found in all my friends in Italy, less wit than I expected.* J'étais à leur hauteur il y a quelques années ; il paraît que *I have made some miles on the River of the Knowing*. Ganing et Lony Bar. (2) et Lamb. m'ont paru manquer d'esprit. Il en est de même de Béat... Hier, ennuyé un peu, j'ai lu le Juvénal de Cesarotti. J'ai trouvé avec plaisir dans la préface la confirmation de mes idées sur le goût. Les satires, pleines de mots propres que je ne comprends pas, m'ennuieraient également, je crois, quand je les comprendrais. Je ne suis pas d'accord sur ce qui est bien et mal avec Juvénal, et, en second lieu, quand même le mal serait pour nous dans les mêmes choses, se fâcher et tirer de la tristesse (ou de l'indignation) du mal, me semble une haute sottise de laquelle je cherche à me guérir.

Voici le passage de Cesarotti. Voir les notes de

(1) Angela.
(2) Cf. *Journal*, in fine.

Monti dans ses traductions de Perse. La préface de Cesarotti est bonne ; j'y retrouve, exprimés avec douceur et sans *impeto*, beaucoup de corollaires de mes principes, que, par exemple, la peinture des caractères et la *vis Comica* manquent entièrement à Horace. C'est un de ses titres pour plaire à une certaine classe de niais. Cesarotti ne voit pas la nature du comique : mais il indique bien le combat de deux passions ridicules comme dans *Letellier*. Voici enfin le passage dans lequel Cesarotti et moi nous sommes d'accord, p. 22. «*Il gusto è per sua essenza misurato, sobrio, guardingo ; preferisce il meno al più, pronto a schivar un difetto più che ad arrischiar una bellezza.* »

Voilà ce qui diminue tous les artistes, à Paris ; il faut être doublement Michel-Ange à Paris pour égaler l'auteur du *Moïse*. (Le 20 septembre j'ai eu deux manques de naturel, franges de schals, pistolets de... arrêté dans la forêt de Wolfenbuttel et, sur-le-champ, deux manques de succès. Accroche. 1813.) De là, la froideur et l'insignifiance des jeunes gens à Paris. On en a un exemple bien frappant dans les A.

Cesarotti continue, mais son style tombe dans le commun... « *L'Ardenza all'opposta : chi è, che, parlando iratamente a un ribaldo misuri i termini e s'arresti a cio che basta alla cosa?* Je dicterais actuellement 5 à 6 pages bonnes pour moi, mais je suis ennuyé d'écrire. Me faire prêter à Paris les ouvrages de Cesarotti, Monti, Foscolo (l'auteur des lettres d'Ortiz) ; lire leurs préfaces et notes.

[Le 19, son père, après dîner, me parle du départ devant elle. Tristesse, non pas sombre et passionnée, mais constante. Elle ne faisait pas d'effet sur moi, parce qu'elle me rappelait celle de Mimi de B...

Promenade sur le bord de la mer dans le genre des dernières promenades avec Mélanie [Louason]. (Triste, silencieuse, de l'humeur. « Puisque vous partez, il n'y a rien à dire. » 1813.) Nous allons au spectacle où l'*Oro non compra l'amore* me fait plaisir. M. Casatti vient m'y dire que nous partons demain à 9 heures, si cela me convient. Il entre dans la loge sans connaître ces dames et y fait 10 minutes de conversation. Cela ne leur paraît pas étrange. Civilisation moins avancée. J'écris ceci encore sur sa table le 20, à 20 minutes du matin, après avoir fait mes porte-manteaux.] Je pars d'Ancône le 20 octobre pour Milan. (1813). Nous suivons le bord de la mer. Case Bruciate. Belle route, telle que je n'en ai jamais vu de plus commode. Longueur infinie des ponts de briques qui traversent les fleuves-torrents tombant de l'Apennin. Ils sont si étroits qu'il n'y peut passer qu'une voiture. Visite de Milanese à Pesaro (1). Petit marchand à esprit mercantile. Aisance et naturel de Milanese. Oratoire avec peinture du petit marchand. Promenade à la villa du Comte Mosca. Chute à quoi se réduisent tous les dangers du voyage. 1813.)

(1) Milanese. Voir p. 121.

DERNIÈRE PARTIE DU « JOURNAL »

SECOND SÉJOUR A MILAN

CHAPITRE LXXI

Ecrit à Varese, le jeudi 24 octobre 1811.

J'arrive à Milan le 22 octobre 1811 à la nuit tombante, ayant mis moins d'un mois à voir toute l'Italie : je ne touchais pas les pavés en marchant dans les rues. Milanese avait peur d'être assassiné en venant de Lodi. Je revois enfin la *Porta Romana*. [A mesure que mon voyage devient bon, mon journal devient mauvais. Souvent, pour moi, décrire le bonheur c'est l'affaiblir. C'est une plante trop délicate qu'il ne faut pas toucher. Voici quelques fragments décrivant des instants de mon second séjour à Milan.] (Mais rien ne peut rendre le délice continuel où j'étais alors et la vivacité folle qui ne me quittait ni jour ni nuit. 1813.) [Hier, 23, croyant suivre les conseils d'une politique sage et plein d'un transport d'amour qui agitait mon âme et me laissait la froideur et le coulant d'un homme qui veut parvenir à une chose difficile, je suis parti de Milan à 2 h. 1/2 pour Varese. Je suis arrivé à Varese

à 8 h. 1/2. Je n'avais jamais lu Ossian, j'ai lu Fingal pour la première fois dans le voiturin. J'ai eu aujourd'hui des aventures et un temps ossianiques.

Je suis parti à cheval à 6 h. 1/4 pour la Madonna del Monte. Je suis parvenu à ce lieu élevé et singulier, en parcourant des coteaux aussi beaux que ceux que je me suis figurés pendant toute ma jeunesse. L'aspect du village formé autour de l'Eglise de la Madone est singulier. Les montagnes grandioses. Il y a 4 milles de Varese au village. Après 2 milles, on aperçoit le lac de Varese et un mille plus haut celui d'Arona, le lac Majeur. Le soleil se levait environné de vapeurs. Les coteaux inférieurs paraissaient des îles au milieu d'une mer de nuées blanches. Je ne songeais guère à m'arrêter à toutes ces beautés. J'ai pensé seulement que si jamais je voulais vivre quelques mois au sein de la nature, il fallait venir m'établir à Saint-Ambroise, à un mille au delà de Varese, qui est une petite ville, tandis que Saint-Ambroise est un village.

Aux 2/3 du chemin, j'étais descendu de cheval parce qu'il glissait et je voulais arriver plus vite. J'aperçois M. (*il marito*), qui descend. Il me reçoit bien. Je monte plus vite encore, enfin je suis dans le village. On me dit de monter un escalier pour arriver à l'auberge. J'arrive à une église très ornée où on chantait l'office. Je redescends. Je demande le logement de Mme P[ietragrua]. Je la vois enfin. Je n'ai pas le temps de décrire ce qui s'est passé dans mon cœur. Qu'on se rappelle que

pour elle j'avais quitté Naples et Rome avec joie. Je ne lui ai pas dit les choses tendres et charmantes que je pensais en courant la poste, de Rome à Foligno. J'étais tout troublé. J'allais l'embrasser ; elle m'a dit de me souvenir que ce n'était pas l'usage du pays.

Elle m'a demandé si je savais tout ce qui s'était passé, comme quoi elle s'est horriblement compromise, qu'on savait le rendez-vous du bain d'Alamani, que sa petite coquine de femme de chambre, qui était le noble objet des feux de M. Turenne, l'avait trahie, etc., etc. Si j'avais reçu sa lettre? Elle avait ensuite une querelle à me faire. Elle avait ouvert, comme je l'en avais priée, les lettres de Faure et avait cru y voir que d'avance j'avais formé le projet de la mettre sur ma liste en passant à Milan. Je viens de lire attentivement les lettres de Félix [Faure], elles ne prouvent que mon amour pour Mme P. Il y a une seule phrase qui a pu paraître ambiguë à l'aimable Angela. Mais je compte la lui faire relire et lui faire avouer que cette phrase ne prouve encore que mon amour pour elle. Je ne savais pas trop ce que je faisais. J'ai pris le chocolat avec elle, nous nous sommes allés promener. Pas un bois sur la montagne.

En venant, la nuit, de Rome à Foligno, je faisais le dialogue de notre première entrevue. Je lui disais des choses si tendres et si gracieuses, peignant si bien ce que je sens pour elle, que les larmes m'en venaient aux yeux. Aujourd'hui tout troublé, cherchant à tout pré-

voir et à convenir de tout pendant l'absence de *the usband,* j'ai dû lui paraître dur et pédantesque. Je sentais que je ne paraissais pas aussi tendre que je l'étais. Mais la crainte de voir entrer à chaque instant M. P. me tenait dans un trouble continuel. J'avais à la persuader de revenir bien vite à Milan. Je craignais toujours d'oublier quelque chose. Enfin, je n'ai pas été aimable et je crains que ça n'ait diminué son amour.] (Je crois que je fus plusieurs fois inintelligible *for her ;* chez une femme accoutumée à comprendre ceux qui lui parlent au premier mot, cela dut produire froideur. 1813.)

CHAPITRE LXXII

Civita Isola Bella, le 25 octobre 1811.

à 9 heures du soir.

Hier, j'écrivais ce qui précède avec l'intention de le montrer à A[ngela Pietragrua]. Tiraillé par la présence d'un beau jeune homme, Antonio, et la crainte de voir entrer celui dont la présence mettait fin à mon bonheur, j'ai été un peu inintelligible et, peut-être, ai un peu manqué de naturel. Au lieu de montrer mon journal à Angela pour lui en demander pardon, je viens de lui

écrire avec encore plus de franchise. Peut-être est-ce le propre d'une âme, source de grandes choses, de n'être pas gracieuse dans le moment de l'action où elle cherche toutes ses forces. On se moquera de l'épithète de « grandes » donnée à mes actions d'hier. Le poids était petit, mais le levier n'était rien.

[Je pars ce matin de Varese pour Laveno, où j'arrive à 11 heures. Je traverse un pays tel que mon imagination ne peut rien désirer. Le voilà trouvé le pays où il faut venir jouir de la nature et à six heures d'une grande ville.] Je pars en bateau toujours avec la pluie, mêlée d'intervalles de brouillards, pour les îles Borromées. Après une heure un quart de traversée, j'aborde à l'Isola Madre, que je mets une demi-heure à voir. De là, à l'Isola Bella, où j'écris ceci. J'ai vu le Palais. Tableaux négligés de Jordaens (de Naples). J'ai vu le jardin construit en 1670, construit est le mot. Contemporain de Versailles. Plus grand pour un particulier que Versailles pour un roi, mais aussi sec pour le cœur que Versailles. De la terrasse, vue délicieuse. A gauche, l'Isola Madre et une partie de Palanza ; ensuite, la branche du lac qui va en Suisse dans le lointain ; en face Laveno, à droite, la branche du lac qui va à Sesto. — 5 ou 6 nuances de montagnes cachées par les nuages. — Cette vue fait le pendant de celle de la baie de Naples et est bien plus touchante. Ces îles me semblent produire le sentiment du beau en plus grande quantité que Saint-Pierre. Enfin, mon esprit blâmant

par amour pour un beau trop beau, a trouvé quelque chose où rien n'est à blâmer : *Le pays entre Varese et Laveno*, et probablement les monts de Brianza. [Je crois que même sans la présence et le souvenir de Mme P., je préférerais Milan à Naples et à Rome.

Grosseur et grandeur énormes de pins et de lauriers venus dans deux pieds de terre, transportée sur des voûtes.] J'ai écrit une lettre de 3 pages. Hier mon trouble m'empêcha un peu d'être aimable. Mon amour tomba, il est revenu en entier aujourd'hui. (Je le croyais en écrivant. Il fut heureux pour moi de quitter Milan, au milieu de décembre. Si j'y eusse passé un mois de plus, j'envoyais ma démission et y restais. 1813.)

Je crains d'avoir été pédant hier. Elle remarqua que nous avions tous la figure jaune. Elle me montra une lettre de Cimbal avec complaisance, mais seulement une ligne de celle de Turenne. [Ce soir j'ai continué Fingal au bruit de la pluie et même du tonnerre. En me levant je trouve, grâce au ciel, un temps superbe d'automne avancé, c'est-à-dire des nuages épais, mais très hauts, de la neige sur la cime des montagnes au nord du lac, et la vue parfaitement dégagée. Cela facilitera beaucoup les 8 milles que j'ai à faire au commencement et à la fin de la nuit prochaine.

Ce journal est fait pour Henri, s'il vit encore en 1821. Je n'ai pas envie de lui donner occasion de rire aux dépens de celui qui vit aujourd'hui. Celui de 1821

sera devenu froid et plus haïssant.] Sur le mot « grand », comparaison d'Ulysse dans un antre formé de blocs de rochers sans cric, et d'un maçon avec cette machine.

CHAPITRE LXXIII

Madonna del Monte.

le 26 8bre 1811 — 8 heures.

Je n'ai jamais vu d'auberge aussi commode que celle où j'écris ceci. C'est le casin de Belati attenant à l'église.

Je désirais être maître de sortir et de rentrer pendant la nuit. Je prévoyais que cela serait fort difficile : tout s'est arrangé naturellement. J'ai un appartement donnant sur le péristyle de l'église et j'ai là, dans ma poche, la *benedetta chiave* qui me donne la liberté. M. Belati, frère du curé, m'a amusé, pendant une heure et demie, avec tout le respect possible ; moi, de mon côté, je lui faisais ma cour, pour en venir au fait de ma clef, le plus amicalement possible. Je n'ai pas eu besoin de commettre cette imprudence. Ang. en a commis une qui fait bien comprendre la différence de l'amour italien et de l'amour français.

Je suis venu, par un temps horrible, dans ce qu'on appelle une *portantine*. Cette malheureuse portantine n'était point élégante du tout ; elle était formée de quelques bâtons, d'un carreau, d'un morceau de toile jeté sur les bâtons et d'un parapluie de toile cirée, passé entre les bâtons supérieurs et dont j'avais le manche contre la joue. Je croyais que l'auberge de Belati était à l'extrémité du village opposée à celle qu'habite Mme P. Cela était vrai de l'auberge ; mais on m'a fait l'honneur de me conduire au Casin ; ma marche éclairée par trois flambeaux et faisant événement ; toute cette clarté passant devant la porte de M. X... a 6 h. 1/2 et sous un passage étroit et obscur, devant la porte particulière *of the husband,* porte qui s'est trouvée ouverte. J'ai fait le gros dos et enfoncé la tête entre les épaules et ma marche ridicule n'a été aperçue que d'A., qui, un instant après, *is gone with her son, at my casin ; she had given me a little billet and said* que justement on logeait deux religieuses dans la chambre par laquelle je devais entrer, que cependant elle ferait tout ce qui serait possible pour que je vinsse à minuit ; que lundi elle serait à Milan. Elle m'a paru charmante en me disant cela. Voici ce billet qu'elle m'a glissé dans la main.

> *A mezza notte. La gelosia del marito si è vivamente destata. Prudenza ! e preparate tutto per ripartire domani mattina. non piu tardi delle...*

Mais il me semble que le billet était écrit avant les maudites religieuses. Dans ce moment, comme j'écrivais les dernières lignes de l'autre page, on est venu, en chantant, à ma porte d'entrée que je n'avais pas pensé à réouvrir après l'avoir fermée en présence de M. Bellati. C'est peut-être le bel Antoine, je la suis sur-le-champ allé ouvrir ; il m'apportait peut-être le contr'ordre d'un rendez-vous en l'honneur duquel j'ai été venté comme au Mont-Cenis.

Mon A. avait raison. Il valait mieux qu'elle vînt. J'ai repoussé cette idée par une considération générale : je songeais à l'auberge de l'autre bout du village et au temps affreux qu'il fera en effet ce soir à minuit. Il eût été mieux de s'assurer de la position de mon logement.

C'est, au reste, le plus pittoresque et le plus commode que je connaisse pour venir composer une tragédie.

Ce matin j'ai parcouru l'Isola Bella de 8 à 9 heures ; je suis allé déjeuner à Palanza. J'ai été à Laveno à midi ; j'en suis parti sur-le-champ ; arrivé à Varese à 2 h. 1/2. Je me suis tenu au milieu de l'activité extrême de la cuisine pour lier conversation avec le patron curieux (M. Ronchi), lui conter ma fable de M. de Strombeck, que je cherche partout, et surtout savoir si le mauvais temps n'avait point chassé A. Tout a réussi assez bien ; je suis parti par un temps de Mont-Cenis à 4 h. 1/4 après une conversation bien écrite,

mais assez vide d'idées avec M. l'avocat *della Chiesa*. A moitié chemin, passé Saint-Ambroise, j'ai quitté la voiture et pris la portantine. Vous savez le reste. Me voici, à 4 h. 1/2, solitaire dans mon appartement commode. La tempête et le brouillard venant frapper mes vitres et formant le seul bruit que j'entende avec celui de mon petit feu. Je vais lire un volume d'Ossian qui fait tout mon bagage.

CHAPITRE LXXIV

Madonna del Monte.

27 octobre, 7 h. 10 matin.

Hier à 9 h. 1/2 seconde lettre : *Non è più speranza*, etc... J'ai donc été réduit à me coucher et à lire Ossian. Je mourais de sommeil : je n'avais pas songé à dormir dans la journée. Ne pas oublier cela ; autrement j'aurais pu m'endormir dans le lieu du péril et ne me réveiller qu'au jour, ou bien, accablé de fatigue, je n'aurais goûté qu'imparfaitement le bonheur dont deux religieuses, arrivées hier *a posto,* m'ont privé.

Ces deux religieuses sont-elles des êtres réels ou des fantômes fils de la crainte ? Pendant toute la nuit, les âmes des héros ont gémi au fort de la tempête et ces

âmes tristes gémissent encore beaucoup ce matin, le jour est triste, le brouillard nous environne. Si j'eusse été heureux cette nuit, j'avais le projet de proposer de passer incognito ici la journée d'aujourd'hui et de ne partir que lundi matin. *She writes to me that she will be tomorrow evening at Milan.* Je compte y être, moi, aujourd'hui à 2 heures.

CHAPITRE LXXV

Milan, 29 octobre.

Je comptais commencer ce journal par la copie d'une lettre d'amant malheureux que je viens d'écrire à la comtesse Simonetta. Mais la copier serait encore plus ennuyeux que l'écrire, et c'est beaucoup dire.

Le ciel m'est témoin que j'ai écrit hier à A. une lettre d'amant malheureux pleine de délicatesse et d'un style ferme. Elle était dans le genre de Duclos et n'aurait pas fait tâche (?) dans les mémoires du comte de ***. Voyez ce que c'est que les écoles différentes. les diverses manières de voir la nature ! Cette lettre a paru détestable à A. « Est-ce que vous écririez comme cela si vous étiez malheureux ! me disait-elle ce matin. *Street of two Walls.*

C'est là que je l'ai vue pour la première fois avec

liberté. Je cherchais à ne pas penser à ce rendez-vous avant d'y être, pour ne pas devenir fou. Je n'ai pas eu le temps d'être naturel et par conséquent de jouir. Je lui ai appris la prolongation de mon congé. Elle, que *her husband* avait appris mon second voyage à la Madonna del Monte, de l'homme même qui m'avait accompagné. Notre amour est persécuté par tous les hasards possibles : les deux religieuses ; cet homme qui se trouve faire une longue conversation *with the husband.*

Elle m'a répété plusieurs fois que si un de ses amis venait lui conter tout ce qui nous est arrivé, elle s'en moquerait comme d'un roman. Cette idée paraît l'avoir frappée. Elle m'a dit ce soir qu'à Novare elle écrirait notre histoire. Ce matin, elle était vraiment alarmée. Il paraît qu'il y a des affaires d'intérêt entre Turenne et elle. Je dois me dire qu'il n'en est que plus flatteur pour moi d'obtenir la victoire.

Ce soir, *by her mother, at* 6 h. 1/2, je l'ai vue pendant une demi-heure vraiment amoureuse et belle d'amour.

Nous parlions sur un banc qui se trouve dans la boutique pendant que *her mother* était occupée avec les commis. Nous étions obligés de parler par plaisanteries. Ce genre où il faut être plaisamment tendre est le mien, j'y suis tout naturel et tout heureux. J'ai vu dans ses yeux et dans la rougeur qui couvrait ses joues l'effet assuré du naturel d'une grande âme sur un

autre cœur du même genre. Elle m'a parlé de tout quitter et de me suivre en France. Elle m'a dit qu'elle détestait l'Italie. Il paraît qu'elle est trop sûre de l'effet produit par elle sur tout ce qui l'entoure. Elle est tellement au-dessus des autres femmes qu'aucun de ses amis ne peut avoir l'idée de la négliger. On peut être insensible à son mérite, mais une fois qu'on l'a goûté, comme elle paraît seule dans ce genre à Milan il faut rester à ses pieds. Cela pourrait flatter son amour-propre, je ne sais si elle fait le raisonnement nécessaire pour cela. Mais cette certitude la fait bâiller.

Ce matin, toute troublée par tous les hasards qui se tournent contre nous, quand je lui ai annoncé la prolongation miraculeuse de mon congé, elle m'a dit : « Il faut partir. » Elle m'a appris qu'elle allait à Novare. La jalousie *of the husband s'è destata* comme tous les diables. Mais je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'être jaloux. Il est le gardien des intérêts de Turenne dont la présence est utile aux siens. On attend ce grand politique ce soir. Il me paraît probable qu'il n'arrive que demain. En attendant, j'ai un rendez-vous pour 10 heures. Mais le coquin de perruquier chez lequel j'ai pris une chambre s'est avisé de suivre A. jusqu'à sa nouvelle maison. (Contrada.,.)

CHAPITRE LXXVI

[Hier, 28, a été un jour heureux. Je me suis surpris à me dire : « Mon Dieu, que je suis heureux ! Tout cela pour la lettre de Fx qui m'a appris la prolongation d'un mois. (J'ai touché 1.500 francs.)]

Origine *of the H(istory) of Painting*.

[Sans mon maudit amour pour les arts qui me rend trop difficile sur le beau dans tous les genres, je pensais que, grâce à mon système et à 3 ou 4 heureux hasards qui me sont arrivés, je serais un des hommes les plus heureux.] *This morning : I have made that a time this night. I should go to a very respectable number*. Mais d'abord l'anxiété de l'attente et ensuite ce qu'elle me disait agitaient trop l'esprit pour que le corps pût être brillant.

J'ai lu à la chambre, contrada *dei due* Walls, 150 pages de Lanzi qui, au milieu de son bavardage critique, historique et timide, sent bien les arts en sa qualité d'Italien. Il n'a pas autant de superlatifs que je le craignais. Par exemple, il est la cause de tout ce bavardage. Il blâme Léonard de ce qu'il voulait toujours faire des chefs-d'œuvre. Pour ne pas tomber dans l'erreur de cet homme extraordinaire, je viens d'écrire 4 pages de phrases plates.

Cimbal était à la banque Borone avec moi ; j'ai cherché à l'amadouer par des prévénances gracieuses. Cela a assez bien pris. *But the husband* a fait devant moi des reproches à *his wife* sur son absence de ce matin et sur le retour du fils avec le parapluie. [Je dors très peu depuis un mois. La sensibilité est excitée par le café, les voyage, les nuits passées en voiture et enfin les sensations. Je maigris un peu. Je me porte fort bien. Hier, j'ai dormi pour la première fois 8 à 9 heures après un bain. Je répète que je jouis de la meilleure santé. Je n'ai eu qu'une fois la petite fièvre que me donnent les premiers froids.] J'ai trouvé le froid à Parme en revenant d'Ancône avec M. Filippo Casati. J'ai trouvé une pluie continuelle, des brouillards, du froid, etc. Finances : touché 1.500 francs.

CHAPITRE LXXVII

At two o' clock the fair Ang. gives me the folio wing letter :

Mercoledi.

(Les dates sont aisées à vérifier — j'ai l'almanach royal pour 1811). [1813].

Una sola righa per ricordarmi a te, che amo più della mia vita, e per dirte che le più fatali combina-

zioni mi hanno tenuta legata sino dopo le 11 ; che subito andai al noto sito, ma tu avi digia partito!... Domani, alle ore 10 spero d'essere più fortunata e poterti dire quanto ti amo e quanto soffro per te!... P. S. Alle ore sei di questa sera, io passerò davante al caffe del Sanquirico in vicinanza della mia nuova casa, la bottega del quale fa angolo alla Contrada del Bochetto...

Il y a eu erreur de sa part. J'ai lu L[anzi] dans la chambre jusqu'à onze heures et demie.

Milan, 30 octobre 1811.

Si elle n'allait pas à Novare, rien ne me manquerait. Je crois avoir ma liberté pendant le mois de novembre. J'ai passé en revue mes fonds, ce matin, j'ai environ 1.646 francs. J'ai payé au bon Milanais 131 francs pour la moitié des frais de poste de Foligno à Milan ; seul, j'aurais dépensé le quadruple.

Suit of my passion for p[ainting]. I thought to spend to that 30 *ou* 40 *days. Ever the fame.* (*I have made the half part in six m[onths]*. 1813.)

The countess Simonetta has spent one hour and half with me into Walls chamber. She seemed to have pleasure for my account two times, for her, three or four. I went out at 2 1/2.

J'allai à Brera, il fallait une permission que je vins chercher. Je trouvai de l'intérêt à une peinture de

Giotto et à un tableau d'André Manteigne, *because I have an extavagant idea, which cost me giaf. 104. This idea should make me forlorn my time as Mocenigo but (see four lines in the original page...)*

CHAPITRE LXXVIII

Milan, 30 octobre 1811.

Pendant son absence du 2 au 15 novembre, j'aurai le temps d'aller à Venise et à Gênes. Mais je ne me sens aücun attrait pour ces voyages. Est-il sage d'user le plaisir que peut me donner Venise, en la voyant quand je n'en ai pas soif, le tout pour pouvoir dire : « J'ai tout vu. » Elle voudrait, à cause de la prudence, que j'allasse à Venise. On y va en 24 ou 30 heures.

[Milan, 2 novembre 1811, *Albergo della città.*

[Sans doute, la plus belle femme que j'ai eue et peut-être que j'ai vue, c'est A. telle qu'elle me paraissait ce soir en promenant avec elle dans les rues à la lueur des lumières des boutiques. Je ne sais comment elle a été amenée à me dire avec ce naturel qui la distingue, et sans vanité, que quelques-uns de ses amis lui avaient dit qu'elle faisait peur. Cela est

vrai. Elle était animée ce soir. Il paraît qu'elle m'aime. *Yesterday and today she has had pleasure.* Elle venait de prendre du café avec moi dans une arrière-boutique solitaire; ses yeux étaient brillants; sa figure demi-éclairée avait une harmonie suave et cependant était terrible de beauté surnaturelle. On eût dit un être supérieur, qui avait pris la beauté parce que ce déguisement lui convenait mieux qu'un autre, et qui, avec ses yeux pénétrants, lisait au fond de notre âme. Cette figure aurait fait une sibylle sublime]. Je l'ai rencontrée à 6 heures rue del Bochetto, près le café Sanquirico, notre rendez-vous ordinaire; je l'ai accompagnée jusque chez sa belle-sœur, femme d'un chimiste célèbre, Porta Ticinese, je crois, près San Lorenzo. Je l'ai attendue dans un café : au bout d'un quart d'heure, elle a repassé : nous sommes allés prendre du café et enfin, après deux heures de promenade, je l'ai quittée près de l'arcade de la place des Marchands, toujours avec le bel Antonio.

CHAPITRE LXXIX

Je suis allé voir le *Cénacle* de Bossi, chez M. Rafaeli. J'ai été mécontent sous tous les rapports : 1° du coloris; 2° de l'expression. 1° le coloris est l'opposé

de celui de Vinci. Le genre noir et majestueux de Vinci convenait surtout à cette scène. Bossi a pris un coloris illuminé de partout. Il est sûr que, dans une église, son tableau ferait plus d'effet que celui de Léonard. Mais, dans une galerie, le tableau de Bossi déplaira toujours. Un livre fait par l'auteur d'un tableau ôte à ce tableau la grâce nécessaire pour toucher. Pour le prouver, qu'on songe à l'effet contraire, un tableau, trouvé par hasard, d'un auteur malheureux, intéresse sur-le-champ. — 2° expression. Quant à l'expression, je me charge de prouver (7 novembre 1811) que Judas ressemble à Henri IV. La lèvre inférieure avancée lui donne de la bonté et bonté d'autant plus grande qu'elle n'est pas détruite par l'esprit.

Judas est un homme bon qui a le malheur d'avoir des cheveux rouges. Sans sortir de la nature, la figure de M. N.-S. (de Rome) donnait sur-le-champ un meilleur Judas. Celle du général A. — La campagne aperçue derrière la tête du Christ m'a fait beaucoup de plaisir, même avant que j'y aperçusse du véritable vert. Une tête de Christ, de Guido Reni, que j'ai trouvée dans l'atelier de Rafaelli, a été pour moi une terrible critique du tableau de M. Bossi. La gravure de Morghen me fait beaucoup plus de plaisir. Ce n'est pas une raison décisive. (7 novembre.) J'ai encore besoin d'une traduction pour plusieurs peintres. Les Carraches, par exemple, dont les noirs

me déplaisent. Vu ce matin, 7 novembre, la galerie de l'Archevêché. Belle figure de J. César Procacini. Copie de la Madeleine du Corrège, qui me semble jolie. Beau portrait du pape, en petit, de Titien, dit-on. Relief d'un profil du Titien.

CHAPITRE LXXX

Après cela, je fus trop heureux et trop occupé par les jalousies de ces MM. pour avoir le temps d'écrire. Je partis de Milan le 13 novembre, arrivai à Paris le 27 novembre à 5 1/2. *Great.* — Le lendemain, bataille perdue.

Fin

[Présenté en toute humilité à M. H. de B. âgé de 38 ans, qui vivra peut-être en 1821, par son très humble serviteur, plus gai que lui.

Le H. B. de 1811.

Milan, le 29 octobre 1811.]

STENDHAL.

IV

L'HOMME DE LETTRES

I

UN CHAPITRE INÉDIT DES « PROMENADES DANS ROME »

Ces quelques pages devaient servir de memoranda à Stendhal pour la rédaction du livre qu'il projetait, dès 1824, de consacrer à l'Italie et qui devait être, cinq ans plus tard, les *Promenades dans Rome*, lues encore avec profit par les touristes intelligents (1).

Stendhal adresse cette lettre à son cousin Romain Colomb, alors directeur des Contributions directes à Paris, avec ces mots : « Pendant que tu donnes tous tes soins à la prospérité du fisc, j'observe de mon mieux la Ville Éternelle. Voici une de mes dernières élucubrations ; mets-la de côté, peut-être un jour pourrons-nous la placer quelque part. »

(1) On vient enfin de traduire pour la première fois en italien les *Promenades dans Rome*, sous le titre heureux de *Roma di Stendhal*. Roux e Viarengo, Rome, 8° (1906).

Les seuls passages qui ont été utilisés presque textuellement par Stendhal sont relatifs au prince Demidoff et au pontificat de Léon XII. Nous les avons supprimés.

L'essai n'y aura pas perdu — ce spirituel réquisitoire contre les Anglais se présente ainsi dans toute son unité. Je ne sais s'il est vrai que les conseils ne servent de rien ; les Anglais sauront-ils profiter de ceux que Stendhal leur donne avec tant de finesse, mais un peu tardivement ?

C. S.

LES ANGLAIS A ROME

Rome, le 13 novembre 1824.

Rome est fort heureuse de voir les voyageurs anglais accourir dans ses murs. Sans eux les classes laborieuses ne verraient jamais un écu ; sans eux les classes supérieures ne verraient jamais une idée nouvelle. D'où vient cependant qu'à part quelques exceptions, aussi rares qu'honorables, les Anglais sont profondément haïs par la classe inférieure et poursuivis par le ridicule, dans les salons de M. le duc de Torlonia (1) ou de M. Demidoff (2) ?

(1) Sur Torlonia, duc de Bracciano, grand d'Espagne, marquis de Roma-Vecchia, etc. Voir : *Promenades dans Rome* (édition 1829), I, 216-221 et comtesse Potocka : *Voyage d'Italie* (1 vol. Paris, 1899), 48-52.

(2) Sur le prince Demidoff, voir : *Promenades dans Rome*,

Voici deux anecdotes dont j'ai été témoin et qui indiqueront les motifs et les sources des sentiments des habitants de Rome, à l'égard des Anglais, qui les envahissent par leur visite. Il y a un tableau célèbre à Velletri ; ce tableau est à l'Hôtel de Ville ; le portier entre dans l'intérieur des appartements et ouvre d'en dedans la petite chapelle où est le tableau. Je me rencontrai à la porte de cette chapelle avec quatre voyageurs anglais : l'un d'eux, qui parlait fort bien l'italien, mais l'italien de Pétrarque et non pas celui de la conversation habituelle, est fils d'un marchand très riche de Londres. Nous entrâmes ensemble, nous vîmes le tableau célèbre. Au sortir de la chapelle, le jeune Anglais qui parlait italien présenta, pour lui et ses camarades, au portier *cinq sous de France* (un mezzo paolo). Sur quoi le portier les accabla d'imprécations ; car dans ce pays le despotisme est si fort depuis trois cents ans, qu'il a détruit l'aristocratie. Le peuple de Rome n'estime un homme que d'après sa dépense actuelle. Il n'y a d'exception que pour les familles Borghese, Chigi, Gabrielli, Falconieri, Albani et une ou deux autres, que le peuple respecte, parce qu'il admire leurs palais.

La seconde anecdote que j'ai à vous conter s'est passée sur la place d'Espagne. Un jeune Anglais donne

passim et particulièrement, I, 252-260, et comtesse Potocka : *Voyage d'Italie*, p. 32-34.

à un armurier célèbre un fusil de chasse à raccommoder ; on le lui rapporte au bout de huit jours ; le garçon demande deux écus (11 francs). Le jeune Anglais l'envoie promener, dit que c'est trop cher, se met en colère. Le garçon de l'armurier lui rend le fusil, mais retient la baguette, disant avec le sang-froid parfait du peuple à Rome, sang-froid qui dure jusqu'au moment où éclate la colère la plus enragée : « J'ai ordre de mon maître de recevoir deux écus ; j'emporte la baguette du fusil ; passez à la boutique, vous marchanderez avec mon maître. » Le jeune Anglais se rend à la boutique de l'armurier avec un de ses amis. Il y a une discussion dans laquelle l'Anglais dit en italien à l'armurier : *vous êtes un fripon*. L'armurier répond à cette injure par des injures ; l'ami de l'Anglais tombe sur l'armurier à coups de cravache ; un enfant de seize ans qui était au fond de la boutique, voyant battre son maître, saisit un couteau de chasse qui était à côté de la meule à aiguiser, se précipite sur l'Anglais qui *horsewhips* (frappe) son maître et lui porte un coup dans la cuisse ; la lame du couteau de chasse rencontre une artère, l'Anglais tombe dans son sang, le jeune homme prend la fuite. Après cet assassinat, qui eut lieu dans les premiers jours de décembre de l'année dernière (1823), les Anglais qui étaient reçus chez le duc Torlonia, riche banquier, fort juif, et dans un petit nombre d'autres maisons, affectèrent de se répandre en injures sur le *caractère romain*, en parlant des Romains et chez eux.

Un Anglais se serait-il permis de traiter un armurier anglais comme le jeune voyageur traita l'armurier de la place d'Espagne ?

Un Anglais souffrirait-il qu'à dîner chez lui, un étranger vilipendât, dans les termes les plus offensants, le *caractère anglais* ?

Un Anglais oserait-il offrir deux *pence and a half* (cinq sous de France), au concierge de l'Hôtel de Ville de Cambridge, qui lui aurait montré un tableau célèbre ? L'on me dira : dans la foule immense des Anglais qui inondent l'Italie, il y a des gens des classes inférieures de la nation. — J'ai prévu cette objection. L'Anglais qui a donné cinq sous au portier de Velletri, les deux Anglais qui sont allés chez l'armurier, sont fort riches et appartiennent à la classe distinguée de la nation ; ce sont des gens comme il faut. Veut-on connaître le mal, le voici : les Anglais croient qu'il leur est permis de se conduire en Italie, comme ils n'oseraient pas se conduire à Londres (1).

On peut battre un ouvrier de Florence, il s'humi-

(1) La comtesse Potocka se plaint aussi des Anglaises qu'elle a rencontrées. « Ces insulaires, dit-elle, paraissent tellement pénétrées de leur grandeur et de leur mérite qu'à leur avis on ne saurait acheter trop chèrement le bonheur d'entrer dans leur intimité. » *Voyage d'Italie*, p. 40. — Stendhal a brièvement rapporté cette anecdote de l'assassinat de l'Anglais dans *Promenades dans Rome*, II, 456-457, et il ajoute à ses considérations le vieux proverbe : *Si vivis Romæ, Romano vivito more.*



liera ; Florence, depuis Cosme II(1), est un pays d'aristocratie. On peut battre un ouvrier français ; s'il a servi, il vous proposera un duel. On citait, l'année dernière, un cocher de cabriolet qui, frappé par un officier russe, avait tiré la croix de la Légion d'honneur de sa poche, l'avait arborée froidement à sa boutonnière ; cela fait, avait donné un soufflet à l'officier insolent. Il y eut duel au pistolet et le hasard, juste cette fois, fit tomber l'officier insolent. A cette seule exception près, l'on peut battre impunément l'ouvrier français, mais non le romain ; et c'est sur quoi je me fonde pour estimer ce peuple. L'abominable despotisme qui pèse sur lui depuis le XVe siècle (voyez les Mémoires de Benvenuto Cellini), ne lui a laissé qu'une vertu : la force. Cette vertu prend souvent la physionomie du crime, comme dans l'assassinat de l'armurier de la place d'Espagne. Mais je le demande à tout homme de cœur, dans l'absence totale des lois, lorsque le Romain des basses classes sait, par une expérience de tous les jours, qu'il est absolument inutile de demander justice pour violences personnelles, contre un homme *bien vêtu*, auriez-vous mieux aimé que le jeune ouvrier armurier laissât battre son père ?

Il est vrai qu'il y a loin du Romain au patient Irlandais, qui, ainsi qu'il est prouvé au procès de Lord Clermont (*Times* de septembre 1824), laisse patiem-

(1) 1590-1621.

ment battre son fils, et même souffre que Lord Clermont lui casse le bras.

Le parti que prirent les Anglais de la classe élevée à Rome, de charger de malédictions le *caractère romain*, à propos de l'assassinat de la place d'Espagne, redoubla la haine qu'on porte à la nation anglaise, étouffa la voix de plusieurs philanthropes qui cherchaient depuis longtemps à combattre ce sentiment.

Je fus témoin d'une discussion qui eut lieu à ce sujet autour du lit du savant chevalier Tambroni, le mari de la maîtresse de Canova. Une chose ajoutait à la haine profonde excitée par l'insolence anglaise. A Rome, en décembre 1823, la haine connue du Pape Léon XII (Annibal della Genga) (1) pour le cardinal Consalvi, venait de faire éloigner des affaires cet homme d'État habile. Il avait été remplacé par un vieillard de 80 ans, autrefois fort galant et fort *ultrà*, comme le cardinal della Genga, le cardinal della Somaglia. Consalvi avait protégé les Anglais de la manière la plus singulière. Il était allé, au grand scandale du cardinal Pacca et de tout le parti *ultrà*, jusqu'à tolérer à Rome l'exercice du culte anglican. Della Somaglia ne protégeait plus les Anglais et rien ne semble exorbitant à un Romain et ne le met en fureur comme

(1) Il remplaçait Pie VII, mort le 20 août 1823. Stendhal fait allusion à cette haine de Léon XII pour Consalvi dans *Promenades dans Rome*, II, 290-313 (Histoire du Conclave de 1823).



une insolence *non soutenue* (*backed*) *par le pouvoir réel*. C'est un sentiment analogue à celui qu'éprouverait un militaire commandant une place fort importante, et qui se verrait sommé de se rendre, par le colonel d'un régiment approchant de sa place sans canon. Je m'amusai beaucoup, chez M. Tambroni, à vérifier que la colère des Romains venait surtout de ce que cette insolence anglaise avait lieu sous un ministère non ami des Anglais. Voilà un trait bien remarquable dans l'histoire morale d'un peuple gâté par quatre siècles du despotisme *le plus complet* qui soit en Europe.

Les Anglais font beaucoup de dépenses à Rome ; mais comme ils ont toujours peur d'être trompés, ils dépensent leur argent sans grâce. Au contraire de M. Demidoff, qui dit publiquement : « Un homme comme moi, qui a huit mille francs de rente par jour et qui en dépense deux à Rome, ne doit jamais s'apercevoir qu'on lui vole cent louis par mois. » Cette résolution peut n'être pas morale, mais les Romains sont tellement démoralisés, que la conduite d'un étranger ou de mille étrangers n'y fait rien. M. Demidoff à qui l'*ultracisme* de Léon XII vient de faire déserter Rome pour Florence, M. Demidoff se proposait de faire enlever cent mille francs de terre au forum romain, ce qui l'eût entièrement déblayé. M. Demidoff est adoré à Rome ainsi que tous les Russes ; tandis que, grâce à leur économie *grondeuse*, les Anglais sont haïs de ce peuple romain qui, sans eux,

mourrait de faim. Car l'on voit fort rarement à Rome un Français ou un Allemand riche. Les hôtels chers sont occupés par les Anglais et quelques Russes. La feue duchesse de Devonshire et le duc de Devonshire sont les seuls Anglais, à ma connaissance, pour lesquels les Romains aient fait exception à la haine profonde qu'ils portent aux Anglais. Il y a à Rome plusieurs peintres remplis de talent : MM. Léopold Robert, Schnetz, Cornélius, Weiss, etc. Un Anglais que je pourrais nommer va chez un de ces messieurs, marchande un petit tableau. — Quel est le prix ? Quarante louis. — Monsieur, combien avez-vous mis de temps à le faire ? Douze jours. — Eh bien, monsieur, je vous en donne cent quarante-quatre francs ; il me semble que douze francs par jour c'est assez payé !

L'artiste, indigné et humilié, retourna son tableau contre le mur, tourna le dos au riche Anglais et alla se remettre à peindre. Le soir cette anecdote, racontée au café de l'Académie de France, fit éclater les réflexions les plus sévères sur le caractère anglais, que l'on mit en contraste avec celui du prince royal de Bavière (1), être assez ridicule, mais qui traite tout le monde et surtout les artistes, avec la politesse parfaite qu'il a apprise de son père, le plus aimable des hommes. Lorsqu'il était à Rome, le prince royal de Bavière

(1) Louis de Bavière qui succéda en 1825 à Maximilien Joseph. Ils furent tous deux protecteurs de la Pinacothèque de Munich.



adressa aux artistes allemands une pièce de vers, qui n'était pas sans mérite et qui était fort supérieure à sa conversation.

A Rome l'opinion publique n'a autre chose à faire que de demander : Comment se porte le Pape ? — Après la réponse à cette question de tous les matins, on parle peinture et musique. Le prix d'un tableau de Schnetz ou de Chauvin est donc connu à un louis près. Un étranger qui se mêlerait à la société romaine pourrait acheter *directement* les tableaux aux peintres, qui en sont les auteurs. Ces artistes, dégoûtés des dialogues qu'il leur faut soutenir avec les Anglais, et dont je viens de donner un échantillon, chargent des brocanteurs du soin de vendre leurs ouvrages. J'ai vu des Anglais venir montrer à leur banquier, le duc Torlonia, des tableaux qu'ils venaient de payer soixante ou quatre-vingts louis et qui en valaient quinze ou vingt, tout au plus. Tout le monde riait sous cape et l'insolence habituelle de ces messieurs faisait que personne n'avait la charité de les prémunir contre la friponnerie des brocanteurs subalternes.

Vous allez croire que je hais les Anglais, loin de là (1), j'aime les civilisations anglaise et française ; ce

(1) Nous connaissons sept ou huit Anglais que nous regardons comme la perfection de la probité, des bonnes manières et de la sûreté de caractère ; ce sont des gens que l'être le plus méfiant choisirait pour exécuteur testamentaire ou pour juge. » *Promenades dans Rome*, I, 360.

sont pour moi les deux premiers peuples du monde. L'Italien, si Napoléon eût régné vingt ans de plus, serait devenu au moins l'égal du Français et de l'Anglais. Je n'aime ni ne hais aucune nation plus que les autres. Les Russes desquels Napoléon disait : « Ouvrez le jabot de ce Russe si bien mis, qui paraît à ma cour, écartez sa chemise et vous apercevrez le poil de l'ours », les Russes dont l'enfance est entourée d'esclaves, les Russes, encore si barbares au fond, sont adorés à Florence, où ils étaient, il y a trois mois, au nombre de quatre ou cinq cents, tandis que les Anglais y sont vus du même œil qu'à Rome. A Rome et à Florence, toutefois, l'argent *est adoré*, à la lettre, et le peuple dit, en parlant des Anglais : *ne hanno* (ils en ont), par excellence, et sans prononcer la parole *or*.

Les Anglais auraient à Rome des facilités particulières pour former des liaisons avec la société. La plus jolie femme de Rome a épousé un Anglais, le savant M. Dodwell (1). Mais l'Italien est nerveux et sensible, avant tout, et l'Anglais, en Italie, porte toujours la *méfiance* sculptée sur sa figure. Mon but, en écrivant ces pages sévères, est que les jeunes Anglais qui les parcourront, avant de partir pour l'Italie, se guérissent de cette apparence de *méfiance* et surtout se gardent bien de se permettre à Rome, des *insolences*

(1) Mme Dodwell est citée dans les *Promenades dans Rome*, I, 51.



qu'ils éviteraient soigneusement dans les royaumes unis. C'est la *force* qui est tout à Rome, *le respect pour l'aristocratie*, n'étant point *backed* (soutenu), comme en Angleterre, par une *législation sévère*, est nul. En Allemagne, en France, un paysan qui est en colère donne un coup de poing à son voisin; à Rome il donne un coup de couteau. Il y a eu seize mille assassinats durant le règne de Pie VI, qui a été de vingt-quatre ans ; c'est presque deux par jour (1). Personne ne s'en étonnait, personne ne cherchait à y porter remède. L'assassinat ne produit point à Rome l'effet moral, l'horreur profonde qui l'accompagne dans les pays plus civilisés du Nord. Les gendarmes français et la sage administration du général Miollis avaient supprimé l'assassinat à Rome.

Les étrangers qui affluent dans cette grande ville ne possèdent nullement l'art de s'amuser. La société romaine est pleine de feu, de génie naturel, de passion, de bonne envie de s'amuser toutes les fois *que la prudence le permet*. Les étrangers anglais et russes qui arrivent à Rome, privés de leur société habituelle, entourés d'habitudes nouvelles, n'ayant pour *compensation unique* que l'admiration des ruines de l'antiquité, l'admiration des statues de Canova, l'admiration des galeries de peintures, etc., sont bientôt

(1) En marge Stendhal a fait la multiplication : 365 × 24 = 8.760 jours. Cette statistique est aussi mentionnée dans *Promenades dans Rome*, I, 276.



lassés de ce régime et, en général, s'ennuient beaucoup les premiers mois à Rome. Eh bien ! aucun d'eux n'a eu l'idée de se lier avec la société du pays. Chaque soir, à Rome, MM. les ambassadeurs d'Autriche et de France, M. le prince de Montfort (Jérôme Bonaparte, homme plein de bravoure, ne manquant pas d'esprit, vrai Don Juan, fort libertin et mourant d'ennui), Mme la princesse Borghese, M. le duc Torlonia (banquier fort avare et un peu fripon) (1), donnent des soirées. C'est là que les étrangers aperçoivent la haute société romaine ; je dis *aperçoivent*, car il y a peu de liaison. Si un étranger parle à une Romaine, il ne manque guère, avec une politesse parfaite, de l'entretenir des choses ridicules ou odieuses qu'il a remarquées à Rome. Le Romain parle le moins qu'il peut à un étranger, de peur d'être méprisé. D'après l'étiquette romaine, l'on ne rencontre dans les cercles que j'ai indiqués que la *haute noblesse*, les familles Altieri, Gabrielli, Falconieri, etc. Ce qu'on appelle le *ceto di mezzo*, la bourgeoisie riche, n'y est pas admise, et

(1) « On prétend qu'au moment où les Français entrèrent à Rome, Torlonia leur offrit ses services et reçut en dépôt des trésors inappréciables, entre autres les diamants de Notre-Dame-de-Lorette, qui lui furent confiés *au poids*. Il les rendit sans qu'on s'embarrassât d'examiner si les solitaires n'avaient pas été remplacés par des carats. Toujours est-il que la Duchesse resta en possession des plus belles pierreries et nargua les dames romaines. » Comtesse Potocka, *Voyage d'Italie*, 49.

malheureusement pour les étrangers ; car ce *ceto di mezzo* est celui qui a le mieux profité de la présence des Français. Presque tous les jeunes gens de cette classe ont reçu une éducation passable. Ils sont, par exemple, enthousiastes de Lord Byron ; sa mort a produit une vive sensation de douleur ; j'ai vu, à cette occasion, des larmes dans de beaux yeux romains. Je viens, dans ce moment, d'écrire à Londres pour faire venir trois exemplaires des *Conversations de L. Byron*, par le capitaine Thomas Medwin. J'invite les jeunes Anglais qui liront ces pages et qui me croiront de bonne foi et sans passion, tel que je suis, un vrai cosmopolite, à chercher à se lier à Rome avec les jeunes gens du *mezzo ceto*.

La haute société anglaise, à l'exception de la feue duchesse de Devonshire, a évité de se lier même avec la haute noblesse romaine, qu'elle rencontre tous les soirs ; car, sauf le temps du théâtre, pendant le carnaval, chaque jour il y a une belle soirée diplomatique. Les plus agréables sont chez M. le duc de Laval (1), ambassadeur de France. C'est un homme fort poli, qui a été intime ami de Mme de Staël, de Mme Récamier et de Ferdinand VII roi d'Espagne. De huit à neuf heures,

(1) « L'ambassadeur de France est le duc de Laval-Montmorency ; aussi bon gentilhomme que grand aristocrate, il a des manières nobles et distinguées, — son air distrait pourtant choque bien des gens. » Comtesse Potocka, *Voyages d'Italie*, p. 59.



trois cents personnes, parmi lesquelles les cinquante plus jolies femmes de Rome et toutes les Anglaises présentes à Rome, arrivent chez M. le d uc de Laval. On s'assied, on circule dans quatre salons magnifiques. Il est curieux de voir vingt vieux cardinaux, dont plusieurs ont été fort galants, le cardinal Albani, par exemple, circuler au milieu de ces cent jolies femmes qui, par parenthèse, portent des robes de cour très décolletées, très favorables au *display of the* fraîcheur *of the skin* (1). L'année dernière la pauvre miss Bathurst brillait dans ces réunions ; plusieurs étrangers la trouvaient la plus belle personne de Rome ; d'autres préféraient à miss Bathurst Mme Dodwell (c'est une grande dame romaine qui a épousé un Anglais). Mmes Bonacorsi, Martinetti, Sorlofia, ètc., brillaient avec les deux beautés que j'ai indiquées les premières. Les cardinaux étaient grands admirateurs de la fraîcheur de miss Bathurst ; elle était souvent entourée de trois ou quatre. Le plus empressé était le beau cardinal de Gregorio (2), fils naturel du roi d'Espagne, Charles III, et qui vient chez les ambassadeurs pour les engager à le faire pape à la mort de Léon XII, que tout le monde regarde comme prochaine. « La Sainte Alliance, dit-il aux ambassadeurs, veut un pape qui lui soit dévoué ;

(1) *For you :* fort décolletées, elles montrent la gorge et les épaules (note de Stendhal).

(2) Le cardinal de Gregorio ne manqua la tiare que d'une seule voix, au conclave de 1829.

où peut-elle trouver mieux que moi, qui suis un Bourbon, quoi qu'on en dise ! »

Mme la comtesse Appony (1), ambassadrice d'Autriche, est fort respectée à Rome, parce qu'elle a fait son confesseur archevêque. Ce peuple-ci est à genoux devant le pouvoir ; mais comprenez-moi bien, devant le pouvoir réel, et pas du tout devant l'aristocratie ; c'est l'effet du despotisme. Le valet de chambre du Pape, s'il a du pouvoir sur son maître, est plus respecté que le prince Borghese, le plus riche des princes romains ; il a douze cent mille francs de rente. Mme la comtesse Appony eut l'idée, la saison dernière, de jouer une comédie française. Elle y admit beaucoup de dames anglaises, plusieurs Français et pas une dame ni un cavalier romain. Qu'arriva-t-il ? rien de plus triste que la représentation de la comtesse Appony. Les Romains en firent des gorges-chaudes dans leurs soirées particulières.

Je conclurai de l'esquisse des mœurs romaines que je viens d'essayer, qu'un Anglais riche qui arrive à Rome doit affecter beaucoup de politesse envers les Romains, placer le buste de Lord Byron dans son salon, se faire présenter dans la société romaine, être fort poli avec les artistes, acheter chaque mois pour

(1) La comtesse Appony fut quelques années plus tard ambassadrice à Paris, c'est elle qui introduisit en France la grande nouveauté des *déjeuners dansants*. (Voir *Souvenirs*, de Mme d'Agoult).

vingt louis de petits tableaux aux peintres romains et, enfin, donner, une fois par semaine, un dîner où l'on prierait toujours sept à huit Romains. Après trois ou quatre mois de cette conduite, on sera populaire à Rome et l'on jouira des agréments de la société romaine que je suppose l'une des plus agréables de l'Italie et dont les Anglais ne se doutent pas plus aujourd'hui que de la société de Constantinople.

Le dernier conclave qui a élu Léon XII n'a duré que vingt-sept jours et a produit huit cent quarante pages in-4° de satires. Je viens d'acheter fort cher ces satires manuscrites, formant deux volumes in-4°. Il y en a de charmantes ; plusieurs sont fort gaies ; il est fort amusant de les entendre lire dans un cercle de Romains et surtout de les voir les expliquer à un étranger ; mais il va sans dire qu'il faut que cet étranger leur inspire beaucoup de confiance.

STENDHAL



2

EN MARGE DES « PROMENADES DANS ROME »

A l'encontre de bien des écrivains, Stendhal a toujours lu et relu ses propres ouvrages, les annotant, les noircissant de ses pattes de mouche souvent indéchiffrables. Il a bien dit qu'il ne serait compris qu'en 1880, mais il espérait néanmoins voir arriver les *secondes* éditions et préparait à tout hasard ses addenda et ses emendanda. Il se faisait pourtant quelques illusions. Un jour, il voulut savoir où en était la vente d'un de ses livres de début ; l'éditeur lui répondit : il est sacré, personne n'y touche.

Mais nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de cette habitude qu'avait Stendhal de corriger et d'augmenter ses textes. Naguère, nous avons eu ainsi la surprise des marginalia de la *Chartreuse*, et voici maintenant les marginalia des *Promenades dans Rome*.

Elles ont été copiées par Colomb, l'exécuteur testa-

mentaire de Stendhal, d'après deux volumes de 1829, provenant de Donato Bucci, ce marchand d'antiquités de Civita-Vecchia, grand ami de Beyle. Sur l'une des premières pages on lit :

« Cet exemplaire servira pour une seconde édition, si, malgré le peu de charlatanisme du libraire et de l'auteur, cet ouvrage y arrive. »

Ces notes n'ont souvent qu'un rapport très lointain avec les *Promenades dans Rome*. Stendhal écrivait ses impressions un peu partout, et il lui arriva souvent de profiter des espaces blancs de ses livres, qu'ils fussent de lui ou non, pour inscrire un fait ou une pensée. Aussi serait-il impossible de suivre les annotations page par page. Colomb a fait le travail matériel en nous prévenant qu'il copie les remarques « dans l'ordre où elles ont été écrites par Beyle, c'est-à-dire sans aucun ordre. » Avec un peu de patience on peut les grouper et présenter ces documents inédits d'une façon peut-être assez intéressante.

I

Voici d'abord quelques jugements de Stendhal sur sa propre littérature ; il se parle à lui-même, on ne se scandalisera pas trop des compliments qu'il s'adresse

en son for intérieur, il eût sans doute atténué en se recopiant.

« Le Public n'ayant pas pu comprendre certaines explications ou théories fines données dans l'*Histoire de la Peinture* ou *l'Amour*, je les reproduis ici. Les *Promenades*, livre frivole ne fatigant pas l'esprit dudit Public un peu grossier, il risque de comprendre ici [dans cette nouvelle édition] ce qui l'a effarouché ailleurs (1er mars 1829.) »

Il ne compte pas abuser des notes, disant que, quoique nécessaires pour qu'un historien soit estimé des sots, elles

« nuisent à la *netteté des souvenirs* du lecteur. »

Prévoyait-il l'érudition débordante de certaines thèses littéraires destinées à la Sorbonne (1) ?

Beyle n'oublie pas les préfaces dont il était si friand et où il a mis souvent beaucoup d'esprit, il en rédige plusieurs ; en voici une, destinée à un troisième volume des *Promenades* qui n'a jamais paru :

(1) Il répète presque la même chose, quand il écrit avec plus de dureté : « Les badauds actuels, égarés par le pédantisme mis à la mode par M. Guizot, M. Cousin et le *Globe*, aiment la *Science hors de propos*, qui obscurcit, diminue la lumière et ne permet pas la *force du souvenir* (1815 à 1830). »

« Le Français, comme l'homme riche et noble de tous les pays au delà des Alpes, sent si peu les beaux-arts que je pensais qu'un ouvrage en deux volumes sur les colonnes et les murs de Rome était exorbitant. On m'encourage à donner un troisième volume. En écrivant ce dernier volume, l'auteur ne vivait plus dans l'aimable société avec laquelle il fit les premiers ; il était plus âgé et beaucoup plus triste... Les gens d'esprit de Rome n'ont rien compris aux deux premiers volumes qui manquent de l'appareil pédant, sans lequel, à leurs yeux, il n'y a pas d'ouvrage digne d'être lu. Le pédantisme et l'enflure sont l'esprit pour les peuples enfants ou dégénérés. La pédanterie de langage a toujours gâté la littérature italienne. Ils préfèreront Roscoe (1) à Bandello (2). »

Alors ni les Français, ni les Romains eux-mêmes ne satisfaisaient l'auteur de *Promenades !* Comme son compatriote Berlioz, Stendhal devait tout attendre de la postérité... Cette idée de science le hante, il y revient encore :

« Un bon cheval de selle, si on le met au cabriolet, devient médiocre cheval de trait. Je passe une heure à lire Nardini (*Roma antica*); c'est peut-être le seul homme de bon sens qui ait écrit sur les ruines de Rome. Il ne se vendit à personne ; grande différence avec un

(1) L'historien américain.

(2) Le charmant conteur que Shakespeare avait lu.

savant moderne! Nardini est comme Bayle comparé à M. Capefigue (février 1830). Cependant, ne pas mettre trop de Nardini dans une seconde édition de ce livre. Ne le corriger qu'à Rome. Ajouter de la science pour les sots ; mais seulement dans un appendice. On ne le lira pas et il augmentera la confiance des demi-nigauds pour le reste. »

A propos de cet appareil scientifique, voici quelques lignes fort curieuses où il est question de Winckelmann, né à Stendal, près de Berlin ; cette petite ville devait fournir à Beyle son fameux pseudonyme, non pas, comme on l'a dit, en souvenir du célèbre critique d'art, traité ici de bavard, mais simplement parce que ce nom s'harmonisait avec la particule (chère à Beyle) et sonnait bien à l'oreille :

« D. me donne le conseil d'ajouter quatre-vingts notes. Le curieux saura où chercher les éclaircissements qu'il lui arrivera de désirer. *Citer aussi deux ou trois pages de ce bavard de Winckelmann né dans mon fief*, dit M. D. »

II

Stendhal fait aussi la guerre à la censure romaine et nous révèle à ce sujet de piquants détails :

« Plusieurs étrangers respectables sont dupes des mensonges qu'une juste crainte de la malveillance du gouvernement fait imprimer en Italie. Des gens d'esprit sont déjà assez suspects et surveillés en ce pays pour se donner encore la disgrâce d'écrire. En général, on ne voit que les demi-sots et les serviles qui impriment. On ne peut se faire à l'idée, à Paris, de l'absurdité des mensonges que les demi-sots admettent comme *convenables* dans leurs ouvrages. Les gens respectables, mais qui, n'osant pas dire le *prêtre* Eustace, impriment le *docteur* Eustace, m'ont objecté des phrases de ces pauvres diables qui impriment à Rome dans la crainte non seulement des ministres, mais de tous les cardinaux, de tous les *fratoni*, etc., etc. Je vais sacrifier dix pages à donner des preuves. (Septembre 1829.) »

Il cite des faits qui rentrent dans le même ordre d'idées. Il avait parlé (*Promenades dans Rome*, 1829, I, 183) du tombeau du pape commandé à Thorwaldsen, et il ajoute dans ses notes :

« Le cardinal Albani ne veut pas admettre dans Saint-Pierre le tombeau de Pie VII que Thorwaldsen vient de terminer. La raison c'est que Thorwaldsen est hérétique. Echo des niaiseries du ministère de Polignac; Paris dirige tout en Europe, le mal comme le bien. (Novembre 1829.) »

Le sujet de ces *marginalia* s'élargit parfois, et ce sont d'assez belles perspectives. Cette page, par

exemple, où Stendhal essaie de définir ce qu'il appelle *l'Esprit des lois de Rome :*

« A quoi sert même une mine d'or, s'il n'y a pas un pauvre diable de mineur pour fouiller la terre et en extraire le minerai ?

« A quoi sert un beau pré, s'il n'y a pas de faucheurs, ou de beaux bois sans bûcherons ?

« Donc, il n'y a de richesse dans le monde que par le travail...

« *Faire qu'un autre travaille pour moi :* tel est le secret de toutes les aristocraties. Le moyen des Papes a été de vendre le bonheur éternel, mais pour trouver des chalands il faut fabriquer la *conscience* des enfants. Donc, brûler Savonarole, Jérôme de Prague et, si l'on pouvait, Jérémie Bentham. Si on ne fait pas brûler ces gens-là, au moins les séduire ou leur faire honte de leur talent. M. Jean de Broe dit à Courier qu'il est *cynique*.

« Voilà l'esprit de toutes les lois portées à Rome de Grégoire VII à Pie VIII. Que n'ai-je le talent de faire de ce peu d'idées dix pages pleines d'emphase et de *tant !* Je serais cru.»

« Une maxime générale fort juste, c'est qu'on simule les bonnes qualités et non pas les défauts, donc juger les peuples comme les hommes, par les vertus prouvées, par les défauts. »

De ce principe découlent des remarques comme celle-ci :

« Les Italiens n'ont pas deux passions à la fois. Quand ils ont de la vanité, ils ne peuvent songer à autre chose. En d'autres termes, le Français doit tâcher de comprendre que la vanité ne se mêle pas à tous les mouvements de l'âme d'un Italien. Il suit de là que l'Italien est souverainement naturel. »

C'est là un des thèmes favoris de Stendhal, et une attaque nouvelle contre la vanité dominante de ses compatriotes. Mais si l'Italien n'est pas exclusivement vaniteux, il est, nous dit-il, « un monstre d'orgueil », surtout si cet Italien est une Romaine :

« Rien de plus difficile, au total, que d'être bien avec une dame romaine. L'orgueil lutte perpétuellement avec le peu d'amour qu'on peut lui inspirer. Il faut jouer l'imbécile ; il faut cacher l'esprit ; elle craint d'être *dominée* (5 août 1832). »

Mais Stendhal n'est pas toujours théorique, il sait conter aussi de jolies anecdotes qui viennent animer et illustrer ses principes. Ainsi pour montrer le *naturel des Italiens*, il nous présente un fier original :

« L'abbé Alfonsi, mort vers 1813, n'a jamais fait faire son lit, dans lequel il couchait avec son chien. Sa chambre n'avait pas été balayée depuis vingt ans ; un sentier conduisait de la porte au lit ; à droite et à gauche, un pied d'ordures. Tous les deux ou trois ans, quand il

avait de l'argent, il allait au *Ghetto* et s'achetait une chemise, une culotte, un habit, etc. ; il laissait sa dépouille au marchand. Jamais il ne se déshabillait. Puanteur horrible ! Tel il était à soixante ans. Dans sa jeunesse, Alfonsi avait été non seulement fort propre, mais élégant. Son chien Lupetto, comme le mien, lui sauva deux fois la vie. L'avocat Botacia, de qui je tiens l'anecdote, ne peut pas comprendre que j'aie un chien de l'espèce de ceux qu'ont habituellement les charretiers de Rome. Fureur du genre noble, en raison inverse de la position dans laquelle on se trouve. L'abbé Alfonsi avait pour clients, comme avocat (car il l'était), tous les vignerons des environs de Rome ; il tenait ses séances à l'*osteria*. Monstre de naturel et de malpropreté (contée le 10 mai 1834). »

III

Passons à la littérature. Les conteurs italiens ont toujours occupé Stendhal — il admirait leur simplicité et leur naturel :

« Je regarde, dit-il, comme vraies, la plupart des anecdotes dont Giraldi Cintio a fait ses cent nouvelles. Le *Pecorone*, les nouvelles de Bandello me semblent également historiques. Bandello raconte l'art *di novellare* et dit expressément qu'il faut recueillir des anecdotes vraies. J'ai moins de foi dans Boccace qui est littérateur

de profession et non pas un vrai bonhomme comme l'évêque d'Agen (1). »

A travers les siècles, nous passons à Scribe :

« Le brusque, l'abrupt, le pressé des dénouements de M. Scribe, fait que le spectateur est plus content de l'auteur et le respecte davantage, comme un homme qui sait ne pas s'exposer au ridicule. Mais ledit spectateur *a moins de plaisir* que si le dénouement était développé, par exemple comme fait Sera dans les *Nouvelles* traduites de l'espagnol (15 décembre 1829.) »

Hugo ne fut jamais apprécié par Stendhal, la lecture de ses poésies l'endormait. Il voit le dimanche 6 avril 1834, une jeune fille assassinée à côté de chez lui ; près de la tête de la victime, est un petit lac de sang d'un pied de diamètre, et il ne manquera pas de nous dire :

«C'est ce que M. Victor Hugo appelle être *baigné* dans son sang. »

Dans la même note figure ceci :

« Projet de loi en trois articles. — Beauté admirable d'une des spectatrices. J'y vois mon petit abbé Sorda. Je lisais Letronne : *Cosmographie des Pères de l'Eglise*.»

(1) Bandello, né à Castelnuovo, passa en France en 1525. Henri II le nomma à l'évêché d'Agen.



L'art du roman, comme il est naturel, lui suggère des réflexions :

« Difficulté du roman actuel et ridicule dans l'avenir. Peindre la passion par traits vrais et n'être jamais ridicule, ne jamais prêter à la plaisanterie *actuelle.* »

Ceci encore :

« *Impossibilité du drame ; de là le règne du roman. Grande question à méditer* (4 janvier 1838, minuit moins cinq minutes).

IV

Les Beaux-Arts tiennent une grande place dans les *marginalia*, et sur ce chapitre, il n'est jamais indifférent d'entendre Stendhal.

« Imitez la nature, disent les sots. — Eh ! fichue bête, jusqu'à quel point ? Car une comédie, un tableau, ne sont qu'un beau mensonge (22 janvier 1830). »

Dans les *Promenades dans Rome* (II, p. 240 et suivantes), Stendhal avait parlé de Saint-Onuphre, à propos de la mort du Tasse, mais sans rien dire de la jolie fresque attribuée alors à Léonard de Vinci —

c'était une vraie lacune. Aussi dans ces notes trouvons-nous ce passage bon à recueillir, encore qu'aujourd'hui cette fresque, charmante malgré ses défauts, passe pour être l'œuvre de Boltraffio (Burckhardt, *Ci cerone*, 720) :

« La madone de Léonard de Vinci, à Saint Onuphre, a entre les yeux et le haut du front un travers de doigt de trop long, pour être belle dans nos idées actuelles ; cela lui donne l'air d'une réflexion profonde. Cela l'éloigne de la Vénus de Médicis qui ne peut songer qu'à la volupté. Quant à moi j'aime ce défaut de Léonard... La madone de Léonard de Vinci est bien de lui, seulement esquisse avancée, ébauche ; ou bien le temps a détruit les dernières teintes. »

De la Navicella, petite église bâtie par Raphaël, Stendhal avait dit :

« Voilà le *joli* italien si éloigné du *rococo* » (*Prom.*, II, 122), et « ce serait l'idéal d'une église pour le couvent du Paraclet ». (*Ibid.*, II, 218.)

Il trouve son jugement faux, il en a honte et nous dit pourquoi :

« Je ne sais pas où j'avais la tête en 1826. J'ai vu la Navicella avec Mme Lampugnani et par conséquent mal vu. La Navicella n'est point jolie, ne mérite aucune

louange. Les murs latéraux écrasent les colonnes trop petites. »

Stendhal, critique d'art, ne pardonne rien à Stendhal amoureux... et Mme Lampugnani est peut-être un nouveau nom à ajouter à la liste des femmes qui ont troublé Stendhal.

Il se reproche encore d'avoir passé sous silence des fresques du Dominiquin, à la villa Aldobrandini, près de Frascati, fresques transportées aujourd'hui au Palais Borghese :

« La Judith, fresque du Dominiquin à Frascati, au premier rang des grands ouvrages. Elle marche et tance sa servante qui, femme commune, marque de l'effroi (novembre 1831). »

A Sainte-Martine (*Prom.*, II, 272) Stendhal avait surtout remarqué :

« La relique la plus touchante du monde, le crâne original du divin Raphaël. »

Il ajoute sur son exemplaire:

« Nous avons été touchés par la statue de la Sainte, qui a bien des défauts ; mais elle est bien placée. La tête est séparée du corps. La sacristie a un portrait singulier que je croirais assez être celui du terrible Sixte-Quint ; il ressemble à un bouc, mais plus méchant que malin. »



IV

Pour finir il nous reste à relever une sorte de *Journal*, dans lequel il y a des renseignements précieux pour la biographie de Beyle. C'est sur cet exemplaire que Stendhal a noté la date très précise où, sans doute après la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, il conçut son chef-d'œuvre :

« 1828. Nuit du 25 au 26 octobre, Marseille, je crois, idée de *Julien*, depuis appelé *Le Rouge et le Noir*. »

Voici maintenant une formule bien beylique : idée et exemples :

« Sentiment d'impuissance extrêmement désagréable : 1° Un fiacre qui vous mène trop lentement, même à un salon ennuyeux ; 2° repasser pour la quatrième fois chez un relieur qui n'a pas fini votre volume, comme moi le 14 janvier 1830. »

L'amour devait avoir sa place : il s'agit ici de la comtesse C..., fille de Beugnot, qu'il appelle Menta ou Menti (Clémentine) :

« Menti ne serait-elle, au fond, qu'une *Parvenue !*

Mme de Staël, qui avait plus d'esprit qu'elle, n'était bien que ça ! Cette idée me vient le 15 mai 1830, en pensant à Mme Achard et à la visite du 10 mai. Promenade au passage Choiseul. »

Mais, de toutes ces notes, les plus curieuses sont celles où il est question de Mérimée appelé *Clara* en souvenir de Clara Gazul ou *Academus* à cause de son talent correct et distingué :

« 21 octobre 1839 au 10 novembre, Mérimée à Naples. Mer magnifique. Retour à Civita-Vecchia à 7 h. 1/2 du matin, après seize heures et demie de traversée. L'affreuse vanité d'Academus gâte ce voyage à Naples. Toutes les femmes laides, la saillie des sensations physiques et grossières, pas même la disposition à la tendresse des Allemandes, ou au moins le naturel grossier et simple des femmes de la Suisse. Cette laideur des femmes, qui me prive de romans en marchant dans les rues, contrebalance tout le reste et m'empêcherait de me fixer à Naples. »

Beyle n'est pas tendre pour Mérimée — au fond, Mérimée et Beyle n'avaient aucune amitié l'un pour l'autre, ils étaient trop méfiants pour se livrer, trop sur le qui-vive, et ils avaient peur d'être dupes ! Leurs rapports étaient tout littéraires, et l'on sait avec quelle sévérité ils se jugeaient mutuellement. Mérimée, après avoir lu *Le Rouge et le Noir*, écrivait :

« Il y a dans le caractère de Julien des traits atroces dont tout le monde sent la vérité, mais qui font horreur... Moi qui ai la bosse de la sagacité comparative, suivant Gall, je m'imaginais avoir compris votre Julien, et il n'y a pas une seule de ses actions qui n'ait contredit le caractère que je lui supposais. »

Stendhal était peut-être sûr du talent de Mérimée, il l'était beaucoup moins de son cœur.

Nous avons dans les *marginalia* une nouvelle preuve de ce manque de sympathie de Stendhal qui, non content de reprocher à Clara *sa vanité,* nous avoue qu'il a toujours été déçu lorsqu'il se trouvait en présence de cet homme *sec;* il se réjouit pourtant de le voir, mais sa joie disparaît dès qu'il est près de lui ; il nous le dit en cette phrase plutôt gauche :

« Noël, 25 décembre. Lecture de : *Le Coffre et le Revenant* à Clara. *J'ai vu souvent moins de charme dans sa personne, que dans l'omnibus qui conduit chez elle* (Clara). » Heureusement Stendhal ajoute pour se faire mieux comprendre : « On pouvait prévoir cela par *la théorie, la réalité joutant contre l'imagination.* C'est la hache de bois durci du sauvage contre la hache de fer de l'Européen. »

N'avons-nous pas raison de dire que ces deux hommes ne connurent pas l'amitié ?



Tels sont ces griffonnages semés de ci de là sur les marges et les blancs de cet exemplaire des *Promenades*. Ils nous ont paru dignes d'être publiés pour leur franchise et leur désinvolture. N'est-il pas amusant d'entendre Stendhal lui-même parler de ses *théories fines*, se plaindre du public auprès duquel il est *incompris*, tancer vertement les sots ? Quelle jolie allusion au fief de M. de Stendhal, quelles pages charmantes sur l'*Esprit de Rome*, sur l'orgueil romain, sur le naturel des Italiens ! Les aperçus littéraires sont particulièrement savoureux, ils nous montrent avec quelle perspicacité Stendhal avait deviné la place qu'aurait le roman au XIX[e] siècle, le roman qui, plus que le théâtre, fut, à cette époque, la véritable expression du génie français avec Balzac, ou du génie anglais avec Thackeray et George Eliot. Quel plaisir de voir Stendhal corriger ses jugements artistiques et compléter ses impressions ! Le passage sur le pseudo Vinci de Sant'Onofrio arrive à son heure, au moment où l'on s'occupe encore de l'attribution de cette madone. Enfin, grâce à ces marginalia, nous savons quelque chose de plus sur *Le Rouge et le Noir* et une certitude nous est donnée de la sensibilité de Stendhal, qui s'offense de la sécheresse de M[lle] Clara Gazul.

C. S.

III

STENDHAL A-T-IL DÉDIÉ A NAPOLÉON SON HISTOIRE DE LA PEINTURE ?

Stendhal eut un beau geste, une fois dans sa vie, un geste où il y avait du courage, de l'élégance, et même de la générosité. Du moins sommes-nous tentés de le croire. C'est le jour qu'il offrit son *Histoire de la Peinture en Italie*

« *A sa Majesté Napoléon-le-Grand,*
Empereur des Français,
retenu à l'île de Sainte-Hélène. »

Un peu d'emphase et le désir d'étonner ne me paraissent pas trop gâter la jolie fierté et la crânerie de cette dédicace, faite pour un livre paru en France, sous le gouvernement parfois sans indulgence de la Restauration. Ce courage bien français, je veux dire où se mêlait une pointe de vanité, peut contenter à la

fois les dilettantes que séduisent la grâce et la hardiesse du bien-joué, et les âmes tendres, qui aiment à se laisser toucher par la fidélité aux grandeurs déchues. Faut-il ajouter qu'il doit plaire aux enthousiastes de Napoléon : quelques dévots de Stendhal l'adorent ainsi à travers leur bonapartisme. Les cœurs sensibles comme les amateurs d'énergie trouvent ici leur compte.

Enfin, sans être rien de tout cela, on peut encore admirer la page que Stendhal écrivit au-dessous de cette dédicace. C'est une des plus fortes qu'il ait faites. On y trouve comme un enthousiasme, que d'habitude il cache mieux, et l'inspiration d'un cœur ému, mais avec la fermeté d'une raison claire. Et cette pensée nerveuse et précise lui donne je ne sais quelle éloquence, qui n'est pas de la rhétorique, encore moins de la sensiblerie. Cela ressemble peu à la déclamation politique de ce temps-là, et de tous les temps : Stendhal y dit quelque chose, il le dit avec une merveilleuse concision, et il sait mêler à l'admiration la plus ardente les critiques et même les leçons. C'est un dévot qui sait dire à son dieu ses vérités, chose aussi rare en politique qu'en religion. Avouerai-je toute ma pensée? Il faut mettre ce peu de lignes à côté de ce que l'on a écrit de mieux sur Napoléon. Ce mélange d'enthousiasme et de justes reproches, qui est déjà le ton de l'Histoire, ne vaut-il pas les anathèmes mollement emphatiques de Lamartine? Et ceux qui aiment les paroles

fortes et brèves préfèreront peut-être ces quelques phrases aux magnifiques évocations de Victor Hugo, où Napoléon devient trop le héros épique et fabuleux d'un nouveau mythe.

« Sire,

« Je ne puis dédier plus convenablement l'*Histoire de la Peinture*, écrite en langue française, qu'au grand homme qui avait donné à la patrie ce beau musée qui n'a pu exister dès qu'il n'a plus été soutenu par sa main puissante..... comme, dans mon système, avec des cœurs avilis on peut bien faire des érudits, mais non des artistes, il est à craindre que la France n'ait perdu, avec le plus grand homme qu'elle ait jamais produit, son école naissante. . . . .
... votre gloire corrigeait tout ; mais je trouvais détestable votre système d'éducation. Aussi, au jour du danger, vous n'avez plus trouvé que des âmes faibles parmi vos favoris, et les Carnot, les Thibaudeau, les Flaugergues, sont sortis des rangs de ceux que vous n'aimiez pas.

Malgré cette faute, ... l'équitable postérité pleurera la bataille de Waterloo, comme ayant reculé d'un siècle les idées libérales....... vous avez forcé le *Chouan* et le *Jacobin* à être Français, et ce nom, Sire, vous l'avez porté si haut, que tôt ou tard ils s'embrasseront au pied de vos trophées. Ce bienfait, le plus grand que la nation pût recevoir, assure à la France une immanquable liberté. . . . .

... la postérité, redevenue impartiale, hésitera seulement si elle doit placer votre nom à côté ou au-dessus de celui d'Alexandre, et vos plats ennemis ne seront connus que par le bonheur qu'ils auront eu d'être vos ennemis.

Je suis avec le plus profond respect, Sire,
De Votre Majesté Impériale et Royale,
Le très humble et très obéissant serviteur et
S. [sujet ?] par mes vœux »...

J'imagine que celui à qui cette page était adressée l'eût aimée, d'abord pour ce mépris si joliment insolent, qui traite les Bourbons par l'ignorance ; mais il en eût goûté aussi la plénitude et la franchise ; ce genre d'éloquence qui ne se paie point de mots lui aurait plu, — s'il avait pu la lire.

Par malheur, et c'est ce qui gâte tout, une si noble page ne fut pas imprimée, comme on le croirait, du vivant de Napoléon et du vivant des Bourbons ; quand elle parut, bien des gouvernements avaient passé, Napoléon était mort à Sainte-Hélène, les Bourbons un peu partout ; il n'y avait plus aucun courage à dédier une Histoire de la Peinture à « Napoléon le Grand », qui n'était plus « détenu à Sainte-Hélène », mais enterré aux Invalides, — car Napoléon III régnait (1). Et l'auteur lui-même avait disparu depuis longtemps. Le

(1) Cette dédicace ne fut imprimée que dans l'édition de 1854 (Paris, Michel Lévy), par les soins de R. Colomb.

noble courage de cette dédicace fameuse ne fut qu'un courage posthume.

Il sera curieux d'en faire l'histoire, car cette histoire est pleine de révélations inattendues, et qui peuvent paraître piquantes. Elles surprendront, peut-être peineront, quelques dévots de Stendhal. Elles pourront amuser ceux qui goûtent les surprises que nous réserve toujours cet esprit charmant. Il faut l'étudier avec tendresse et ironie.



L'*Histoire de la Peinture* fut écrite à partir de 1811, souvent abandonnée et souvent reprise, pour paraître en 1817. Il était en somme bien naturel que Stendhal la dédiât à Napoléon, car elle avait accompagné son auteur, à la suite de l'empereur, jusqu'en Russie ; et le génie batailleur du conquérant était bien souvent venu interrompre la page commencée. Pourtant, je ne suis pas bien sûr que Stendhal ait tout de suite pensé à la lui offrir. M. Maurice Tourneux l'a bien écrit (1), et après lui M. Chuquet, qui fait autorité en matière stendhalienne, nous l'affirme sans hésiter :

« En 1817. Beyle dédiait à l'exilé de Sainte-Hélène l'*Histoire de la Peinture en Italie*, et, dans un projet

(1) *Grande Encyclopédie*, art. Beyle.



de dédicace, il signait « le soldat que vous prîtes à la boutonnière à Gœrlitz » (1).

Mais c'est là une affirmation un peu légère.

En fait, la première édition, celle de 1817, ne portait que cette seule dédicace :

« *Au plus grand des souverains existants*
à l'homme juste
qui eût été libéral par son cœur,
quand même la politique ne lui eût pas dit
que c'est aujourd'hui le seul moyen de régner. »

Ce n'était évidemment pas très clair pour les lecteurs d'alors, et chacun pouvait, suivant ses préférences politiques, appliquer cet éloge au souverain de son choix. Mais les critiques d'aujourd'hui, qui ont lu la dédicace imprimée en 1854, et écrite je ne sais quand, en ont très vite conclu que la première s'adressait au même souverain que la dernière. Et c'est assurément le sens le plus simple, je dirai le plus honnête. Il faudrait manquer de candeur pour croire que Sten-

(1) *Stendhal-Beyle*, p. 129, cf. p. 368.

Sainte-Beuve avait fait la même confusion (CAUS. DU LUNDI IX, 313) : « En 1817, il publiait l'*Histoire de la Peinture en Italie*, dédiée à Napoléon. Il existe de cette dédicace deux versions, l'une où se trouve le nom de l'exilé de Sainte-Hélène, l'autre plus énigmatique et plus obscure, sans le nom ; dans les deux, Napoléon y est traité en monarque toujours présent... »

dhal ait changé si vite de héros, comme de religion, et qu'il ait trouvé successivement deux souverains vivants dignes du nom de grand. Tant de facilité à flatter les tyrans serait bien scandaleuse chez un libéral comme Henri Beyle.

M. Tourneux explique, par une hypothèse ingénieuse, l'existence de ces deux dédicaces :

« Sur la prière de Firmin Didot, chez qui le livre était déposé, Beyle remplaça une dédicace à Napoléon « retenu à Sainte-Hélène », par une autre dédicace de tournure énigmatique, dont le sens échappa à plus d'un lecteur... »

Napoléon le Grand serait ainsi devenu le *plus grand des souverains existants*, et si l'on est un peu embarrassé pour comprendre comment Napoléon « eût été libéral *par son cœur* quand même la politique ne lui eût pas dit que c'est aujourd'hui le seul moyen de régner », ne trouve-t-on pas dans la seconde délicace que Waterloo a « reculé d'un siècle les idées libérales », et Stendhal n'a-t-il pas voulu rappeler l'Acte additionnel quand il dit qu'une politique avisée doit enseigner à être libéral (1) ?

(1) On peut rapprocher ce texte, inédit, que je trouve dans les manuscrits de Grenoble, vol. XXVII : « La constitution du dernier Empereur — de Bonaparte — telle qu'elle se trouve imprimée chez Didot est fort bonne. Il n'y manquait qu'une

Il reste pourtant quelques graves objections, et peut-être doit-on s'étonner que personne n'ait vu là un problème tout entier à résoudre.

En vérité, on a trop lu la première dédicace à travers la seconde. Pour un lecteur non prévenu, un sens plus naturel n'apparaît-il pas tout d'abord ?

Au plus grand des souverains existants... », de qui un Français pourrait-il parler ainsi si ce n'est de son roi ? Il est vrai que la figure placide et rusée de Louis XVIII accueille mal cette épithète magnifique, mais la flatterie n'a point toujours tant de justesse. Et d'ailleurs quelles sont les qualités plus précises qu'énumère ensuite la dédicace, si ce n'est celles, — équité, libéralisme, sagesse, — qui conviennent particulièrement au souverain pacifique qui avait rendu, disaient quelques-uns de ses amis, la liberté (1) à la France op-

chose : des hommes de cœur au Sénat et au Corps législatif. Non seulement la France eût été moins malheureuse, mais il serait encore sur le trône. »

(1) Cette idée, qui peut sembler surprenante aujourd'hui, se trouvait alors couramment chez maint adulateur du nouveau règne. Charles Loyson, alors professeur au lycée Bonaparte, plus tard, maître de Conférences à l'École normale, après avoir, en 1811, célébré la naissance du roi de Rome, applaudissait, en 1814, à la chute de Napoléon. « La *Liberté* s'est redressée », s'écria-t-il, et il appelait Napoléon un *despote sans courage*.

V. Hugo écrivait en 1816.

« Quand on hait les tyrans on doit aimer les rois. »

C'est au nom de la liberté que l'on acclamait Louis XVIII, au

primée par Bonaparte ; au représentant de la monarchie libérale remplaçant un dictateur et un despote ;... « à l'*homme juste* qui eût été libéral par son cœur quand même la politique ne lui eût pas dit que c'est aujourd'hui le seul moyen de régner » ?

Mais cet éloge si pacifique est-il, en revanche, le seul qu'un bonapartiste eût trouvé à faire de Napoléon ? Qui pourrait reconnaître le conquérant de l'Europe en cet homme « juste » et « libéral » ? Il semble, tout au contraire, qu'on veuille opposer ces qualités toutes neuves et cet idéal nouveau du souverain à l'image glorieuse et sanglante qu'on adorait avant 1814. C'est le bon roi suivant la Charte qu'on verra tout naturellement ici, celui dont Stendhal encore, dans son *Histoire de la Peinture*, fait le même éloge qu'il paraît lui adresser directement dans la dédicace. Ne parlera-t-il pas, avec le respect onctueux d'un bon monarchiste, de « la belle Constitution de 1814 » que « le malheureux Louis XVI » ne put donner à son peuple (1) ?

temps de la première Restauration. Dans une pétition adressée à la Chambre, en mars 1815, par les élèves de l'Ecole de Droit, on lisait : «... Nous ne voulons plus de fers, nous voulons la liberté. Nous l'avons, on vient nous l'arracher : nous la défendrons jusqu'à la mort. »

Et Benjamin Constant écrivait alors : « Du côté du Roi, la liberté constitutionnelle... du côté de Bonaparte, la servitude. »

(Cf. Chateaubriand, *Mém. d'Outre-tombe*, III, 395, 444, 506.)

(1) *Peinture*, p. 13, 14. — Cette Constitution de 1814 le préoccupe beaucoup. Il en parle encore p. 281, 283.



Quant à Napoléon, il l'appelle Bonaparte, grande injure dans la bouche d'un ami de la légitimité, il le condamne « pour avoir *abaissé* la France, et surtout Paris », enfin il le nomme « *ce destructeur de l'esprit de liberté* en France » (p. 286). Est-il vraisemblable après cela qu'il lui dédie son livre comme au souverain *libéral* dans son cœur comme il l'est dans ses actes (1) ?

Je sais bien qu'au fond Stendhal n'est pas légitimiste, et qu'il déteste de toute son âme le « parti de l'éteignoir », comme il appelle, dans son journal inédit, la royauté nouvelle. Aussi bien, ne s'agit-il pas de prouver qu'il dédiait sa *Peinture* à Louis XVIII par un enthousiasme sincère. Mais s'il avait voulu, avec un beau courage, faire éclater en première page sa fidélité à Napoléon, il ne l'eût point, par prudence, insulté ensuite le long de son livre. Et tout ce qu'on pourrait accorder, à la rigueur, c'est que cette dédicace qui, dans l'esprit de tous les lecteurs, ne pouvait qu'être adressée à Louis XVIII, Stendhal la consacrait mystérieusement, au fond de son cœur, à l'exilé de Sainte-Hélène, en s'arrangeant bien pour que ni celui-là ni personne ne pût jamais le deviner.

(1) Ne va-t-il pas même jusqu'à lui donner la grande injure des royalistes d'alors, à lui reprocher d'être le meurtrier d'un Bourbon : « L'esprit général de cette histoire montre assez que peu de personnes haïssent autant que l'auteur *l'assassin du duc d'Enghien...* » (*Peinture*, p. 249).

Ce serait donc tout au plus une ironie et une mystification ; quelques initiés, à condition d'être bien avertis par Stendhal, pouvaient seuls y discerner le sens ésotérique. Mais pour le vulgaire, il y en avait un autre, plus simple, plus apparent, plus immédiat. Et Stendhal tout seul se donnait la jouissance secrète de dédier au héros de son rêve le livre que tout le monde croyait adressé au souverain de tous ses mépris. — Voilà, si l'on veut, une subtilité bien stendhalienne, et d'une ingénieuse complication ; de l'hypocrisie à la Julien Sorel.

Mais elle n'expliquerait pas encore tout. Personne n'a-t-il donc été surpris de lire dans une lettre à Crozet, son meilleur ami, écrite au moment où la *Peinture* allait paraître (1), cette phrase singulière :

« Si tu trouves réellement *basse*, *plate*, la dédicace, pouvant faire rougir Dominique (c'est-à-dire lui-même) en 1826, supprime-la. Il m'a consulté, je ne la trouve pas *plate*. *Item*, *primo panem*, *deinde*, *philosophari*. Avec 12.000 fr. (2) par an, au Cularo (Grenoble), je serai le plus malheureux des êtres, avec 4 ou 5 ici, *very happy*. »

Il faudrait expliquer ce rébus. Si la dédicace est

(1) Lettre du 20 octobre 1816, dans les *Souvenirs d'Egotisme*, p. 238.

(2) C'est le chiffre qu'on lit dans le manuscrit : sur le texte imprimé : *1.200*.

adressée à Napoléon, on peut la trouver imprudente, absurde, mais « basse » ou « plate », c'est difficile. Et pourquoi le paraîtrait-elle davantage en 1826 ? Et quel rapport peut avoir cette dédicace, adressée en 1816 à Napoléon, avec la question des revenus de Stendhal ? A moins de supposer qu'il ne compte sur cette flatterie pour recevoir une pension prise sur la cassette du prisonnier de Sainte-Hélène ? Enfin, n'a-t-il pas l'air de se reprocher comme une hypocrisie les paroles de sa dédicace : *primo panem, deinde philosophari.* Mais quoi qu'on pense ou qu'on ait dit des sentiments de Beyle pour Napoléon, ses manuscrits nous apprennent qu'il travaillait à écrire sa vie dès 1815, et ce n'était point apparemment dans un esprit de dénigrement. Il ne pouvait donc se reprocher comme une hypocrisie une dédicace louangeuse adressée à Napoléon. — Sur la dernière page du premier volume de ces manuscrits, il avait écrit :

« *Des B* (*Bourbons*) *ne dire que ceci :*
Après la lumière, on a eu la boue (1). »

Mais tout semble s'expliquer, au contraire, si l'on admet que la dédicace s'adresse à Louis XVIII ; alors c'est une bassesse et une platitude, alors l'intérêt peut le guider, soit qu'il compte sur une faveur du gouvernement nouveau, soit que plus simplement la dédicace

(1) Bibliothèque de Grenoble, inédit.

serve de passe-port à un livre d'ailleurs audacieux, et lui permette de se bien vendre en France. Mais il ne peut pas, sans un peu d'intime honte, louer le Gouvernement à propos duquel il a écrit, en juillet 1815, dans un fragment inédit et inconnu de son journal (1) :

« J'ai lu au Café Florian *les malheurs et l'avilissement de la France, je veux dire l'entrée du roi et ses premiers actes...* »



Mais Stendhal est l'homme de toutes les surprises, et quand nous croyons avoir saisi de lui une image vraie, il se démasque, et nous le trouvons tout autre.

En fait, si la première dédicace de l'*Histoire de la Peinture* ne fut pas adressée à Napoléon, elle ne le fut pas non plus à Louis XVIII. La réalité est beaucoup plus singulière et plus inattendue. Les manuscrits de Stendhal vont nous aider à découvrir enfin le destinataire jusqu'ici inconnu de cette dédicace mystérieuse.

Dans un cahier de notes, écrites dans les derniers mois de 1814, j'ai trouvé la première version de la dédicace. Stendhal était alors à Milan, il avait laissé la France aux mains des alliés et sous le gouvernement de Louis XVIII. C'est donc trois ans avant l'apparition du livre que déjà Stendhal pensait à qui l'adresser. Le

(1) Daté de Venise. (Bibl. de Gren.)

texte est conforme à celui que nous connaissons, à celui de la première édition parue en 1817 :

« *Au plus grand des souverains existants*, etc... »

A la suite du brouillon de la dédicace se trouve une sorte de lettre d'envoi (1) :

« Ce n'est point pour obtenir une bague enrichie de diamants de la munificence de V. M. I. (Votre Majesté Impériale) que je lui présente cette brochure, mais parce que je l'ai entendue à Paris manifester son opinion sur la traite des nègres dans le salon de M.
(ici une coupure aux ciseaux). Ce n'est pas tout de faire de grandes choses, il faut des Homères aux Achilles, et l'Académie française a soutenu pendant un siècle entier la gloire de Louis XIV. »

Cette lettre n'est pas encore d'une extrême clarté. Puisqu'il y a là une majesté impériale, il faut renoncer définitivement à faire de Louis XVIII le destinataire de cette dédicace. Mais peut-on songer encore une fois à Napoléon ?

Je veux bien que, même à l'île d'Elbe, où il est alors, l'empereur pût donner une bague de diamants. On sera surpris pourtant que Stendhal lui adresse son

(1) Devait-elle être imprimée au début même du livre, ou simplement envoyée par l'auteur avec un exemplaire, nous ne le savons pas.

livre pour cette unique et bizarre raison qu'il l'a entendu parler de la traite des nègres (1) dans un salon mystérieux. Sans doute il est tout simple et conforme au goût du temps comme à la saine rhétorique de l'appeler un Achille : d'une façon qui n'est qu'à demi discrète, Stendhal s'offre à être l'Homère de ce nouvel Achille ; nous ne sommes pas habitués à l'imaginer dans ce rôle nouveau ; mais quand on sait qu'il méditait sans doute déjà d'écrire l'histoire de Napoléon, on peut à la rigueur comprendre ce qu'il veut dire. Cependant, entre tant d'autres, reste cette difficulté vraiment incommode : si, avec un peu d'effort, on pouvait concevoir que Stendhal, après l'Acte Additionnel, appelât Napoléon « l'homme juste... » et « libéral » par son cœur comme par sa politique, cela devient en 1814 un non-sens ou une ironie incompréhensible.

(1) A coup sûr Louis XVIII n'aurait pu parler de la traite des nègres dans un sens « libéral » et « juste », et de manière à enthousiasmer Stendhal, puisqu'il s'obstina, malgré les instances du gouvernement britannique, à ajourner à cinq ans l'abolition de la traite, — tandis que Napoléon, à peine revenu, en 1815, la décréta et la rendit exécutoire le jour même. (Cf. Henri Houssaye, *1815*, p. 435-436.)

Remarquons en passant que la dédicace de Stendhal prend, de cette lettre d'envoi, un sens nouveau. Cet homme « juste » et « libéral » est celui qui veut rendre la liberté aux esclaves. Et voici Stendhal devenu, pour un temps, sentimental et philantrope.

Malgré tout, comme les majestés impériales et les Achilles ne sont pas innombrables, nous serions ramenés à Napoléon, faute d'un destinataire mieux adapté, si nous ne trouvions un autre texte, qui cette fois et définitivement explique tout. Il s'agit d'une lettre à Crozet, datée de Rome, le 28 septembre 1816, et dont M. Stryienski avait publié une partie, dans son précieux livre : *Souvenirs d'Égotisme*.

Stendhal y parle longuement de son *Histoire de la Peinture* (1) qui, après une gestation de cinq ans, veut enfin paraître au jour. Il y est question de romantisme déjà, et de l'*Edinburgh Review*, de Michel-Ange, et du père de Beyle, qui ne lui donne pas d'argent. Enfin Stendhal, dans une partie de cette lettre (2) demeurée entièrement inédite (3), entretient son ami de la dédicace qu'il a préparée.

« Si la dédicace pèche comme hardie, laisse-la... cela passera. Si elle pèche comme plate, ôte-la. Mais songe au malheur exécrable qui peut me tomber sur la tête... »

(1) Il avait envoyé le brouillon de son livre à Crozet, et usa beaucoup des conseils de son ami.

(2) Cette lettre, comme sa date l'indique, est antérieure de près d'un mois à l'autre lettre à Crozet, sur le même sujet, que j'ai déjà citée. (*Souv. d'Egot.*, p. 238.) Celle-ci précise et explique le texte incompréhensible de celle-là.

(3) Se trouve à la bibliothèque de Grenoble.

Et il lui explique que son père, un vrai « jésuite », lui promet depuis deux ans trente mille francs qu'il ne lui donne jamais. Stendhal a perdu en un jour, avec la chute de Napoléon, honneurs et fortune. Ses vœux se bornent maintenant à vivre à Milan, où sont ses amours. Mais il lui faut au moins de quoi y vivre. Il n'est point exigeant : 4.000 francs par an lui suffisent ; mais il n'a que 1.600 francs !.,.

Nous ne voyons pas d'abord où mènent ces comptes de ménage. C'est au projet le plus singulier, et qui montre bien le dénuement extrême et la détresse de Stendhal : il en perd la tête. Plutôt que de mourir de faim, écrit-il, il ira en Russie faire le métier de précepteur. Cette honorable profession manquait en effet à Stendhal, qui fit tant d'autres métiers.

Or, pour être professeur en Russie, il faut s'y faire d'abord connaître. Beyle a trouvé un expédient qui peut sembler à la fois bien compliqué et bien naïf. C'est de faire un livre à succès, et de le dédier au grand empereur qui vient d'être, à Paris, l'arbitre de l'Europe, à Alexandre Ier.

Il expose donc fort posément ses plans à Crozet :

« La louange ne paraît jamais plate à la personne louée. *If the history is bad* (1), ce n'est pas cette dédicace qui la fera tomber plus vite. Si elle est bonne, cela donnera au lecteur de l'humeur qui ne tiendra pas

(1) « Si l'Histoire (de la Peinture) est mauvaise...

contre 40 pages de l'Introduction. Et cela me fera un moyen *for the Russia* (1)... »

Et il conclut... « bien résolument... LAISSE LA DÉDICACE. » Un ambassadeur, qu'il ne nomme et que nous ne connaissons pas, le protège, et il paraît qu'avec un bon livre, il le fait professeur à 5.000 francs par an. Donc « arrange la dédicace de la manière la plus flatteuse *for his northern Majesty* ».

Cette majesté du Nord, c'était justement le principal vainqueur de son héros, le plus opiniâtre et le plus puissant des ennemis de Napoléon, celui qui avait commencé et achevé sa chute. Plus tard, Stendhal adressera bien au vaincu malheureux de nobles paroles, il y semblera protester contre le jugement des faits et des hommes ; mais il s'était d'abord incliné devant eux. Sa fidélité à Napoléon fut sincère, mais tardive ; il commença par flatter le vainqueur, avant de consoler le vaincu. Quoi qu'il en dise, il y avait là quelque bassesse et quelque platitude.

C'est que l'histoire de cette dédicace commence prosaïquement par une affaire d'argent ; elle manque tout à fait de noblesse et de beauté. Ce jour-là, Beyle ne pense qu'à une chose : c'est qu'il n'a pas assez de rentes pour *faire l'amour* à Milan. Et cette idée affreuse emporte et offusque tout. La fin de la lettre à Crozet en est toute pleine. Beyle n'y parle que

(1) ... « Pour la Russie. »

réclame et gros sous. Les romantiques ses contemporains eussent trouvé cela bien « épicier ». — Il semblerait que l'*Histoire de la Peinture* n'est qu'une entreprise commerciale :

« Tâchons, dit-il, de faire annoncer ferme la première livraison de l'*Histoire de la Peinture.* La roche est escarpée, l'eau est profonde, et *le jésuite n'a que 70.* »

(Beyle veut dire que l'héritage paternel peut se faire attendre, car son père n'a que 70 ans) (1). Lui-même s'excuse un peu du mot qu'il a lâché :

« Si cela te révolte, songe que je suis *harassé* par toutes les ruses de la mauvaise foi, depuis deux ans..... Et voilà ce que devient l'humanité. » (*Inédit*).

Ce jour-là son humanité ne valait sans doute pas mieux que son patriotisme. C'est un moment de la vie de Stendhal qui manque d'élégance.

(1) Il répète la même réflexion édifiante dans une lettre du 15 novembre (*Souv. d'Egot.*, 241) : « Je voudrais ne pas avoir si fort raison contre l'homme qui abuse du droit du plus fort. Si le bâtard n'avait rien, je prendrais un parti vigoureux, professeur en Russie. *But he is seventy years, de là l'Enfer pour M. Mozart* » (lui-même). (La phrase en italiques est inédite).



Pour consoler ses dévôts, je veux citer de lui quelques paroles sincères et indignées, que lui inspiraient, un an avant, les événements de 1815 (1). Elles nous montrent un Stendhal ardent patriote qui n'est peut-être pas très connu. Mais ce Stendhal si fier, sorte d'exilé volontaire qui ne veut plus rentrer dans son pays asservi et déshonoré, condamne un peu par contraste le Stendhal besogneux et piteusement hypocrite qui envoie sa dédicace au chef des Alliés :

« J'ai lu au café Florian les malheurs et l'avilissement de la France... Il ne me reste plus qu'un vœu, c'est que ces lâches habitants de Paris soyent bien vexés par les soldats prussiens logés chez eux. Les lâches ! on peut être malheureux, mais perdre l'honneur !

La haine de la tyrannie a égaré les Chambres. Il paraît qu'elles ont forcé Bonaparte à la démission, dans un moment où son grand nom était plus nécessaire que jamais (2). Lucien avait raison, l'intérêt de la patrie était de mettre les Chambres en prison pour un mois (3)...

(1) Journal inédit, écrit dans la dernière semaine de juillet 1815, à Venise.

(2) Il écrivait ailleurs de Napoléon, en 1815 : « C'est un caractère romain, c'est la volonté la plus ferme des temps modernes.» (Manus. de Grenoble, inédit).

(3) On reconnaît ici la première idée d'une phrase de la dédicace à Napoléon.

Les bâtards doivent être contents... Pour me consoler de ce grand malheur arrivé à la raison humaine, je suis allé faire le tour de Venise...

Je ne rentrerai de longtemps dans un pays sans liberté et sans gloire...

C'est la première fois de ma vie que je sens bien l'amour de la patrie. Je n'aime pas les plats Français d'aujourd'hui, mais je regrette ce qu'ils auraient pu être dans 50 ans (1)...

Je m'estime heureux de vivre sous le gouvernement profondément sage de la maison d'Autriche. D'ailleurs rien de ce qu'on fait ici ne peut me toucher, je suis un passager sur le vaisseau. L'essentiel est qu'on ait la tranquillité et de bons spectacles... »

Ceci est la vraie pensée et l'âme profonde de Stendhal, une sorte d'épicurisme indigné.

Mais le manque d'argent vint tout gâter. Stendhal ne se souvint plus, un an après, qu'il avait écrit : « On peut être malheureux, mais perdre l'honneur ! »

Pourtant ne lui soyons pas trop sévères. Car, enfin, il ne fut pas professeur en Russie, il ne gagna pas 5.000 francs pour avoir dédié son *Histoire de la Peinture* au Tsar.

Voici sans doute ce qui était advenu.

Il avait donc, un jour, à Paris, vu dans un salon le tsar Alexandre. Le fait n'a rien d'improbable. Sten-

(1) « La moitié des Français ne comprend pas encore le mot Patrie. » (Inédit, probablement écrit en 1814.)

dhal se trouvait à Paris au moment de l'entrée des alliés (1) ; il fréquentait un peu dans le monde royaliste ; M. Beugnot, l'un des ministres du nouveau règne (2), était son protecteur et son ami. Stendhal fut même plus tard aussi lié qu'on peut l'être avec cette famille... Il aurait donc entendu Alexandre prononcer quelque parole généreuse sur l'abolition de la traite des nègres, dont on s'entretenait beaucoup alors (3). D'ailleurs, on sait qu'Alexandre se montrait fort libéral. Il avait, dès longtemps, adopté nombre d'idées nouvelles, et cherché à appliquer en Russie quelques-unes des théories du XVIIIe siècle. On avait même parlé de constitution. Sa réputation de souverain éclairé et

(1) Il y resta jusqu'aux premiers jours d'août 1814 ; le 6, il passait le Mont Cenis. C'est donc quatre mois qu'il y était demeuré en compagnie des alliés (proclamation de Louis XVIII au Sénat et abdication de Napoléon : 6 avril).

(2) Il fut nommé commissaire délégué au ministère de l'Intérieur, aussitôt après l'entrée des alliés à Paris ; directeur général de la police, pendant la première Restauration ; en décembre 1814, il passa à la Marine, et portait encore le titre de ministre de la Marine, auprès de Louis XVIII, à Gand.

(3) Le tsar était très accessible ; chacun le pouvait voir, entendre, il était prodigue, sinon de « bagues enrichies de diamants », au moins de menus cadeaux. Chateaubriand écrit dans ses *Mémoires d'Outre-tombe* (III, 452) : « Qui passait sa vie chez l'autocrate Alexandre, chez ce brutal Tartare ? les classes de l'Institut, les savants, les gens de lettres, les *philosophes philanthropes*, théophilanthropes et autres ; ils en revenaient charmés, comblés d'éloges et de *tabatières*. »

moderne était bien établie quand il vint en France. Sa conduite la justifia en partie.

Il ne tenait pas aux Bourbons ; il voulait que la France choisît elle-même son gouvernement, fût-ce la République ; il avait prononcé des phrases comme celle-ci : « Il faut que la France soit grande et forte. » Et, bien que Stendhal, au fond de l'âme, dût se laisser peu entraîner par la popularité d'Alexandre, bien qu'il dût voir comme ses velléités de justice et de libéralisme se trouvèrent vaines à l'effet, il pouvait songer, sans trop de répugnance peut-être, à dédier au tsar victorieux son nouveau livre. L'on comprend maintenant ce que signifient cette « liberté » et cette « justice » dont l'éloge s'adaptait médiocrement à Louis XVIII comme à Napoléon. Il peut convenir au tsar, qui vient moins en vainqueur et en conquérant qu'en libérateur, et qui prétend laisser la France libre maîtresse de ses goûts, sans lui opposer l'injustice de la force.

La dédicace devient claire et appropriée (1).

Mais elle avait aussi un autre avantage. Elle n'était claire que pour qui en avait la clé. Alexandre, prévenu, s'y reconnaîtrait avec plaisir. Mais le public français,

(1) Il faut remarquer pourtant qu'en 1817 les éloges de Stendhal commençaient à ne plus convenir Alexandre était devenu mystique, il se faisait l'ouvrier de la Sainte Alliance ; dès son retour en Russie il avait commencé la lutte contre le libéralisme, qu'il regardait maintenant comme l'esprit du mal. La dédicace écrite en 1814 commençait à dater.



sur qui Stendhal devait plus compter que sur ses lecteurs de Russie, n'était pas obligé de comprendre. Et en laissant ces termes magnifiquement emphatiques : « Au plus grand des souverains existants... » dans une savante incertitude, Stendhal évitait même cette « humeur » dont il parle à Crozet, l'humeur des patriotes français lisant la dédicace à leur vainqueur.

Les royalistes, dans leur aveuglement, l'appliqueraient à Louis XVIII, l'enthousiasme des bonapartistes les ferait sans hésiter l'adresser à Napoléon. Et, à l'autre bout de l'Europe, un petit nombre de Russes choisis, ceux qui prennent des professeurs français, seraient délicatement touchés de cet hommage à leur empereur, venu d'un Français qui avait fait la retraite de Russie.

La combinaison était ingénieuse, mais pour qu'elle réussît il fallait d'abord que le livre eût du succès. Dédier une œuvre que personne ne veut lire n'est pas un hommage dont on vous sache gré. Stendhal attendit-il que le livre fît parler de lui pour l'envoyer au tsar, avec cette lettre qu'il préparait trois ans à l'avance ? Nous savons du moins que l'intention de le dédier à Alexandre persista pendant plus de deux ans, qu'il le voulait en 1816 comme en 1814. Mais quand le livre eut paru, quand, malgré une réclame qui pour le temps était savamment organisée, sur 1.000 exemplaires, 700 restèrent pour compte à Stendhal, il n'osa

peut-être plus faire fond sur une œuvre obscure (1). Aucune gloire littéraire ne pouvait le précéder en Russie. Il n'y alla pas.

Peut-être aussi trouva-t-il dur de quitter Milan, où l'attachait plus fort que jamais un nouvel amour, le plus grand de sa vie : Métilde Viscontini lui fit sans doute oublier le tsar Alexandre, s'il y pensait encore.

Enfin on peut supposer qu'il trouva moyen d'arranger ses petites rentes ; ou pensa-t-il qu'il valait mieux être sans le sou à Milan que riche à Moscou ? Quoi qu'il en soit, la dédicace mystérieuse au tsar Alexandre disparut du livre avec le singulier projet qui l'y avait fait mettre. Quand Stendhal publia une deuxième édition de la *Peinture*, en 1825, ou, pour mieux dire, quand il fit reparaître alors le vieux stock invendu, en changeant seulement la première page, et en y faisant mettre : « seconde édition », une seule chose s'était modifiée dans cette première édition rajeunie : la dédicace en avait disparu, et aucune autre ne l'avait remplacée. Adressée à Napoléon ou à

(1) C'est même chose très curieuse, que tous les exemplaires de la première édition ne portent pas la dédicace, comme si Stendhal, au cours même du premier tirage, eût renoncé à son projet ; elle se trouve dans l'exemplaire de M. Tourneux, mais elle n'est ni dans celui de M. Stryienski ni dans celui de M. Paupe. Il y a là une statistique à faire que je recommande aux bons soins de ce scrupuleux bibliographe.

Louis XVIII, on ne comprendrait pas qu'il l'eût supprimée. Mais il devait être content de faire disparaître cette dédicace à Alexandre, reste malheureux d'un malencontreux et vain projet (1).

Quand donc écrivit-il, sans oser l'imprimer, la belle et noble dédicace à Napoléon, comme pour se purifier devant lui-même de la dédicace au tsar? L'avait-il écrite, on pourrait le supposer, dès 1815, à l'époque où nous trouvions dans son journal inédit une pensée qui reparaît dans cette dédicace? Ou l'écrivit-il dans la suite, au cours de ces années où le souvenir de Napoléon, grandissant par l'éloignement, lui paraissait chaque jour plus cher?

Il n'est pas besoin de faire remarquer que cette dédicace doit nécessairement se placer entre l'automne de 1815, où Beyle put savoir que Napoléon était envoyé à Sainte-Hélène, et le printemps de 1821, où il apprit qu'il y était mort. Nous n'avons malheureusement nulle autre indication sur sa date. Elle fut écrite, on le voit, postérieurement à la première dédicace, puisque celle-ci était composée dès 1814 (2). Fut-ce un an, fût-ce sept ans après?

A tout le moins peut-on penser que Stendhal, en l'écrivant, fut heureux de l'équivoque possible. Il

(1) D'ailleurs Alexandre mourait cette même année 1825.

(2) Et ceci encore doit faire abandonner l'explication de M. Tourneux.

songea certainement que ses lecteurs de 1900, en lisant la dédicace à Napoléon, croiraient que la première lui avait été elle aussi adressée. Il calcula tout pour les égarer. Il compta bien qu'il les tromperait toujours.

Ceux qui goûtent Stendhal comme il le faut goûter se délecteront à ces complications. Puissent ses fanatiques me pardonner d'avoir dévoilé cet amusant machiavélisme.

P. A.

IV

UNE HISTOIRE DE STENDHAL RACONTÉE PAR BALZAC

M. Paul Bourget parle d'un « morceau peu connu de Balzac, qui prête à Stendhal une anecdote rabelaisienne jusqu'au cynisme ». Cette anedocte fait partie des *Contes bruns*, publiés en 1832, par *une Tête à l'envers* (1) et devenus à peu près introuvables aujourd'hui.

C. S.

UNE CONVERSATION ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT

— Toutes vos histoires sont épouvantables !... dit la maîtresse du logis, et vous me causerez cette nuit des cauchemars affreux. Vous devriez bien dissiper les impressions qu'elles nous laissent en nous racontant

(1) H. de Balzac, Philarète Chasles et Charles Rabon.



quelque histoire gaie, ajouta-t-elle, en se tournant vers *un homme gros et gras, homme de beaucoup d'esprit et qui devait partir pour l'Italie, où l'appelaient des fonctions diplomatiques* (1).

— Volontiers, répondit-il.

— Madame de..., reprit-il en souriant, la femme d'un ancien ministre de la marine sous Louis XVI, se trouvait au château de..., où j'avais été passer les vacances de l'année 180... Elle était encore belle, malgré trente-huit ans avoués et en dépit des malheurs qu'elle avait essuyés pendant la révolution. Appartenant à l'une des meilleures maisons de France, elle avait été élevée dans un couvent. Ses manières, pleines de noblesse et d'affabilité, étaient empreintes d'une grâce indéfinissable. Je n'ai connu qu'à elle une certaine manière de marcher qui imprimait autant de respect qu'elle inspirait de désirs. Elle était grande, bien faite et pieuse. Il est facile d'imaginer l'effet qu'elle devait produire sur un petit garçon de treize ans : c'était alors mon âge. Sans avoir précisément peur d'elle, je la regardais avec une inquiétude désireuse et avec de vagues émotions qui ressemblaient aux tressaillements de la crainte.

Un soir, par un de ces hasards dont il est difficile de rendre compte, sept ou huit des dames qui habitaient le château se trouvaient seules, sur les onze heures du

(1) Beyle venait d'être nommé consul à Civitâ-Vecchia.

soir, devant un de ces feux qui ne sont ni pétillants ni éteints, mais dont la chaleur moite dispose peut-être à une causerie plus intime, en communiquant aux fibres une sorte d'épanouissement qui les béatifie.

Madame de... jeta un regard d'espion sur les hauts lambris et les vieilles tapisseries de l'immense salon. Ses grands yeux noirs tombèrent sur un coin passablement obscur où j'étais tapis derrière une duchesse aux pieds contournés : ce fut comme un regard de feu, mais elle ne me vit pas. J'étais resté coi en entendant ces dames raconter, *sotto voce*, des histoires auxquelles je ne comprenais rien, mais les rires de bon aloi qui terminaient chaque narration avaient piqué ma curiosité d'enfant.

A votre tour, avaient dit en chœur les châtelaines à Madame de..., allons, contez-nous comment...

Elle conservait peut-être une vague inquiétude de m'avoir vu jouant auprès d'elle ; elle se leva, comme pour faire le tour du meuble énorme derrière lequel j'étais tapi ; mais une vieille dame, plus impatiente que les autres, lui prit la main en lui disant :

— Le petit est couché, ma chère ; d'ailleurs, voudriez-vous paraître plus prude que nous...

Alors la belle dame de... toussa, ses yeux se baissèrent souvent, et elle commença ainsi :

— « J'étais au couvent de... et je devais en sortir au bout de trois jours pour épouser M. le comte de F..., mon mari. Mon bonheur futur, envié par quelques-unes de mes compagnes, donnait lieu pour la vingtième

fois à des conjectures que je vous épargne, puisque d'après vos récits vous vous en êtes toutes occupées en temps et lieu.

» Trois jeunes personnes de mon âge et moi, qui ne pouvions pas faire ensemble soixante-dix ans, étions groupées devant la fenêtre d'un corridor, d'où l'on voyait ce qui se passait dans la cour du couvent. Depuis une heure environ, nos jeunes imaginations avaient cultivé le champ des suppositions d'une manièré si folle et si innocente, je vous jure, qu'il nous était impossible de déterminer en quoi consistait le mariage ; mes idées étaient même devenues si vagues que je ne savais plus sur quoi les fixer.

» Une sœur de trente à quarante ans, qui nous avait prises en amitié, vint à passer ; c'était, autant que je me le rappelle, la fille d'un campagnard fort riche : elle avait été mise au couvent dès sa jeunesse, soit pour avantager son frère, soit à cause d'une aventure qu'elle ne racontait qu'à son honneur et gloire. Mademoiselle de Langeac, qui était plus libre qu'aucune de nous avec elle, l'arrêta et lui exposa assez malicieusement le danger qu'il pouvait y avoir pour moi d'ignorer les conditions de la nature humaine.

» La religieuse avisa dans la cour un maudit animal qui revenait du marché, et qui, dans le moment, par la fierté de son allure, la puissance de développement de tout son être, formait la plus brillante définition du mariage que l'on pût donner. »

Là, le groupe féminin se rapprocha, Madame de... parla à voix basse, les dames chuchotèrent et tous les yeux brillèrent comme des étoiles ; mais je ne pus entendre de la réponse de la religieuse que deux mots latins employés par la belle dame, et qui étaient, je crois : *Ecce homo !...*

— « A cet aspect, reprit Madame de..., dont la voix remonta insensiblement au diapason doux et clair qui avait donné le ton aux juvéniles confidences de ces dames, je manquai de me trouver mal. Je pâlis en regardant mademoiselle de Fiennes que j'aimais beaucoup, et la terreur que j'ai ressentie depuis en pensant au jour où je devais monter sur l'échafaud n'est pas comparable à celle dont je fus la proie en songeant à la première nuit de mes noces. Je croyais être faite autrement que toutes les femmes. Je n'osais parler à ma mère ; je regardais le comte avec un curieux effroi, sans en être plus instruite. Je ne vous dirai pas toutes les pensées martyrisantes dont je fus assaillie ; l'idée d'un pareil supplice a été jusqu'à me faire rester, la veille de mon mariage, à tenir pendant environ une heure le bouton doré qui servait à ouvrir la porte de la chambre où dormait ma mère, sans pouvoir me décider à entrer, à la réveiller et à lui faire part de l'impossibilité où me mettait la nature d'être femme un jour.

» Bref ! je fus menée plus morte que vive dans la chambre nuptiale... »

Ici madame de... ne put s'empêcher de sourire, et elle ajouta, non sans quelque mine de sainte nitouche :

— « Mais j'ai vu que tout ce que Dieu a fait est bien fait, et que la pauvre bécasse de religieuse avait essayé, comme Garo, de mettre des citrouilles à un chêne. »

— Monsieur, dit une jeune dame, si vos histoires gaies commencent ainsi, comment finiront-elles ?

— Oh ! Monsieur n'a jamais pu rien conter sans y mettre un trait un peu trop vif, et vraiment je le redoute. J'espère toujours qu'il s'est corrigé...

— Mais où est le mal ?... demanda naïvement le narrateur. Aujourd'hui vous voulez rire, et vous nous interdisez toutes les sources de la gaieté franche qui faisait les délices de nos ancêtres. Otez les tromperies de femmes, les ruses de moines, les aventures un peu breneuses de Verville et de Rabelais, où sera le rire ?... Vous avez remplacé cette *poétique* par celle des calembours d'Odry !... Est-ce un progrès ?... Aujourd'hui nous n'osons plus rien !... A peine une honnête femme permettrait-elle à son amant de lui raconter la bonne histoire du cocher de fiacre disant à une dame : « *Voulez-vous trinquer ?* »... Il n'y a rien de possible avec des mœurs aussi tacitement libertines, car je trouve vos pièces de théâtre et vos romans plus gravement indécents que la crudité de Brantome, chez lequel il n'y a ni arrière-pensée ni préméditation. Le jour où nous avons donné de la chasteté au langage, les mœurs avaient perdu la leur.

5

SOURCE DES CHRONIQUES ITALIENNES

Stendhal n'a point d'imagination, ce défaut le conduit au plagiarisme, mais ce n'est point le plagiarisme vulgaire; il se sert d'un texte comme d'un tremplin, d'où il prend son élan et part pour des régions inexplorées. A l'aide de quelques faits, très simples souvent, il édifie tout un roman, il réunit, enchaîne ces faits logiquement, les explique non sans quelque longueur, et finit par faire œuvre éminemment originale. Il suit la méthode historique, n'invente rien, met en œuvre des documents, *psychologise*, et donne parfois des conclusions.

Le sujet du *Rouge et noir* tient dans quelques lignes de la *Gazette des Tribunaux*.

Vers 1833 Stendhal trouva une mine féconde, c'étaient des *Novelle* ou historiettes, sortes de nouvelles à la main transmises de génération en génération sous le manteau de la cheminée. Il acheta douze volumes reliés de ces manuscrits presque tous relatifs à la

Rome des papes et les légua à sa sœur, Mme Pauline Périer-Lagrange, qui, grâce à Mérimée, les vendit à la Bibliothèque Nationale où ils sont aujourd'hui à la disposition du public.

Il y a une vingtaine d'années un jeune érudit, mort prématurément, M. Moïse Renault, aidé de M. Paul Adam, avait eu l'idée de publier ces *Novelle*, mais il recula devant cette grande tâche et, non sans raison, se contenta de traduire quelques extraits des plus curieuses de ces historiettes. Son travail m'a été confié par M. Paul Adam que je tiens à remercier ici, et à mon tour, je voudrais faire connaître un choix de ces récits, lus, étudiés et annotés par Stendhal, laissant de côté ceux dont il se servit pour composer *l'abbesse de Castro*, *Victoria Accoramboni*, *les Cenci*, *la duchesse de Paliano*, etc., qui forment le recueil des *Chroniques italiennes*.

Stendhal dans de nombreuses préfaces et notes émaillant les feuillets de ces manuscrits, a pris soin de nous expliquer l'intérêt qu'il trouvait à ces *Novelle*.

« Je m'imagine, dit-il, que mes contemporains de 1833 seraient assez peu touchés des traits naïfs ou énergiques que l'on rencontre ici racontés en *style de commère*. Pour moi le récit de ces procès et de ces supplices me fournit pour le cœur humain des données vraies et sur lesquelles on aime à méditer la nuit en courant la poste. J'aimerais bien mieux trouver des récits d'amours, de mariages, d'intrigues savantes pour capter des héritages. Mais la main de fer de la justice n'étant point entrée dans de tels récits, quand même je les trouverais, ils me sembleraient

moins dignes de confiance. Cependant des gens aimables sont occupés en ce moment à faire des recherches pour moi. »

Cette préface datée de Rome, Palazzo Cavalieri, *twenty fourth of April*, *1833* (innocente anglomanie !) renferme un des développements favoris de Stendhal sur la vanité. Il part de ce point que les façons d'agir et de penser des habitants de la Nouvelle-Hollande ou de l'île de Ceylan le laissent fort indifférent : ces gens-là ressemblent trop peu aux hommes qui ont été ses *amis* ou ses *rivaux*. Il en est pour lui de ces indigènes comme des Achille et des Agamemnon d'Homère et de Racine qui sont du genre *baillatif*. « J'aime ce qui peint le cœur de l'homme, mais de l'homme que je connais. » Or il se flatte de connaître les Français et les Italiens, et surtout les différentes espèces de vanité qui les distinguent.

« Dès le milieu du XVIe siècle, la vanité, *le désir de parestre, comme dit le baron de Fæneste, a jeté, en France, un voile épais sur les actions des hommes et surtout sur les motifs de ces actions.*

La vanité n'est pas de la même nature en Italie, c'est ce dont j'ai l'honneur de donner ma parole d'honneur au lecteur, elle a une action beaucoup plus faible. En général on ne pense au voisin que pour le haïr ou s'en méfier ; il n'y a d'exceptions que pour trois ou quatre cérémonies par an, et alors chaque homme qui donne une fête contraint mathématiquement, pour ainsi dire, l'approbation de son voisin. Il n'y a pas de nuances fugitives, aperçues et saisies au

vol à chaque quart d'heure de la vie, avec une inquiétude mortelle. On ne voit pas de ces faces inquiètes et maigres, transpercées par les anxiétés d'une vanité toujours souffrante, de ces visages à la Vixault (député de l'Hérault en 1833).

Cette vanité d'Italie, tellement différente, tellement plus faible que la nôtre est ce qui m'a engagé à faire transcrire les bavardages qui suivent. Ma préférence semblerait bien baroque à ceux des Français mes contemporains qui sont accoutumés à chercher du plaisir littéraire et la peinture du cœur humain dans les œuvres de MM. Villemain et De La Vigne... ce dont je suis sûr, c'est qu'aujourd'hui l'Angleterre, l'Allemagne et la France sont trop gangrenées d'affectations et de vanités dans tous les genres pour pouvoir, de longtemps, fournir des lumières aussi vives sur les profondeurs du cœur humain. »

Dans une seconde préface écrite le mois suivant, Stendhal insiste plus particulièrement encore sur la valeur documentaire des *Novelle*. C'est une véritable *cristallisation*, il ne voit plus rien qu'à travers ces faits divers mélodramatiques, il oublie que le cœur humain, qu'il soit ou non victime de la vanité, se révèle sous toutes les latitudes, il oublie que Julien Sorel, sans être né en Italie, est une de ses créations les plus extraordinaires et les plus belles.

La *Chartreuse de Parme* (1) sera écrite sous l'influence de ces *Novelle* ; on comprend qu'il vaille la peine de s'y arrêter quelques instants.

(1) Voir *Soirées du Stendhal Club*, 1re série, p. 22-25.

On ne trouvera pas ici, dit-il, des paysages composés, mais des vues prises d'après nature avec l'instrument anglais. La vérité doit tenir lieu de tous les autres mérites, mais il est un âge où la vérité ne suffit pas, on ne la trouve pas assez piquante. Je conseillerais aux personnes qui se trouvent dans cette disposition d'esprit de ne lire qu'une de ces histoires tous les huit jours.

J'aime le langage de ces histoires, c'est celui du peuple, il est rempli de pléonasmes et ne laisse jamais passer le nom d'une chose horrible sans nous apprendre qu'elle est horrible. Mais ainsi, sans le vouloir, le conteur peint son siècle et les manières de penser à la mode.

La plupart de ces histoires ont été écrites peu de jours après la mort des pauvres diables dont elles parlent. »

Nous avons choisi une douzaine de ces récits, que nous désignait Stendhal lui-même dans ses annotations souvent très précieuses, et qui certainement lui auraient servi de thèmes. Les nouvelles sont abrégées pour la plupart.

Les *Chroniques italiennes* que Stendhal eut le temps d'écrire parurent dans la *Revue des deux Mondes* de 1837-1839. La série fut interrompue par la publication de la *Chartreuse de Parme* terminée le 22 mars 1839. Mais la veille même de sa mort, le 21 mars 1842, Stendhal, pressé d'argent, recevait un à-compte de 1500 francs du directeur de ce périodique, et s'engageait à donner une suite à ses *Novelle*. Nous aurions eu sans

nul doute plus d'une de ces histoires, enveloppées de subtile psychologie, et colorées de ces petits faits qui mettent à nu le cœur humain.

Toujours est-il qu'il est vraiment instructif de faire une visite à ce laboratoire où Stendhal aimait à opérer, au milieu d'alambics italiens.

C. S.

N. B. Toutes les remarques et notes imprimées en *italiques* sont de la main de Stendhal.

I

ACTE DE VENGEANCE COMMIS PAR LE CARDINAL ALDOBRANDINI SUR LA PERSONNE DU CHEVALIER ROMAIN GIROLAMO LONGOBARDI.

Vers 1600

Clément VIII Aldobrandini règne de 1592 à 1605.

Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, fait assassiner le ch^er^ Girolamo Longobardi qui avait le tort d'entretenir une jolie fille, Anna Brocchi. Véritable cœur de c. italienne; les mœurs étaient trop dures pour permettre la bonté facile aux c.

Peut-être placer cette histoire à la tête du recueil.

Elle peint mieux que toute autre la façon de vivre à Rome.

Après cette histoire reprendre l'ordre chronologique.

Lire l'article Cardinal Aldobrandini dans la Biographie Michaud pour rire de ces menteurs.

L'A. a dû être imprimé sous les regards de... même alors on mentait en face de la mystification.

N. B. Tout ceci a été lu dans les manuscrits originaux avant de la faire copier. Mal aux yeux causé par la poussière.

Le Cardinal Crecenzi, neveu du pape Clément IX.

Le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, était chargé de l'administration tant spirituelle que temporelle des Etats de l'Eglise. Le Pontife tenait avant tout à ce que sous son règne la justice fût équitablement et rigoureusement rendue ; et c'est pourquoi il avait investi son propre neveu de ce poste de confiance.

Pourtant, si beaucoup de coupables furent châtiés, plusieurs crimes restèrent impunis ; tel fut l'assassinat du chevalier romain Girolamo Longobardi. On trouva un matin de samedi saint, sur la place Saint-Pierre, sa tête plantée au bout d'une pique, avec cette inscription y appendue : « Tu as commandé avec trop de tyrannie, et ce que tu voulais faire aux autres on l'a fait à toi-même. »

Girolamo Longobardi, jeune seigneur de vingt ans

à peine, doué de toutes les qualités, bien fait de sa personne et très estimé de tous les barons romains, était haï jusqu'à la mort sans qu'on connût les motifs, par le cardinal Aldobrandini. Ce prince offre d'ailleurs un assez triste personnage, fort peu aimé et tellement luxurieux (1), que le pape son oncle, le revêtant de la pourpre, lui recommanda en présence des autres cardinaux de ne point souiller par ses vices l'habit qu'il allait porter. « Tâche de ne pas déshonorer ton nouveau titre, car je t'avertis (2) que, dans ce cas, ta situation de neveu du pape ne « te servirait de rien ».

Longobardi avait pour maîtresse une jeune chanteuse de grand talent et d'une remarquable beauté, nommée Anna Felice Brocchi. Le cardinal neveu apprit par des racontars de la cour et de la ville les qualités et le charme de cette personne, et il désira fort la connaître ; un jour, il l'aperçut accoudée à sa fenêtre, et « comme il était très efféminé et très lascif (3) » il s'en éprit aussitôt violemment ; puis chercha le moyen de lui déclarer son amour. Mais se sachant surveillé par son oncle, il avait l'habitude d'agir avec la plus extrême circonspection. Ce l'enrageait surtout de savoir

(1) Effeminato, *plein de passion pour les femmes, jargon de Rome.*

(2) Ti assecuro. *Romanisme. Cette histoire est en patois romain : alto, pour aldo* (Altobrandini), *assecuro pour assicuro.*

(3) Essendo molto effeminato e lascivo. *Commérage et répétition du narrateur.*

que cette femme appartenait à Longobardi qu'il haïssait.

Aussitôt la chanteuse avait deviné l'état de cœur du cardinal. Elle s'en assura lorsqu'elle le vit passer devant sa demeure vers midi, heure où elle avait coutume de se rendre pour ses dévotions à l'église Sainte-Marie de la Paix. Il y parvint en même temps qu'elle et l'adora des yeux pendant tout l'office, en cherchant à lui imposer des signes d'intelligence.

La comédie dura un an et demi, sans qu'Aldobrandini pût correspondre avec Anna autrement que par signes, et savoir d'une manière certaine si son amour la touchait.

Un jour enfin, la cantatrice bien convaincue de la passion nourrie pour elle par l'amoureux en pourpre (1), raconta tout à Longobardi.

Dès cette révélation le jeune homme déclara à sa maîtresse que cela pourrait finir très mal par suite de l'antagonisme persistant entre lui et le cardinal. Il l'engagea donc à tenir la plus grande réserve, à ne jamais croire aux promesses menteuses que pourrait lui adresser Aldobrandini, surtout à ne jamais recevoir cet ennemi juré. Il lui enjoignit même de ne plus le regarder ni saluer, sous peine d'encourir sa colère.

Cependant, mis en éveil par ces aveux et peu confiant dans les protestations de la jeune femme, il fit gar-

(1) Amante porporato.

der à vue les abords de son hôtel et la fit suivre par des espions. Tout cela fut mené avec tant de mystère qu'Anna ne soupçonnait rien.

Longobardi sut bientôt par sa police que loin de cesser, l'intrigue se liait. Pour s'en convaincre, il alla lui-même, le jour de la Saint Mathieu à l'église Sainte-Marie de la Paix et là, caché au fond d'une chapelle il put observer à loisir le manège galant d'Anna et du cardinal. Ses doutes s'évanouirent complètement lorsqu'il l'aperçut, à la sortie de l'église, s'incliner amoureusement devant la chanteuse qui lui rendit son salut avec une œillade facilement intelligible.

Le pauvre chevalier courut furieux chez la chanteuse, entama une scène des plus violentes, lui reprochant ses excursions à l'église malgré sa défense et ses saluts au cardinal. Anna avoua s'être rendue à Sainte-Marie de la Paix, mais nia la rencontre d'Aldobrandini. Et comme elle persistait à nier, malgré les instances de Longobardi il saisit un stylet et la menaça de mort. Terrifiée la jeune femme dit avoir vu et salué le cardinal, mais d'un salut banal, simple réponse au sien. Si elle avait feint d'abord à son amant, c'était surtout pour éviter une querelle entre les deux hommes.

Le jeune chevalier, un peu calmé par cette explication, renouvela alors toutes les anciennes recommandations, lui interdit l'église Sainte-Marie de la Paix, avec défense de saluer et à plus forte raison de recevoir ja-

mais le cardinal ; sans quoi, ajouta-t-il, il pourrait vous en coûter la vie.

Bien contre son gré, la chanteuse promit obéissance aux injonctions de son amant.

Aldobrandini qui s'était morfondu inutilement à plusieurs reprises dans l'église Sainte-Marie de la Paix, épuisa les conjectures sur l'absence inexplicable de sa bien-aimée. Il cherchait les moyens d'en pénétrer la cause, lorsqu'on lui révéla que la chanteuse se mettait sous sa protection, le suppliant de la tirer des mains de Longobardi qui la traitait avec la dernière dureté.

Le cardinal furieux contre ce qu'il appelait l'insolence du chevalier, et de plus en plus enamouré de la perfide Anna affirma qu'il lui consacrait son dévouement, et ne s'occupa plus que d'accomplir sa vengeance envers le rival... Peu de jour après on trouvait plantée au bout d'une pique la tête du chevalier Girolamo Longobardi.

Les soupçons se portèrent aussitôt sur Aldobrandini que l'on savait fréquenter assidûment la chanteuse, au point de susciter le scandale. Mais tout le monde fut stupéfié que la justice n'ordonnât qu'une enquête dérisoire. On s'étonnait du silence du pape en cette affaire.

Entouré des créatures du cardinal, Clément VIII n'avait rien pu comprendre. Les amis ne cessaient de lui vanter les vertus de son neveu. Il aurait probablement gardé ses illusions familiales, et Aldobrandini

aurait ainsi continué à jouir de toute la confiance papale sans un fait qui vint révéler au pontife la conduite du trop amoureux cardinal.

Au cours d'une discussion, celui-ci outragea gravement l'ambassadeur d'Espagne, homme de la première noblesse et d'un esprit des plus fins, qui, pour ne pas troubler les relations diplomatiques entre la Cour d'Espagne et le Saint-Siège, dissimula l'affront reçu, mais ne chercha qu'une occasion d'en tirer vengeance.

Or, il apprit, par ses rapports secrets l'intrigue d'Aldobrandini avec la cantatrice, l'impunité scandaleuse du cardinal et l'ignorance qui cachait au pape les crimes de son neveu. Il connut l'heure à laquelle le galant courait à ses rendez-vous d'amour, il se convainquit qu'il partait sur les quatre heures de nuit, avec le plus grand mystère, pour rejoindre seul, par une rue détournée, son carrosse et sa suite stationnant à quelque distance.

Le plan de vengeance de l'ambassadeur se combina immédiatement.

Il envoya un de ses laquais chez Anna Brocchi pour la prier de vouloir bien lui permettre de venir entendre cette nuit-là même sa merveilleuse voix. En même temps il la priait de n'en parler à personne afin que cette visite ne laissât prise aux soupçons.

La chanteuse, flattée d'avoir été remarquée par un si haut personnage, lui fit répondre qu'il lui ferait le

plus grand plaisir et que personne n'aurait connaissance de sa venue. Avant de se rendre chez Anna Brocchi, l'ambassadeur prit soin d'envoyer devant et de faire cacher dans l'antichambre quatre de ses laquais munis de torches, enfermées dans de grosses lanternes fabriquées à cette intention avec ordre d'éclairer le cardinal quand il descendrait et de l'accompagner jusqu'à son carrosse.

Quand Aldobrandini quitta mystérieusement le logis de sa belle, quatre grands diables de laquais, sortant subitement de leur cachette l'entourèrent et s'offrirent à l'accompagner, par honneur, disaient-ils. Le cardinal qui craignait à bon droit la lueur traîtresse des torches voulut les renvoyer. Mais, devant leur insistance, et pour éviter un surcroît de scandale, il dut consentir à se laisser escorter non sans avoir soin de se cacher, le visage sous le manteau.

Peine inutile. La chose occasionna si grand tapage qu'elle parvint cette fois aux oreilles du pape. Clément VIII, courroucé, retira toute sa confiance à son neveu, le priva du poste d'honneur auquel il tenait tant ainsi que de toutes ses charges, titres et bénéfices. Puis, ayant vu se confirmer par la suite les soupçons qui pesaient sur l'Aldobrandini au sujet de l'assassinat de Longobardi, il lui commanda de ne jamais reparaître en sa présence, sous peines de perdre son chapeau de cardinal (1).

(1) *Un peu corrigé et abrégé, le 24 avril 1833. Vaut-il mieux*

II

RÉCIT DES CRIMES ET DE LA MORT DU CHEVALIER FLORENTIN GIROLAMO BIANCIUFIORE (1) DÉCAPITÉ A ROME EN EXÉCUTION DE LA CONDAMNATION ET SENTENCE RENDUES PAR LE PAPE LÉON X L'AN 1520.

A l'époque où Charles-Quint s'efforçait d'établir à Florence la puissance des Médicis, existait dans cette ville une famille de noblesse très ancienne et qui semblait particulièrement vouée au malheur ; la maison Bianciufiore. Même il advint qu'en 1520, Mme Constance Bianciufiore et ses enfants moururent subitement empoisonnés, sans qu'on pût alors connaître l'auteur de ce crime.

Un seul des fils survécut, le chevalier Girolamo Bianciufiore. A cette époque il habitait la ville de Naples. Ayant appris le funeste trépas de ses parents

barbouiller le manuscrit ou s'impatienter à chaque fois qu'on relit cette histoire ? Cette histoire a 34 pages.

Comment un ambassadeur peut s'y prendre pour se venger d'un cardinal, neveu tout puissant, sur l'esprit de son oncle et dans Rome.

(1) *Sorte de Don Juan ou de Casanova empoisonneur. Furieux bavardage à abréger, 24 avril 1833 ; bavardage qui a l'air préparé pour des enfants, modèle de style fanciulesco.*

en même temps que l'exaltation au pontificat du pape Léon X, il accourut aussitôt à Rome afin de présenter ses devoirs à Sa Sainteté.

Ce Girolamo Bianciufiore était un cavalier d'une grande intelligence et d'une bravoure à toute épreuve. Malheureusement cette bravoure ne lui avait servi qu'à devenir un duelliste enragé, et comme il était passé maître en matière d'escrime, on le redoutait universellement surtout à Naples où il avait tué plus de trente-six adversaires, et ce pour causes les plus futiles. On le craignait d'autant plus qu'il était fort soupçonné de n'être point indemne de la mort des siens.

Girolamo s'établit à Rome, après avoir été fort bien accueilli par Léon X qui ignorait ses antécédents. Il loua un palais dans cette ville et y mena si grand train qu'il eut bientôt épuisé toutes ses ressources.

Il se lia avec un certain nombre de seigneurs, qui lui gardaient une grande considération, non à cause de ses qualités personnelles, mais eu égard à la longueur et à la prestesse de son épée, dont ils se défendaient à bon escient.

Quant aux honnêtes gens, ils s'efforçaient de ne point frayer avec un tel personnage, si prompt à la dispute et au combat. Mais Girolamo, se voyant ou plutôt se croyant estimé de ceux qu'il appelait ses amis, brûlait de donner une preuve de sa valeur et de son adresse à l'escrime, et il allait se vantant partout de n'avoir jamais manqué son homme.

L'occasion tant désirée par lui se présenta enfin ; un matin de Pâques, sans aucun motif, il provoqua insolemment en pleine église de Sainte-Marie in Trasfontina le comte di Alincastro, gentilhomme napolitain qu'il avait connu jadis à Naples et qui était venu faire ses dévotions. Le comte, homme très pieux, lui observa que ce n'était ni le temps ni le lieu de lui venir chercher querelle, ajoutant qu'ils pourraient toujours se retrouver. Furieux d'un tel calme Girolamo quitta l'église, attendit le comte à la sortie de la messe et le provoqua de nouveau si insolemment en présence de la foule que le comte dut accepter le combat sur le champ. Au bout de quelques minutes le Napolitain tombait frappé mortellement d'un coup d'épée en pleine poitrine et expirait presque aussitôt.

La famille du comte, instruite du meurtre, porta plainte au pape qui fit immédiatement emprisonner le spadassin. Des amitiés puissantes tirèrent le chevalier d'embarras. Bientôt après il sortait de prison, gracié par le pape, à la condition qu'il ne porterait plus l'épée au côté, sous peine de mort.

La défense imposée au duelliste par Léon X encouragea beaucoup de gentilshommes à fréquenter plus assidûment Bianciufiore, se voyant désormais à l'abri de ses incartades. Mais Girolamo était incorrigible et deux mois à peine après son incarcération, il se prétendit offensé par certaines paroles d'un jeune seigneur vénitien, le provoqua, courut dans sa maison décro-

cher son épée, se rendit au lieu du rendez-vous, et là après quelques engagements, profitant d'un faux-pas de son adversaire, le frappa par terre à coups redoublés. Quelques instants après, le jeune Vénitien rendait l'âme, ayant à peine eu le temps de la confession.

Ce bel exploit accompli, le bretteur, qui redoutait fort la colère du pape, se réfugia dans une église (1) et y resta plusieurs mois ; puis, ayant fait agir ses amis, il fut gracié par le pape moyennant une amende de trente mille écus et sous la condition qu'il serait à tout jamais banni de Rome et des Etats de l'Eglise. Or, Bianciufiore déjà exilé pour ses méfaits de Naples, Florence et autres états d'Italie, fit tant intercéder auprès de Léon X, en promettant de ne plus jamais toucher une épée, que le Pontife consentit encore au pardon.

Pendant quelque temps, afin d'échapper à toute tentation, Bianciufiore vécut dans une sorte de retraite. Il rencontra une grande dame romaine, la comtesse Oddi, s'éprit follement d'elle, devint son amant et finit même par aller habiter un appartement dans son palais.

La comtesse Oddi, femme très spirituelle et des plus agréables recevait chez elle la fleur de la société romaine, nombre de seigneurs de belle allure. Ce qui faisait le désespoir de Bianciufiore, devenu affreuse-

(1) *A cette époque certaines églises jouissaient du droit d'asile.*

ment jaloux de sa maîtresse. Malgré ses observations et ses remontrances, la comtesse, qui tenait à ses réceptions, déclara qu'elle continuerait d'agir à son gré, et que s'il conservait ses injurieux soupçons elle finirait par le haïr.

Ces reproches impressionnèrent fort Girolamo qui s'en montra très affligé. Et le désespoir le gagna d'autant mieux que, sentant sa jalousie s'accroître, il lui demeurait impossible, de par la défense du pape, de toucher cette épée qui eût rendu un si grand service en telle occurrence.

A quelque temps de là, la comtesse Oddi, contre la vive opposition de son amant, convia à dîner ses hôtes habituels. Girolamo exaspéré résolut de se venger. Un peu avant le repas, il remit du poison à un valet qu'il tenait en confiance, avec ordre de le verser dans les derniers plats qu'il servirait.

Au moyen d'une forte somme, il acheta son silence et sa complicité. Bianciufiore se garda bien de toucher au mets empoisonné auquel goûtèrent seuls la comtesse, sa fille et trois seigneurs invités. Ces cinq personnes, prises de douleurs intolérables, sortirent précipitamment de table et expirèrent peu après, malgré les soins des médecins qui ne comprenaient pas cette étrange maladie. Quant à Girolamo, pour mieux détourner les soupçons, il feignit d'être lui-même gravement malade, se fit mettre au lit, absorba tous les médicaments offerts. Après une nuit agitée, il déclara

le lendemain matin se sentir mieux à la grande joie des médecins que cette cure consolait un peu de leur triste résultat à l'égard des autres malades.

Au valet son complice, il remit encore une somme d'argent et il le menaça de le tuer s'il révélait jamais les causes du drame.

Cependant la justice (1) s'inquiéta de ces morts peu naturelles. L'autopsie des cadavres induisit les docteurs légistes au décès par intoxication. Sur cette révélation on s'empressa d'interroger tous les serviteurs de la comtesse. L'interrogatoire ne fournit aucun résultat et les choses en seraient sans doute restées là, si le laquais coupable qui, pris soudain de remords et de crainte, s'était tout d'abord réfugié dans une église, n'avait ressurgi subitement pour déclarer (2) que si on l'exemptait de toute peine et si on lui garantissait la vie sauve, il dénoncerait l'auteur du crime. La promesse accordée, il avoua au gouverneur de Rome le nom de l'assassin.

Le gouverneur n'avait jamais soupçonné Bianciufiore capable d'un tel forfait. C'est pourquoi plein d'indignation contre celui-ci, il ordonna son arrestation immédiate et, ceci ayant été ponctuellement exécuté, fit incarcérer Girolamo dans les prisons de Corte-Savella où il fut étroitement surveillé.

(1) *Il fisco, mot à mot le fisc ; par extension la justice papale.*
(2) *Bianc. aurait dû se défaire de l'instrument, 25 avril 33.*



Le gouverneur, s'étant alors rendu au palais, donna au pape les détails les plus circonstanciés sur cet affreux et horrible crime en lui annonçant en même temps qu'il avait fait emprisonner le coupable, et ordonné d'instruire immédiatement son procès (1).

Le pape, d'autant plus irrité contre Bianciufiore que celui-ci avait mieux su le tromper, et s'attribuant lui-même une forte part dans le crime, pour la trop grande clémence dont il avait par deux fois abusé à l'égard d'un pareil scélérat, ordonna qu'on suivît rigoureusement le procès, non seulement au chef de l'empoisonnement, mais aussi aux chefs des deux meurtres antérieurs.

Mis en présence de son complice, Bianciufiore nia énergiquement toute participation au crime, à l'encontre des formelles allégations du valet. La justice, nantie de fortes présomptions pour le croire coupable, se décida alors à le soumettre à la question. La vue des instruments de torture affecta Girolamo au point de le contraindre à la vérité qu'il présenta d'ailleurs avec une grande contrition, en ajoutant à cet aveu celui de l'empoisonnement de sa famille et d'autres meurtres nombreux. Il confessa en outre avoir mené une vie scandaleuse, toute d'orgies et de débauches,

(1) *Ce style à l'air d'être calculé pour des enfants ; il y a aussi peu que possible d'idées abstraites, 25 avril 33.*



avoir conspiré contre sa patrie et avoir commis une infinité d'iniquités et de scélératesses semblables.

Le procès instruit et terminé, les juges, à l'unanimité, condamnèrent Girolamo Bianciufiore à être tenaillé et brûlé vif. Mais le pape, ému de compassion pour le misérable et trouvant la sentence trop rigoureuse, commua cette peine en celle de la décapitation simple, laquelle serait exécutée dans la prison même par égard pour la noble famille Bianciufiore, dont Girolamo représentait le dernier rejeton.

Avant de mourir Bianciufiore, touché de repentir, voulut finir chrétiennement. Il confessa publiquement ses fautes, en demandant à Dieu la rémission de ses péchés ; puis il pria un des pénitents d'aller demander au pape sa bénédiction qui fut octroyée par l'entremise d'un prélat domestique. Cela fait, il se livra à l'exécuteur.

III

RÉCIT DE L'HOMICIDE FUNESTE COMMIS SUR LA PERSONNE DU PRINCE SAVELLI SUR LA TERRE DE L'ARICCIA, L'AN 1536, SOUS LE PONTIFICAT DE PAUL III.

Le prince Savelli, fils du duc Savelli, jeune homme de bonnes manières et cavalier accompli,

déjà fiancé à la fille du marquis del Vasto, s'était épris, sur sa terre de l'Ariccia, de la fille d'un de ses vassaux, appartenant à une honorable famille, et dont la remarquable beauté avait fait la plus vive impression sur le cœur du jeune prince. Il lui adressait sans cesse des déclarations d'amour, si bien que les parents de la jeune demoiselle, redoutant une catastrophe, résolurent de la marier sans retard.

En effet, elle épousa un jeune vassal des Savelli nommé Cristofano et, le jour même des noces, le prince adressait en don à l'épousée un justaucorps tout brodé de fleur ; ce cadeau excita fort la jalousie de l'époux.

Cependant le mariage de sa bien-aimée n'avait en rien arrêté l'essor amoureux de Savelli. De toutes manières il cherchait à courtiser la jeune femme. Mais Cristofano, qui adorait sa femme et en était adoré, ne voulant pas s'exposer ouvertement à la colère du prince, déjouait fort habilement, avec l'aide de sa moitié, tous les projets amoureux de son seigneur.

A la fin pourtant, irrité des lettres incessantes de Savelli qui réclamaient avec insistance un rendez-vous, il fit répondre au prince que la jeune épouse, dont le mari allait s'absenter pour un voyage, l'attendait tel jour, à minuit, et le priait de venir travesti et avec le plus grand mystère, afin qu'on ne le reconnût pas. Cristofano dicta lui-même cette lettre à sa femme, en lui faisant accroire que c'était là le moyen de jouer un

bon tour au trop inflammable amoureux. En lui-même il méditait une vengeance.

Au jour et à l'heure dite, le prince arriva ; au lieu d'être reçu par sa bien-aimée, il le fut par le mari lui-même, qui, déguisé avec les habits de sa femme, lui tira un coup de pistolet en pleine poitrine. Après l'avoir égorgé pour l'empêcher de crier, Cristofano le transporta, aidé d'un sicaire à sa solde, sur le seuil de son propre palais. Ensuite il s'enfuit avec le sicaire jusqu'en Turquie, ne s'estimant plus en sûreté dans aucun état chrétien, après une telle aventure.

Quand la mort du prince fut connue, la justice vint à l'Ariccia et arrêta la jeune femme. On lui donna la question pour faire avouer les circonstances du crime. La pauvre créature confessa tout, se déclarant innocente et affirmant avoir pensé à une farce et non à une vengeance de son mari.

Ses parents furent incarcérés de même, et malgré l'innocence de tous clairement établie, la malheureuse jeune femme fut condamnée à mort sur les instances du duc désireux de venger ainsi la mort de son fils bien-aimé (1).

Sur ces entrefaites, Madame d'Autriche, duchesse de Parme, ayant appris l'aventure et émue de compassion pour le sort de cette infortunée, voulut la voir. Elle la prit en affection et sollicita du pape la

(1) *Honneur de ces temps-là : la mort était moins qu'aujourd'hui.*



grâce et l'élargissement. Le pontife répondit que pour sa part il était prêt à signer cette grâce, mais qu'il fallait l'assentiment du duc Savelli.

Madame d'Autriche fut donc trouver le duc, qui, se voyant dans l'impossibilité de refuser, accorda la grâce demandée. La jeune femme, remise en liberté, entra dans la suite de la duchesse de Parme en qualité de dame d'honneur. Ses parents, également lâchés au bout d'un assez long emprisonnement, furent bannis des Etats de l'Eglise.

Ce fut la seule satisfaction obtenue par le duc qui devint fou de désespoir et dut être enfermé à l'hospice des aliénés, où le suivit sa femme qui en mourant laissa une partie de ses biens à cet hospice.

IV

ACTE DE VENGEANCE CRUELLE COMMIS PAR LE CHEVALIER MILANAIS ARIBERTI L'AN 1546.

Le Majelo, chroniqueur italien du XVI[e] siècle, raconte sans en donner le nom qu'un certain chevalier, propriétaire de plusieurs châteaux dans le Milanais, ayant eu maille à partir avec un membre notable de la famille Pecchio, conçut pour lui une haine

violente. Un jour il fit prendre ce Pecchio, qui voyageait, par des gens à sa dévotion, l'enferma dans un sac et l'incarcéra dans un cachot dépendant d'un de ses domaines. Cet enlèvement avait été mené si adroitement que nul, sauf un valet, âme damnée du chevalier, n'eut vent de l'aventure.

Cependant on rechercha partout Pecchio dont on avait reconnu le cheval tout ensanglanté. La justice dirigea ses soupçons sur deux pauvres diables qui avaient eu, peu auparavant, un différend avec ce seigneur. Soumis à la torture ils avouèrent, sous l'influence des tourments, le meurtre de Pecchio. Ils furent condamnés tous deux à mort ; on pendit l'un et on décapita l'autre.

Pendant ce temps l'infortuné Pecchio subissait une dure séquestration ne recevant pour nourriture que le pain et l'eau apportés chaque jour par le serviteur complice.

Cette existence dura dix-neuf ans, de 1546 à 1565, au bout desquels le chevalier étant venu à mourir, l'héritier voulut faire édifier un bâtiment près de la prison de Pecchio. En accomplissant les travaux nécessaires, les ouvriers percèrent la paroi du cachot et furent stupéfaits, et terrifiés à la fois, en voyant sortir un homme vêtu de lambeaux, voilé par des cheveux et une barbe d'une longueur démesurée.

L'affaire s'éclaircit et Pecchio recouvra tous ses biens. Il aimait, paraît-il, à raconter cette histoire dans la

suite, et c'est de sa bouche même que le Majelo prétend la tenir.

Quelques lignes ajoutées à la suite de ce récit disent que le chevalier se nommait Ariberti et que l'origine de la haine entre cette famille et celle des Pecchio Sanese remontait à l'époque des Guelfes et des Gibelins.

V

RÉCIT DE LA MORT DE L'IRLANDAIS GEORGE PIKNON, TENAILLÉ ET ENSUITE BRULÉ SUR LA PLACE DU PONT SAINT-ANGE A ROME, L'AN 1595.

1595.— Un M. Picknon Irlandais, probablement fanatique comme le Mac Briar de M. Scott, insulte le bon Dieu dans les rues de Rome, comme saint Polyeucte insulte les faux dieux à Césarée... Il est tenaillé et brûlé sur la place du Pont Saint-Ange. Sous Ganganelli (1)*, un Anglais, je crois, vint à Rome pour convertir le Pape ; G. lui fit donner quelque argent pour retourner chez lui. Je l'aurais fait venir pour m'amuser, mais probablement ce pauvre G., occupé des Jésuites, n'avait pas le temps de s'amuser.*

(1) Laurent Ganganelli, pape, sous le nom de Clément XIV, 1769-1774.



Dans les premières années du Pontificat de Clément VIII, un Irlandais, nommé George Picknon, se trouva, pendant l'octave de la Résurrection, sur le passage de l'archiprêtre de Saint Celse et Saint Julien in Banchi, lequel allait dans sa paroisse donner la communion aux malades. Pris d'un accès de fureur à la vue du prélat, il le souffleta si violemment que l'archiprêtre, tout étourdi, laissa échapper le saint ciboire. Picknon aurait piétiné le corps du Christ, sans l'intervention de la foule furieuse.

Arraché par les soldats des mains de la populace, il est aussitôt incarcéré et interrogé. Mais à toutes les questions, il déclare avoir accompli son devoir et regretter de n'avoir pas entièrement mis son projet à exécution.

Plusieurs religieux de sa nationalité, mandés auprès de lui, essayent en vain de le convertir, et de lui faire embrasser la foi catholique : ils perdent leur peine.

Le pape, espérant le ramener ainsi à de meilleurs sentiments, ordonne qu'on le garde en prison et qu'on le prenne par la douceur. Tentative inutile ; Picknon ne veut rien entendre.

On lui annonce enfin qu'il sera pendu ; il répond à cette sentence par des ricanements ; on ajoute alors à la première peine qu'il sera tenaillé dans la rue, en allant au supplice.

Lorsque, la veille de l'exécution, le greffier vient, suivant l'usage, lui lire la teneur de la condamnation,

Picknon se met à ricaner, puis, en une subite fureur, crache au visage du greffier et cherche à lui donner un coup de pied. Tous les confesseurs, tous les assistants qui se succèdent auprès de lui n'obtiennent qu'une réponse négative accompagnée de gestes de dénégation énergiques.

Bref il est conduit au supplice, au milieu d'une foule considérable, et tenaillé durant tout le chemin avec des pinces rougies au feu ; ce qui lui arrache, dit le conteur, des hurlements comparables à des mugissements de taureau, et répand une odeur tellement infecte, qu'un des pénitents s'en trouve mal. Arrivé au lieu du supplice, il se livre lui-même au bourreau. L'exécution faite, son corps est brûlé et ses cendres jetées aux quatre vents.

VI

RÉCIT DE LA MORT DE MARC-ANTOINE MASSIMI EXÉCUTÉ A ROME EN JUIN 1599 SOUS LE PONTIFICAT DE CLÉMENT VII ALDOBRANDINI DE FLORENCE POUR AVOIR EMPOISONNÉ SON FRÈRE MONSEIGNEUR LE MARQUIS LUCAS.

1599.

Un Massimi empoisonne son frère aîné. Les quatre frères avaient tué leur belle-mère. A quelques mois de la

mort de Francesca Cenci, empoisonnement de la princesse Santa Croce poignardée à Subiaco par son fils. A en juger par ces témoignages, 1599 fut l'apogée des crimes horribles.

14 et 15 juillet 1835. J'étais à Tivoli examinant les Curricoli.

1838.

Par politesse, par prudence mondaine, transférer cette histoire à Naples. Commencer par l'histoire de la belle-mère tuée par les quatre frères.

Le marquis Massimi, allié aux Colonna et aux plus antiques familles de Rome, était resté veuf avec cinq fils doués des qualités les plus remarquables. Mais il advint que le vieux Massimi s'éprit follement de la maîtresse d'un Colonna et résolut de l'épouser au grand mécontentement de ses quatre aînés, qui pensèrent en tirer vengeance.

Le soir du mariage, la jeune femme demanda à voir ses beaux-fils qu'elle ne connaissait pas. Ils lui firent répondre qu'ils ne voulaient pas, en ce moment, troubler le bonheur de ses épousailles, mais qu'ils ne manqueraient pas de venir lui présenter leurs hommages dès le matin suivant.

Le lendemain, en effet, profitant de l'absence de leur père qui, en sa qualité de camérier de cape et d'épée, s'était rendu chez le Pontife, les quatre aînés

pénétrèrent chez leur belle-mère, l'assassinèrent à coups de pistolet et s'enfuirent aussitôt.

Fou de douleur, à son retour, le vieux seigneur maudit sur le crucifix ses quatre fils et les déshérita de tous ses biens au profit du plus jeune qui n'avait pas trempé dans le meurtre.

A la mort de leur père, qui survint bientôt, les assassins grâce à leurs hautes protections rentrèrent à Rome absous. Mais la malédiction paternelle encourue ne tarda pas à se réaliser.

Marc Antoine, le second, jaloux du titre de marquis et de l'aînesse de son frère Lucas, résolut de se les approprier : il empoisonna le malheureux. Découvert bientôt et redoutant la torture, il se décida à avouer, fut condamné, par ordre de Clément VIII, à avoir la tête tranchée, et mourut alors avec un grand courage et en donnant des signes du plus vif repentir. Le bourreau ayant voulu lui enlever sa collerette, il lui dit durement : ne me touche pas !... et ne pouvant la retirer lui-même à cause des menottes il pria un des assistants de l'aider ; ceci fait, il se mit à cheval sur le petit banc (1), puis ayant demandé à l'exécuteur s'il était bien ainsi, ce dernier lui répondit oui et lui trancha la tête, tandis qu'il murmurait : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum !*

Les deux autres fils maudits périrent aussi de mort

(1) *Pièce de la mannaja.*



violente : l'un qui était chevalier de Malte fut tué dans un combat contre les Turcs ; l'autre fut assassiné à coups d'arquebuse dans une aventure amoureuse.

Quant au cinquième, Pompeo Massimi, il hérita des biens paternels et du titre de marquis à lui dévolu par les morts successives de ses frères.

VII

ORIGINE DE LA GRANDEUR DE LA FAMILLE FARNÈSE.

Récit plein de vérité et de naïveté en patois romain. R. 1834.

[To make of this sketch a Romanzotto, 16 août 38].

Courrier avait bien raison. C'est par une ou plusieurs catins que la plupart des grandes familles de la noblesse ont fait fortune. Cela est impossible à New-York, mais on bâille à tout rompre à New-York.

Voici la famille Farnèse qui fait fortune par une catin : Vandozza Farnèse.

Le portrait idéalisé d'Alexandre, cet homme heureux, est à Saint-Pierre sur son tombeau, ouvrage de Guillaume della Porta. Alexandre fut Paul III. Son portrait véritable, mais dans une extrême vieillesse, se voit dans deux bustes au palais Farnèse, l'un desquels

est attribué à Michel-Ange. Singuliers ornements de la chape de Paul III, dignes de lui.

Rome 17 mars 34.

Plusieurs écrivains attribuent une vieille noblesse à la famille Farnèse, mais sans nier pour cela les grandes qualités de ses principaux membres, la véritable origine de la grandeur de cette famille n'a d'autre cause que la grâce et la beauté de Vandozza Farnèse, une de ses aïeules.

Ranuccio Farnèse, gentilhomme romain de médiocre fortune, eut trois enfants : Pier Luigi, Giulia et Vandozza. Pier Luigi et Giulia se marièrent ; le premier eut un fils, Alexandre, qui devait un jour obtenir la tiare.

Quant à Vandozza, elle séduisit par son extrême beauté Roderigo Lenzuoli, neveu par sa mère de Calixte III, de la famille Borgia, lequel lui fit obtenir la pourpre en 1456, lui donna la charge de vice-chancelier avec plusieurs milliers d'écus de rente et autres bénéfices, ce qui en faisait le plus riche cardinal (1).

Vandozza devint la maîtresse de Roderigo, et en eut

(1) *Abus des pronoms qui tuent la clarté comme dans Saint-Simon, 17 mars 34.* On sait que cette année 1834 Beyle étudiait particulièrement l'admirable mémorialiste de la Cour de Louis XIV et du Régent. Voir les curieux articles de M. Jean Carrère (*Le Temps*, 12 et 13 février 1908).

plusieurs enfants(1) élevés avec le plus grand faste. Sur ces entrefaites, Alexandre, fils de Pier Luigi, protégé par sa tante Vandozza et grandement considéré, à cause d'elle, entra au service du cardinal Roderigo, malgré ses mœurs dissolues. Ayant enlevé une jeune fille noble, il fut emprisonné par ordre du pape Innocent VIII ; il réussit à s'évader, mais durant toute la vie de ce pape il parut abandonné de la fortune (2). Pourtant, à la mort d'Innocent VIII, le cardinal Roderigo ayant été exalté sous le nom d'Alexandre VI, Vandozza devenue toute puissante fit rentrer son neveu en grâce et obtint pour lui le chapeau de cardinal.

Alexandre Farnèse n'en continua pas moins sa vie licencieuse jusqu'au jour où, s'étant épris d'une jeune fille noble nommé Cleria, il la traita comme sa femme et en eut même plusieurs enfants.

A la mort de Clément VII, Alexandre fut élu pape sous le nom de Paul III. Il en profita pour établir richement ses parents et ses enfants auxquels il donna des titres et des terres.

C'est ainsi que cette famille grandit à l'égal des familles princières de l'Italie, grâce à la beauté et aux mœurs légères de Vandozza Farnèse qui en furent l'origine.

(1) *Entr'autres le fameux César Borgia, duc de Valentinois.*

(2) *L'italien dit : « Se ne stiette in vita di questo Pontefice abban- « donato della fortuna. » stiette pour stette ; c'est un Romain presque contemporain qui écrit.*

VIII

RÉCIT DE LA SENTENCE DE JUSTICE EXÉCUTÉE EN LA PERSONNE D'ONOFRIO SANTA-CROCE, NOBLE ROMAIN, POUR AVOIR CONSENTI AU MEURTRE DE SA MÈRE ACCOMPLI PAR PAUL SON FRÈRE, SOUS LE PONTIFICAT DE CLÉMENT VIII ALDOBRANDINI DE FLORENCE, L'AN 1601.

1601,

Second récit rempli de circonstances raisonnables.

Onofrio Santa-Croce est accusé d'avoir consenti au meurtre de sa mère la princesse Santa-Croce poignardée à Subiaco par Paul Santa-Croce. — Il avoue sottement, il est décapité. Onofrio Santa-Croce croyant sa mère enceinte d'après le témoignage de Paul lui avait écrit ce que l'honneur exigeait d'un cavaliere onorato, noblesse oblige.

Une belle vengeance, l'anneau de diamant.

Paul Santa-Croce, gentilhomme romain (1), avait à plusieurs reprises supplié sa mère de le constituer légataire universel de ses biens ; elle n'y consentait pas, il résolut de la faire périr. Pour cette fin il

(1) *Né à Fano, dit la Biog.*

écrivit à son frère aîné Onofrio Santa-Croce, marquis d'Oriolo, alors absent de Rome, que leur mère déshonorait par ses débauches la gloire de leur nom et qu'elle se trouvait actuellement enceinte. La pauvre femme était tout bonnement hydropique. Onofrio répondit à Paul qu'il devait faire ce à quoi était tenu un gentilhomme d'honneur (1). En conséquence, le cadet poignarda sa mère et s'enfuit à Naples où il mourut bientôt.

Cependant le pape, irrité déjà du fratricide des Massimi et du parricide des Cenci, ne paraissait guère disposé à pardonner : à défaut du principal coupable, il prescrivit une enquête qui amena la découverte de la correspondance de Paolo et d'Onofrio, et par suite l'arrestation du frère aîné qui fut appréhendé par le Barigel au moment où il jouait au ballon dans la propriété des Orsini.

Dès que le cardinal Aldobrandini eut appris cette incarcération, il ordonna à Monseigneur Taverna, gouverneur de Rome, de s'occuper en personne du procès, lui promettant la pourpre (2) par l'entremise de son oncle, s'il parvenait à obtenir d'Onofrio un aveu qui coûtât la vie à ce dernier. Le chapeau rouge fait plus d'effet parmi la prélature de Rome que la couleur de l'or aux yeux des bandits (3).

(1) Ch'era tenuto a fare un'onorato cavaliere ;... *honneur en Italie vers 1599.*

(2) *Promesse du cardinalat.*

(3) *Phrase hardie pour le temps.*

Monseigneur Taverna exécuta si fidèlement les ordres du cardinal Aldobrandini, que, tant que dura l'interrogatoire, il voulut toujours y assister en personne, ne craignant pas de s'y rendre aux heures chaudes (1), et presque chaque jour pendant la durée du procès ; ainsi on le vit plusieurs fois quitter le palais en plein mois de juillet à la 17ᵉ heure, se rendre aux prisons di Tordinona, et y rester sept ou huit heures consécutives (2) pour procéder à l'interrogatoire de l'accusé.

Cet interrogatoire portait toujours sur la lettre dans laquelle Onofrio engageait son frère à agir d'après les lois de l'honneur, et le gouverneur voulait savoir ce que signifiaient ces paroles. A la fin Onofrio, l'esprit troublé par la longueur de l'interrogatoire (3), avoua qu'il avait entendu par là demander la mort de sa mère pour laver la tache dont la grossesse supposée de la malheureuse femme souillait son illustre maison.

Cet aveu lui coûta la vie : il fut condamné à mort et décapité.

Mais on s'étonna de la sottise qu'il avait montrée en confessant avoir désiré le trépas de sa mère ; car il eût pu dire qu'il entendait, par les mots par lui écrits, requérir l'entrée au couvent de cette femme indigne,

(1) *Sensation bien romaine. Absurde pour qui n'a pas vécu à Rome.*

(2) *7 à 8 heures par cette chaleur !*

(3) *Caractère romain, puissance de la sensation.*

pour étouffer tout scandale. En ce cas, au lieu d'être châtié, il eût obtenu des louanges, d'autant plus que selon les lois de la chevalerie un fils n'est pas tenu de venger sur sa mère l'offense faite à son honneur ; il n'y est tenu seulement qu'à l'égard de sa femme, de sa sœur célibataire, ou de sa fille non encore mariée... (1)

Dans la promotion au cardinalat faite par le pape l'an 1604 fut compris Monseigneur Taverna (2). Si bien que presque tout le monde à Rome disait que le dit Taverna, gouverneur de Rome, avait teint sa barrette avec le sang du susnommé Onofrio Santa-Croce.

On prétendit que le désir manifesté par le cardinal Aldobrandini de voir condamner Santa-Croce à mort avait pour origine une rivalité d'amour (3) dans laquelle le seigneur avait encouru la haine du cardinal, en montrant en tous lieux, avec affectation, un anneau orné de diamants qui lui avait été donné par une certaine dame (4), maîtresse commune de Santa-Croce et d'Aldobrandini, laquelle l'avait elle-même reçu peu auparavant en cadeau du cardinal lui-même.

On dit aussi qu'un jour Onofrio avait assailli à

(1) *Honneur en 1599.*

(2) *Cinq ans ou quatre de fidélité à la paróle ! on ne croirait pas à une telle promesse à Paris en 1837.*

(3) *I like a good hater, dit Lord Byron.*

(4) *Comme les habitudes sont changées !*

coups de poings Aldobrandini qui passait devant la maison de sa maîtresse, et le lendemain s'était présenté dans son antichambre pour lui faire sa cour, comme s'il ne l'eût point reconnu. D'où colère et vengeance du cardinal.

IX

VIE D'URBAIN VIII DEPUIS SON ENFANCE JUSQU'A SON AVÈNEMENT AU PONTIFICAT.

Né en 1568, élu le 6 août 1623 à 55 ans, à cet âge encore furibond (écriteau saisi par lui la veille de son élection).

Excellent morceau comparable à la conjuration de Catilina de Salluste. J'en prends cette opinion aujourd'hui, jour de la proposition 15 × 10 + 100 × 10.

Maffeo naquit à Florence en 1568, d'Antonio Barberini et de Camilla Barbadori. Quant il eut terminé ses études, sa mère, restée veuve, l'envoya suivre les cours de droit à la fameuse université de Pise où il conquit rapidement le grade de docteur. Il y connut un certain Andrea Lorestini qui lui prédit la papauté, prédiction à laquelle le jeune homme prêta peu d'attention. Ayant quitté Pise il va rejoindre, après un mariage manqué à sa grande satisfaction, son oncle,

Monseigneur Francesco Barberini, prélat à la cour de Rome. Il prend logement dans sa maison ; et ce protecteur s'emploie de tout son pouvoir à lui faire obtenir une place avantageuse.

Cependant le jeune Maffeo, encore qu'assidu auprès du vieillard qu'il chérissait, finit par se glisser dans l'intimité du cardinal Sisto et de là parvint à l'amitié du cardinal Aldobrandini, ami de Sisto, neveu du pape. Sur les conseils d'Aldobrandini, le jeune Barberini décide bientôt son oncle à lui acheter une abbreviatoria.

Dès ce jour Monseigneur Maffeo Barberini, désormais prélat romain, s'applique à conserver les bonnes grâces des cardinaux Sisto et Aldobrandini, tout en acquérant celles du pape auquel il plait beaucoup.

Une charge de camérier était justement vacante auprès du pontife. Sur les instances de son neveu, on agrée volontiers le jeune Barberini ; mais la charge étant d'un prix très élevé Maffeo ne sait comment engager son oncle à une telle dépense. Les cardinaux, ses protecteurs, s'y dévouent. Ils viennent inopinément dîner chez le vieillard, confus d'un tel honneur, et le déterminent à cette acquisition. Après quelques hésitations, aisément vaincues par ses visiteurs, le vieux prélat consent ; et, le lendemain, ayant remis la somme nécessaire, il achète la charge au dépositaire de la chambre (1).

(1) *On avait donc de l'argent chez soi en cas de besoins pressants et de méfiance. Seconde lecture, Rome, 8 février 1835.*

A tous ceux qui s'étonnaient d'une telle dépense pour un seul neveu, sans souci des autres, Francesco répondait qu'il savait bien que ce neveu-là devait réussir.

En mourant il désigne Maffeo comme son légataire universel à l'exclusion de tous autres.

Le jeune prélat qui, par son habileté à mener les affaires, s'était fait grandement estimer d'Aldobrandini et du pontife, rencontre un jour à Rome le fameux Andrea Lorestini qui lui renouvelle sa précédente prédiction. Précisément une promotion de cardinal allait avoir lieu. Maffeo qui y comptait fort n'est point nommé, mais obtient en échange la place de nonce en France. Cette déception l'afflige au point qu'il songe un instant à renoncer à la carrière ecclésiastique et à prendre femme. Les sages conseils d'Aldobrandini calment cet accès de mauvaise humeur et le jeune Barberini se décide à partir, emmenant avec lui Bracciolini, son secrétaire (1), et autres serviteurs. Un peu avant d'arriver à Paris, la nouvelle de la mort du pape lui parvient. Confiant dans l'espoir que son successeur le gratifierait du chapeau, il gagne Paris où il s'applique à faire sa cour à Henri IV alors régnant. Mais le nouveau pontife meurt à son tour et Léon XI, ancien cardinal de Médicis, et ennemi personnel de Maffeo, lui succède. Aussi, à la nouvelle de cette élection, les serviteurs du

(1) *Peut-être Bracciolini écrit ce récit.*

jeune nonce, le croyant déjà en disgrâce, s'empressent de le quitter. Fort heureusement, Léon XI ne règne pas longtemps et Camille Borghese est élu sous le nom de Paul V.

Henri IV venait d'avoir un fils. Il demande au pape le nonce pour parrain ; et, à cette occasion, Maffeo reçoit enfin la pourpre tant désirée.

Le baptême lui vaut un cadeau royal. Puis Barberini retourne à Rome pour y prendre le chapeau. A son arrivée il est nommé légat de Bologne et archevêque de Spolète où il fixe sa résidence.

Dès la mort de Paul V il revient à Rome. Aidé de Ceva, son secrétaire, il se mêle à toutes les intrigues du conclave avec le secret espoir d'être élu ; mais il doit renoncer à cet espoir en apprenant que le choix des membres du conclave se portera évidemment sur le cardinal Ludovisi que l'on proclame effectivement sous le nom de Grégoire XV. Durant les deux années et demie de ce pontificat, Barberini s'efforça de se maintenir en bonne intelligence avec tous, pour favoriser ses desseins.

La mort de Grégoire XV survenue au bout de ce temps renouvelle toutes les intrigues nées au précédent conclave. Plusieurs noms de cardinaux sont mis en avant et deux grands partis s'établissent arborant pour chefs l'un, le cardinal Borghese, l'autre, le cardinal Ludovisi.

Le cardinal de Savoie, qui occultement soutenait

Barberini, lui conseillait la plus extrême prudence et l'intrigue menaçait de s'éterniser, quand Dieu qui prévoit et dirige tout, hâta l'élection par le moyen d'une épidémie qui se déclare tout à coup dans le conclave; cette épidémie était due à la trop grande quantité de fleurs de jasmin jetées dans le conclave, lesquelles se corrompant sous l'action de la chaleur (on était à la fin de juillet) exhalaient une odeur fétide. En outre on introduisait dans l'édifice une grande quantité de melons dont les côtes pourries, mêlées aux jasmins fanés, avaient, pensait-on, causé l'épidémie en viciant l'air. De telle sorte que journellement on voyait des cardinaux mourir et que plusieurs d'entre eux sollicitèrent la permission de quitter le conclave sous prétexte de maladie. On arriva enfin à connaître la vraie cause de ce mal auquel le pape dut son élection : elle provenait tout simplement de ce que les laquais chargés de servir les cardinaux avaient caché dans différentes pièces les restes de la table de ceux-ci, lesquels restes ne pouvaient se conserver ; mais bien que ceux-ci s'accrussent de jour en jour, les laquais négligeaient de les jeter à la rue.

On se décida donc à élire un pape. Borghese atteint de la fièvre avait quitté le conclave. Le cardinal de Savoie crut le moment opportun d'agir en faveur de Barberini : il fit faire des démarches auprès des amis communs, ainsi qu'auprès des partisans de Borghese et de Ludovisi, enfin auprès de ces derniers eux-mêmes. Si

bien que par une suite de manœuvres habiles il arriva à réunir le plus grand nombre de voix sur la tête de Maffeo qui fut élu, malgré les protestations de quelques mécontents. Sous prétexte qu'il manquait un bulletin au premier tour, ceux-ci exigèrent que l'on recommençat l'élection.

Barberini proclamé pape sous le nom d'Urbain VIII est aussitôt conduit à la chapelle où, après avoir été revêtu solennellement des habits pontificaux, il reçoit, suivant l'usage, l'adoration des cardinaux.

Le cardinal Borgia connaissait cet Andrea Lorestini qui avait prédit à Maffeo sa future grandeur quand il n'était encore que simple étudiant à l'université de Pise. Ce malheureux était alors prisonnier en Sicile. Borgia en parla au nouveau pape qui, reconnaissant, appela Lorestini à Rome, le reçut lui-même et lui assura le nécessaire. Andrea, rapidement connu à la cour de Rome, s'acquit une grande réputation par ses prédictions infaillibles. Il annonça notamment le décès du cardinal Magalotti et celui du médecin d'Urbain VIII. Peu après il prédit lui-même sa propre mort et décéda bientôt laissant son anneau à Ceva et la pension octroyée par le pape à ses deux neveux qui se destinaient à la carrière ecclésiastique (1).

(1) *Ecrit par une sorte d'aide de camp qui ne dit pas tout ce qu'il sait.*



X

RÉCIT DE LA SENTENCE RENDUE PAR LE PAPE URBAIN VIII EN EXÉCUTION DE LAQUELLE DEUX IMPIES ET CRIMINELS NORCINI (1) (CHARCUTIERS), QUI MÊLAIENT DE LA CHAIR HUMAINE A DE LA VIANDE DE PORC, FURENT EN 1638 ASSOMMÉS, ÉGORGÉS ET ÉCARTELÉS SUR PLACE DE LA ROTONDE.

Peut-être à prendre. Récit noir, plébéien, mais pas plat. Fait opposition avec les nouvelles à l'eau rose.

La boutique de ces misérables avait acquis à Rome une grande réputation et était achalandée par les premières maisons de la ville, à la grande jalousie des concurrents. On vantait partout l'excellence de leurs produits d'un goût particulier. On ignorait que ce goût si recherché était dû à un mélange de chair humaine ; et les bénéfices des misérables allaient toujours croissant lorsque la disparition consécutive de trois ou quatre cuisiniers donna l'éveil à la population et à la justice.

La manière dont ces gens s'y prenaient pour tuer

(1) *Norcini, parce que la plupart des charcutiers venaient alors de Norcia.*

leurs victimes était des plus simples. Ils avaient établi dans une cave, placée juste sous la boutique et appelée par eux la salle de la chaudière, un vaste étal auquel on accrochait les viandes, sous prétexte qu'elles s'y conservaient en meilleur état : là aussi ils égorgeaient les porcs... et les hommes. Quand ils parvenaient à attirer quelque client, tandis que l'un des deux complices lui parlait pour détourner son attention, l'autre le frappait par derrière avec une massue et le saignait.

Après avoir dépouillé le malheureux de ses vêtements et l'avoir désossé, les misérables jetaient au feu les os et les hardes et introduisaient la viande dans les diverses préparations.

Mais un jour, l'ami de l'une des victimes nommée Fiammingo, ayant vu entrer celui-ci dans la boutique et ne l'en ayant pas vu sortir, bien qu'il eût attendu longtemps, s'enquit de lui auprès des Norcini qui lui répondirent ne l'avoir pas vu. Pris de soupçons, d'autant qu'on parlait fort depuis quelque temps de l'inexplicable disparition de plusieurs cuisiniers, l'ami adressa une plainte au gouverneur qui ouvrit une enquête, entendit un grand nombre de témoins et ordonna l'arrestation des coupables et de leur garçon.

L'aide témoigna avoir entendu des cris dans le sous-sol, mais rien de plus. La justice, pensant alors que le vol était le mobile du crime, interrogea à leur tour les charcutiers qui nièrent. Mis à la torture, ils finirent par avouer leurs épouvantables forfaits et confes-

sèrent alors seulement l'usage qu'ils faisaient de leurs victimes, alléguant avoir entendu dire que la viande humaine avait un goût exquis.

[*Ce dernier trait devait enchanter Stendhal qui aimait les phrases synthétiques*].

Condamnés à mort, ils furent assommés par la mazzuola, égorgés et coupés en morceaux. Quant à leur garçon, on lui infligea cinq ans de prison et les galères à temps.

XI

RÉCIT DE LA CAPTIVITÉ, DE LA MORT ET DES CRIMES COMMIS PAR BERNARDIN ET NICOLAS MISSORI DÉCAPITÉS SUR LA PLACE DU PONT SAINT-ANGE SOUS LE PONTIFICAT D'INNOCENT XI, RACONTÉ PAR MADAME LA MARQUISE DE MASSIMI, ÉPOUSE DU VICE-CHATELAIN (VICE-GOUVERNEUR).

Ce récit est curieux pour moi parce qu'on connaît le nom de l'auteur. En général ces récits peignent les façons de penser du temps, ils sont écrits peu après les événements.

Les frères Missori avaient été placés sous les ordres de la reine Christine de Suède comme gardes du corps.

La reine, qui habitait alors Rome, était d'un caractère faible, soumis aux caprices de ses favoris. Pour complaire à leurs désirs elle avait fait de sa demeure et du quartier où elle habitait une sorte de refuge pour tous ceux qui avaient à craindre la justice, et principalement pour les femmes qui fuyaient leurs maris. Les favoris de la reine, pour maintenir ce privilège, avaient organisé une sorte de contre police à la tête de laquelle se trouvaient les frères Missori. Si bien que tout sbire qui avait le malheur de franchir l'espace compris entre la porte du Saint-Esprit, la porte Settimiana et la porte della Scala où la justice (1) n'avait aucune action, était sûr d'être aussitôt assommé ou jeté dans le Tibre.

Le pape irrité de cet état de choses et des nombreux assassinats commis journellement sur la personne des sbires, réclama à plusieurs reprises la capture des Missori, mais sans pouvoir y parvenir ; car avertis des poursuites, les deux frères ne quittaient pas le quartier de la reine Christine, qui les protégeait ouvertement et refusait de les livrer. A la fin, les meurtres ne cessant, Innocent XI ordonna au gouverneur de Rome de s'emparer par tous les moyens possibles des deux Missori.

Comme il donnait ces ordres, un cardinal présent à l'entretien, courut chez la reine de Suède et l'engagea, pour ne pas exciter davantage la colère du pape, à faire

(1) *Corte, c'est-à-dire les sbires, la gendarmerie.*

fuir secrètement les deux jeunes gens sur les terres du grand-duc de Toscane. Christine, par esprit de conciliation, suivit cet avis. Ayant donné aux deux frères un grand nombre d'hommes armés pour les défendre en cas d'attaque, elle écrivit une lettre de recommandation pour le duc.

Le pape apprit la chose et envoya en toute hâte un message au grand-duc de Toscane par lequel il le priait de vouloir bien faire arrêter dès leur arrivée, et remettre entre les mains des sbires pontificaux, deux jeunes criminels dangereux qui se rendaient dans ses états.

Comme Innocent XI l'avait prévu, son courrier arriva avant celui de la reine. Le duc, ne sachant rien, remit au page, pour lui complaire, les deux frères Missori, qui furent aussitôt ramenés à Rome sous bonne escorte.

Quand lui parvint la lettre de la reine Christine, il lui raconta la méprise, en s'excusant et en déclarant qu'il en était au désespoir.

XII

MORT DES FRÈRES BERNARDIN ET NICOLAS MISSORI, ROMAINS EXÉCUTÉS A ROME LE 15 JANVIER 1685 SOUS

LE PONTIFICAT DU PAPE INNOCENT XI ODESCALCHI, MILANAIS, DE LA VILLE DE COME.

1685

Les frères Missori, pris à Livourne. On ne parle pas de leur crime comme trop connu. On ne trouve ici que leur histoire depuis leur emprisonnement jusqu'à leur mort.

Voir plus avant le récit de la mort des Missori et des causes par Mme la Marquise Massimi.

Les frères Missori furent écroués tous deux au château Saint-Ange dans des cellules séparées. Le moment étant venu de les confronter avec des personnes qui lesavaient connus jadis, on dut les raser. Or il y avait deux manières de faire la barbe aux prisonniers: si l'on employait le rasoir, on avait soin de leur attacher solidement lespieds et les mains au moyen de fers et de menottes. Si,au contraire, on leur laissait l'usage de leurs membres, on employait pour les raser une mixture appelée *merdocco*.

L'aîné des Missori, qui n'avait pas voulu être lié, fut rasé au moyen de cette mixture; quant au plus jeune il préféra se laisser mettre les fers et avoir la barbe faite au rasoir, ne voulant pas, disait-il, être

traité en juif (1) et, bien qu'entre les mains de la justice, se proclamant bon chrétien.

Le pape, qui tenait absolument à la mort des deux frères, ne voulut pas céder aux sollicitations de la reine Christine de Suède, non plus qu'à celles du grand-duc de Toscane; la seule grâce qu'Innocent XI accorda aux Missori, ce fut d'avoir la tête tranchée, eu égard à leur qualité de clercs.

Tandis qu'on préparait l'exécution, les deux frères ne se doutaient de rien; mais quand on apporta à Nicolas sa nourriture, il demanda aux soldats s'il n'y avait rien de nouveau, et comme ceux-ci répondaient négativement, il s'écria : « Pourtant mon cœur, qui ne m'a jamais trompé, prévoit quelque chose de funeste. » Bernardo, l'autre frère, pareillement angoissé, questionna le geolier sur la salle où l'on donnait la question, lequel lui répondit qu'elle ne se trouvait pas dans la prison, abandonnant le jeune homme à ses sombres pensées.

A dix heures, le prince de Palestrina, le duc Strozzi, le marquis Ilari et Alemanno de Rossi arrivent pour assister les condamnés. Ils commencent par le cachot de Nicolas et lui viennent annoncer la fatale nouvelle.

Quand Nicolas entend le bruit des verroux, comprenant bien de quoi il s'agit, il soulève avec une force incroyable la tablette de son lit et cherche à en as-

(1) *Les Israëlites se rasaient au moyen de cette mixture.*

sommer le geolier qui esquive le coup à grand-peine. Les personnes présentes s'efforcent alors de calmer ce premier mouvement de fureur en lui disant : « Mon-« sieur Nicolas, calmez-vous, nous ne sommes pas ve-« nus pour vous faire du mal, mais seulement pour « vous changer de prison ; celle où vous êtes en ce « moment est trop incommode, une voiture vous « attend même en bas à cet effet. » Mais Nicolas leur répond amèrement qu'il n'est pas dupe de leurs paroles et qu'il a entendu le bruit des préparatifs que l'on faisait pour son supplice sur le pont Saint-Ange (1). Très abattu il se laissa emmener.

Ayant aperçu les soldats armés de mousquets qui faisaient la haie sur son passage, il leur demande de prier pour lui et s'achemine d'un pas assez ferme vers la place d'armes. « Ne vous disais-je pas, dit-il avec un amer sourire aux personnes présentes, que mon cœur ne m'avait jamais trompé ? »

En apercevant les sbires et les assistants, Nicolas s'écrie avec douleur qu'il ne veut pas mourir. Et comme un des assistants cherchait à l'encourager par de belles paroles, il lui répond en secouant toujours la tête. « Eh seigneur ! vous parlez fort bien et moi « aussi je saurais à merveille réconforter quelqu'un, « mais il m'est impossible de me réconforter moi-« même. » Les sbires qui l'entourent lui font surtout

(1) *Angoisses de la mort chez un pauvre condamné.*

horreur et à plusieurs reprises il leur dit de s'éloigner dans les termes les plus violents.

Arrivé à la chapelle il réclame son frère avec insistance ; on lui répond qu'il sera bientôt venu.

On avait procédé avec Bernardin comme avec Nicolas. Au lieu de lui annoncer sa mort, on s'était borné à lui faire croire qu'on allait le faire changer de prison. Mais il devina bien vite la vérité, et se mit à pousser des cris déchirants, demandant quel crime il avait pu commettre pour être condamné à mort.

L'entrevue des deux frères à la chapelle est très touchante : Nicolas contrit et résigné s'efforce d'exhorter son frère à une mort belle et chrétienne ; et tous deux ayant fait quérir le prêtre se confessent avec la plus grande dévotion. Ceci fait, ils demandent pardon à tous, entendent deux messes et communient avec ferveur.

Cependant l'heure fatale ayant sonné, les deux frères marchent intrépidement au supplice en disant aux soldats massés sur leur passage : « Messieurs les « soldats, un *pater noster* et un *Ave maria* pour le re- « pos de notre âme, pour l'amour de Dieu ! » Bernardin adresse la même requête à la femme du vice-châtelain au moment où il passe sous ses fenêtres ; ce qui fait pleurer abondamment cette dame qui est obligée de se retirer pour essuyer ses yeux ; et de fait il aurait fallu être né parmi les glaces du Caucase ou être un véritable tigre d'Hyrcanie pour n'être point profondément touché et attendri d'une telle infortune.

Ayant reconnu un de ses amis les plus chers parmi la foule, il lui recommande aussi de prier pour son âme, ce qui émeut le jeune homme au point qu'il s'évanouit presque.

Le cortège funèbre parvenu sur la place du pont Saint-Ange, Nicolas est conduit le premier à la mannaja (1) et exécuté.

Au moment de l'exécution du second frère, on s'aperçoit que la serrure des menottes a été faussée; et comme il était nécessaire d'ouvrir cette serrure pour lui placer les mains derrière le dos, on est obligé d'aller chercher un serrurier ce qui retarde le supplice à la grande émotion de la foule. Enfin Bernardin est exécuté à son tour.

A chacune des exécutions on tira un coup de canon afin de permettre au pape qui, dans sa chambre, priait pour les frères Missori, de donner à ceux-ci la Sainte Bénédiction *in articulo mortis*.

Bernardin avait vingt-cinq ans et Nicolas vingt-deux. C'est en vain que, comme on l'a dit, les plus hauts potentats et le collège des cardinaux essayèrent de fléchir la colère du pape : celui-ci demeura inébranlable; et même, craignant un mouvement populaire, Innocent XI avait fait braquer tous les canons sur la place du pont Saint-Ange, avec ordre de tirer sur la foule au moindre signe de rébellion.

(1) *Sorte de guillotine ; apparemment il fallait enjamber quelque chose pour placer la tête dans la position finale.*

V

SUR LA TOMBE DE STENDHAL

SUR LA TOMBE DE STENDHAL

> Ce cimetière romantique et solitaire... est ouvert à tout venant, parmi les ruines. En hiver les pâquerettes et les violettes le recouvrent. On deviendrait amoureux de la mort, à la pensée d'être enseveli en si douce place.
>
> SHELLEY (préf. d'*Adonaïs*) (1).

Henri Beyle a trouvé dans sa tombe la dernière de ses infortunes. Lui qui avait parcouru l'Europe, et promené son âme amoureuse parmi des paysages de choix, lui qui s'était longuement attardé sur les bords du lac de Côme, aux pentes sombres des monts Albains, et qui avait vieilli à Rome, où il lui convenait si bien de finir une vie solitaire et ruinée, s'en vint

(1) ...« The romantic and lonely cemetery... is an open space among the ruins, covered in winter with violets and daisies. It might make one in love with death to think that one should be buried in so sweet a place. »

mourir, comme un bourgeois, sur un trottoir (1), à deux pas du boulevard, et fut enterré dans un des plus laids cimetières qui soient au monde, celui de Montmartre, sous un viaduc de fer, dont le grincement éternel ne laisse même pas à ses os le calme discret auquel ils auraient droit.

Et pourtant, si Stendhal eut un désir fidèle, au long de sa vie capricieuse, ce fut bien celui d'une mort élégante et d'une sépulture choisie. Il songea beaucoup à sa mort, avec sollicitude, avec coquetterie. Il prit soin de l'orner. Il se prépara des notices nécrologiques, où il affectait, pour la postérité, une attitude pittoresque et désinvolte. Il se composa une épitaphe, dans laquelle il enferma, pour les initiés, le plus profond de son cœur, en même temps qu'il se plaisait à y scandaliser les profanes (2). Enfin, il écrivit beaucoup de testaments. C'était une manie, sous laquelle on a trop cru voir la preuve d'angoisses incessantes et d'une velléité continue de suicide. N'était-ce pas surtout le souci de finir comme il lui convenait, et de se survivre à sa façon ? Il y a très imparfaitement réussi.

(1) Il s'en est excusé à l'avance : « ...Je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue, quand on ne le fait pas exprès », écrivait-il en 1841.

(2) Son exécuteur testamentaire et cousin, R. Colomb, écrit que l'« on a été surpris et généralement peiné de trouver dans l'épitaphe de Beyle la qualification de *Milanais* », et il s'excuse d'avoir dû obéir à la volonté formelle de son ami.

En vrai païen, qui croit peu à l'existence future de son âme, il attachait beaucoup d'importance à la façon dont son corps serait enterré, et se mêlerait de nouveau à la vie des choses. Il tenait à nourrir de ses os un sol qu'il aimât. Assurément il se plaisait à rêver sur sa tombe future. Il la voulait solitaire, ombragée, fleurie. Pour que cette rêverie mélancolique lui fût, de son vivant, suffisamment précise et douce, il désigna d'avance la place qu'il s'était choisie.

Quand il est à Paris, il veut être enterré dans la vallée de Montmorency, en quelque cimetière de village. On trouve ce désir dès 1828, dans son troisième testament. Et il écrit encore, en 1830, dans son douzième :

Je désire être déposé au cimetière d'Andilly, près Montmorency (1).

Ce hameau ombreux et solitaire plaisait à son âme discrète. Romanesque à la vieille manière, et un peu comme l'auteur suranné de *la Chute des feuilles*, il imaginait peut-être quelque visite de femme, une amie, plus tard une lectrice, l'une de ces âmes rares pour qui seules il écrivait, — venant répandre sur sa tombe oubliée de la foule une larme et des fleurs.

(1) Voir tous ces testaments cités dans : *Comment a vécu Stendhal.* Beyle fit en 1804 la découverte de Montmorency (V. *Journal*, 79). La « vue immense » lui en rappelait celle de Bergame.

Le cimetière d'Andilly, jadis autour de la petite église, a été reporté sur la montagne. Mais, ici ou là, Beyle aurait trouvé cette large vue et ces vastes horizons qu'il aimait.



Montmorency n'est-il pas assez loin de Paris pour y être tranquille dans sa tombe, et assez près pour voir quelquefois ceux qui vous aiment ?

Et puis il avait peut-être encore quelque raison (1) plus précise et plus tendre, un souvenir...

Le choix de ce cimetière de village ne peint-il pas assez bien l'âme secrète de Stendhal, et la poésie qu'il aimait ? Rien de l'emphase d'un Chateaubriand ; le tombeau du Grand-Bé, visité par les flots, mais surtout par les touristes, au beau milieu de la plage de Saint-Malo, est une parfaite image de ce cœur faussement orgueilleux, qui aimait la solitude, à condition qu'elle fût au milieu de la foule, et aussi visible que Napoléon sur sa colonne. Stendhal, vaniteux à sa façon, l'était avec moins de faste, et plus de délicatesse. En homme de goût, il ne tenait aux suffrages que de ceux qu'il aimait, et à la tendresse posthume que de quelques âmes privilégiées, amoureuses, rêveuses, et folles, à sa façon. Lui aussi se préparait une tombe en beauté, et l'artiste perce à côté du poète. Mais la beauté qu'il aimait n'était point théâtrale et gran-

(1) J'en entrevois même plusieurs. L'une est toute familiale : en 1828, sa sœur Pauline habitait Enghien, comme on le voit dans son testament (*Comment a vécu Stendhal*, 10.) Mais Montmorency lui rappelait de vieux souvenirs, ceux d'une morte qu'il avait aimée, cette *Marie* qu'il y allait voir en 1811, (*Journ.*, 372), et qui, pour être de sa famille, elle aussi, n'en devint pas moins, si on l'en croit, sa maîtresse.

diose ; il ne lui fallait pas un rocher, l'Océan. Quelques arbres laissés à eux-mêmes, un cimetière de campagne, de la mousse, une harmonieuse solitude, c'était là le paysage de fine beauté où aimait à se survivre en imagination ce cœur charmant et méconnu.

Mais il eut, dans un de ses innombrables testaments, le 13e, un mot malheureux :

... *M. Romain Colomb, qui sera exécuteur testamentaire... me fera enterrer au cimetière d'Andilly... ou, si cela est trop cher, au cimetière Montmartre, en belle vue, près le monument de la famille Houdetot.*

M. Romain Colomb trouva sans doute que cela était trop cher. Il était pratique, bien ordonné, d'esprit rassis, en un mot. Le vœu poétique de ce bizarre Henri Beyle lui parut une dernière fantaisie posthume, pas plus sérieuse que les autres. Et, comme le testament lui en donnait le droit, — car il était scupuleux, — il agit comme eût fait à sa place tout homme sensé. Il fit enterrer Beyle au cimetière le plus voisin, et épargna ainsi à sa succession, en administrateur probe, la dépense de quelques louis. Et c'est pourquoi ceux qui vont, au jour des Morts, (il y en a, dit-on), déposer un bouquet de chrysanthèmes sur la tombe d'Arrigo Beyle, n'ont pas à l'aller chercher, parmi les feuilles mortes et la boue, dans un lointain cimetière, sous la pluie d'automne. Le plus proche tramway les mène à ce cimetière vraiment bien parisien, et central. Et là, le concierge des morts, en compulsant quelques registres,

— car, après tout, Stendhal est parmi les plus ignorés de nos écrivains, et sa tombe est infiniment moins populaire que celle d'Héloïse et d'Abeilard, ou que le saule de Musset (1), — après quelques recherches incertaines, le concierge finit par vous délivrer un imprimé, sur lequel :

« Le Conservateur soussigné certifie que le corps de *M. Stendhal* a été... placé en concession perpétuelle... 18e division,

4e ligne,

Numéro 11, *au Rond-Point...* »

Et je ne vois guère que le sévère Romain Colomb se soit beaucoup préoccupé de la «belle vue » que son ami désirait par-dessus tout. Ce vœu dut lui paraître singulier, et même parfaitement illogique, pour un mort. Peut-être aussi les embellissements de Paris ont-ils enlaidi beaucoup le cimetière Montmartre. Le fait est que Stendhal, qui, toute sa vie, a eu le goût si italien des « belles vues », Stendhal qui à vingt ans vivait à un sixième étage, en face de la colonnade du Louvre, qui avait choisi, à quarante ans, comme la maison de son désir, celle de la Via Gregoriana d'où l'on voit le mieux le panorama de Rome, et qui logeait,

(1) Dans les paroles si délicates que M. Stryienski prononça, en 1892, sur la tombe de Stendhal, il disait avec vérité :

« La foule ne viendra jamais ici. »

à cinquante ans, devant le port antique de Cività-Vecchia, le bastion de Michel-Ange, et la mer Tyrrhénienne, est enfermé, dans sa définitive et éternelle demeure, entre un talus pelé, et un cercle de maisons de rapport, sous un pont.



Mais ce n'est pas là qu'il faut aller chercher son dernier souvenir, et méditer sur son âme légère.

J'ai visité autrefois le vrai tombeau de Stendhal ; il est bien loin. Lui-même l'a choisi ; à plusieurs reprises, tandis qu'il était consul à Cività-Vecchia, il a dit sa volonté d'être enterré là (1). C'est au pied des vieilles murailles de Rome, à côté de la pyramide de Cestius, « auprès de son ami Shelley », dans le cimetière protestant. Il avait choisi cet endroit pour bien des raisons sans doute, dont on a oublié la principale, c'est que ce cimetière est un des plus beaux du monde.

Au temps de Stendhal, on l'appelait « Cimetière des Anglais ». C'est là qu'on mettait en terre, tout au bout de la Rome antique, et très loin de la Rome catholique

(1) Testaments de décembre 1832, mai 1834. L'auteur de *Comment a vécu Stendhal* croit naïvement que Beyle voulait être enterré « *sous* la Pyramide de Cestius ». Ce n'est guère plus faisable que de se faire enterrer *sous* la pyramide de Chéops. Mais le cimetière protestant est tout voisin de ce mausolée romain.



et papale, les protestants (et c'étaient presque uniquement des Anglais) qui venaient mourir dans la capitale de la chrétienté. Les caveaux des églises ne pouvaient les accueillir. Ils s'en allaient reposer là-bas, perdus derrière d'immenses étendues désertes, des champs et des vignes, au delà du mont Testaccio, sur l'extrême limite de la Rome la plus lointaine.

Un touriste de ce temps-là décrit ce « coin de terre où reposent les cendres de quelques voyageurs, au pied de la pyramide de *Cestius* et sous des marbres outragés. Ce triste lieu n'a pour perspective que des ruines : il est comme à l'ombre d'un grand tombeau. Mais il reste sans enceinte : les troupeaux y paissent et les enfants y mutilent les sculptures en jouant... »

C'était dans ce cimetière abandonné et sauvage que Stendhal, qui avait du goût, rêvait d'être enterré. J'ai été voir, il y a longtemps, la tombe de ses désirs, à côté de son ami Shelley.

Mais aujourd'hui le cimetière des protestants n'est plus abandonné et comme proscrit. On l'a muré, fermé d'une grille ; on vous en ouvre la porte moyennant pourboire. Le Baedeker l'a découvert, et le recommande aux touristes. Ceux qui ne sont pas trop pressés s'y arrêtent. Le tramway électrique de Saint-Paul-hors-les-Murs passe à côté. On le visite entre deux voitures. Il n'a cependant pas perdu toute sa grâce mélancolique.

Bien des noms connus, de nobles noms, se lisent sur

les tombes. Les grandes familles anglaises ont ici quelques-uns de leurs enfants. Il y a des marbres somptueux, des statues. Mais je venais chercher une tombe invisible et absente. Il me semblait pourtant que l'âme de Stendhal, son âme profonde, celle qui avait vécu d'amours ardentes et tristes, de désirs vains, de mélancolies solitaires, de fines voluptés, avait sa place secrète dans ce cimetière de son choix, et ajoutait une nuance délicate et rare à sa mystérieuse beauté.

Pour trouver la tombe de Stendhal, il faut gravir, parmi les sépultures, la petite pente qui va s'appuyer au vieux mur de Rome, et monte, comme une longue vague de terre, contre les remparts en ruines... Partout de hauts et fins cyprès. Ils se touchent, se pressent, ils se balancent lentement sous la brise fraîche de la campagne romaine ; et leur bruissement est presque silencieux.

Sur la pente, quelques marbres, des incriptions, des statues ; mais leur blancheur est discrète et rare, sous l'ombre noire des cyprès, parmi le feuillage obscur des buissons fleuris.

Car ce cimetière est plein de fleurs.

Sans doute le marbre de Stendhal eût été couvert de ces violettes, violettes sombres, violettes claires, qui parfument le cimetière. Les camélias rouges et blancs auraient environné sa tombe. Leurs fleurs vives animent çà et là le feuillage lustré et noir des arbustes. Elles brillent dans l'ombre légère, avec une gaieté grave.

Quelque discret chant d'oiseau aux cimes des cyprès.

Hélas, aussi le sifflet d'un train, et de toutes parts le marteau des constructeurs, le bruit de la grande Rome moderne, qui s'avance, qui envahira tout.

Pourtant la paix rêveuse, la solitude embaumée de ce cimetière fait qu'on oublie et qu'on n'entend plus...

Oui, c'est là qu'il aurait été, en haut de la pente, tout contre les créneaux rompus des murailles de Rome. Ce vieux mur est tout crevassé, tout percé de niches sombres. Les briques noircies sont mêlées de lierre et d'herbes claires. Il aurait dormi à leur ombre antique et ruinée.

Il serait là, au pied de la pyramide noire de Cestius, dont la pointe blanchit, marmoréenne, dans le ciel bleu. Elle domine le mur, à ma gauche, géométrique et aiguë.

Voici la tombe de Shelley.

C'est une simple dalle, au ras de terre. Les petites fleurs qui poussent librement autour d'elle peuvent se pencher sur le corps du poète, et y mourir lentement. D'autres fleurs aussi, que des mains pieuses ont apportées, sont répandues sur le marbre.

Peut-être ainsi, sur la tombe de Stendhal, quelques fleurs coupées, violettes, narcisses, jasmins, se flétriraient doucement, parmi les aiguilles séchées des cyprès, que le vent aurait semées sur le marbre blanc. Comme celle-ci, sa tombe serait une simple pierre,

sans ornement et sans moulure, enterrée à demi dans la terre italienne qu'il aimait, sous les masses informes et magnifiques des ruines antiques, qui surplombent et dominent ces morts.

Les racines d'un cyprès romain se mêleraient à ses os et s'en nourriraient, de ce fort cyprès qui s'appuie là, au coin du tertre ; il balancerait sa grande ombre sur les tombes unies de Shelley et de Stendhal.

Mais Shelley est seul, depuis le jour où, sur la plage de la mer Tyrrhénienne, un autre poète fit brûler, au-dessus d'un bûcher antique, son corps que les vagues avaient rejeté (1).

PERCY BYSSHE SHELLEY
COR CORDIUM
NATUS IV AUG. MDCCXCII
OBIIT VIII JUL. MDCCCXXII

Nothing of him that doth fade,
But doth suffer a sea-change
Into something rich and strange.

(1) Quatre ans avant sa mort, Shelley avait, dans une de ses lettres (22 décembre 1818) parlé amoureusement de ce cimetière ; son désir se réalisa bien vite, il fut plus heureux que Stendhal. Il disait : « C'est le cimetière le plus beau et le plus solennel que j'aie jamais vu. A voir le soleil luire sur l'herbe brillante, fraîche à notre première visite de la rosée d'automne ; à entendre le murmure du vent dans le feuillage des arbres qui

Sans doute Stendhal, pendant les vingt ans qui ont suivi la mort de Shelley, est venu souvent lire ces vers :

« Tout ce qu'il y avait en lui de périssable, la mer l'a changé en quelque chose de riche et d'étrange (1). »

Surtout en ces dernières années de son consulat de Cività-Vecchia, tandis qu'il se sentait vieillir et qu'il « se colletait » déjà avec le néant, comme il l'écrivait l'année d'avant sa mort, il a dû parfois, sous l'ombrage de ces mêmes cyprès, venir regarder l'endroit où il lui plaisait de retourner à la vie universelle.

Et, à côté de celle de Shelley, il se disait peut-être que l'inscription de sa tombe vaudrait bien qu'on la lût aussi, elle aussi un peu mystérieuse, concise et pleine :

ARRIGO BEYLE

MILANESE

visse, scrisse, amò (2).

. . . .

ont recouvert la tombe de Cestius, à contempler ces tombes, la plupart de femmes et d'enfants, on aimerait, s'il faut mourir, le sommeil qu'ils semblent dormir. »

(1) Fragment d'un chant d'Ariel, dans la *Tempête* de Shakespeare.

(2) Stendhal avait sans doute trouvé la première idée de cette épitaphe dans celle de Haydn, qu'il citait lui-même, en 1814 (Haydn, Mozart et Métastase, p. 197) :

« *Veni, scripsi, vixi.* »

Et chacun de ces mots, qui semblent à quelques-uns une bizarrerie faite seulement pour étonner le bourgeois, devait lui sembler, à lui, tout rempli de sa vie.

Milanais, ne l'était-il pas depuis qu'il avait aimé, à 17 ans, Angela ? Ne le restait-il point à jamais, depuis qu'il avait laissé là-bas, après sept ans de sa meilleure vie, Métilde, qui y était morte ?

Il avait vécu, oui, bien vécu, épuisé de la vie toutes ses sensations, les grossières et les délicates, les plus fortes, passionnées, ardentes, et les plus fines, les plus nuancées, les plus spirituelles. Il avait aimé la vie en dilettante, il l'avait essayée sous toutes ses formes, dans tous les métiers, parmi tous les pays ; il l'avait savourée longuement, il avait vécu.

Mais le fond de cette vie bariolée et diverse, l'occupation préférée à laquelle il revenait toujours, c'était de « noircir des pages blanches ». *Il avait écrit*, depuis que, tout petit, il rêvait la gloire de Molière, écrit toujours, sous-lieutenant, commissaire des guerres, rentier, consul, sous tous les déguisements de la vie, car c'était là son vrai plaisir.

Son vrai plaisir ? Non. Toutes les voluptés disparaissaient devant celle pour laquelle il avait vécu, qui avaient encore leurré ses années de vieillesse, et qui, quelquefois, avait failli le tuer : *il avait aimé*, de bien des amours, il s'était beaucoup donné et souvent repris, il avait plus aimé qu'on ne l'avait aimé, il aimait encore toutes ensemble, et en se souvenant, ces

femmes mortes qui avaient fait sa vie. Et il écrivait leurs noms unis, sur la poussière du chemin qui domine le lac d'Albano, un jour que, devant l'horizon de Rome, il songeait à la mort plus voisine.

visse, scrisse, amò (1).

(1) C'est ainsi qu'il faut lire l'épitaphe de Stendhal, comme l'avait déjà remarqué M. Stryienski. Il ne saurait y avoir doute. Beyle l'a écrite une demi-douzaine de fois, au moins. Je la trouve à la fin de sa notice nécrologique de 1837 (*Journ.* de Stend., 475), et, s'il faut l'en croire, il l'aurait inventée dès 1821. Elle est dans son 12e testament, de 1836 (*Com. a vécu Stend.*, 67), dans son 13e de 1837 (*id.*, 71), dans son 14e enfin, de 1840 (*id.*, 82), où il la répète deux fois. On la retrouve, sur un livre légué à Bucci, avec quelques variantes, sauf pour les mots qui nous occupent (*Molière et Stend.*, XXII). Et on la retrouve encore dans les *Souv. d'égot.*, où il nous conte comment « à Milan, en 1820, » il pensait « chaque jour à cette inscription » (p. 62).

Les trois mots, partout, se relisent, dans le même ordre. Et il a grand soin d'écrire : «... ces paroles et non d'autres... » (1836) ; «... n'y rien ajouter, ni changer » (1837) ; cela n'empêche que l'inscription qu'on lit encore aujourd'hui sur la tombe (on y a encastré la tablette de marbre qu'avait fait graver Colomb), a bouleversé cet ordre, et troublé le sens profond des mots :

scrisse — amó — visse
ann. LIX...

« Il a vécu — 59 ans »... Le mot *visse* perd ainsi le sens plein et fort que lui donnait certainement Stendhal, et devient

Quelle merveilleuse résonance auraient eue ces mots, dans ce cimetière italien, sur la terre de ses souvenirs les plus précieux et de ses plus chères amantes. Au cimetière Montmartre, ils semblent saugrenus. Ce n'est plus que la bizarrerie voulue d'un original. Auprès de la tombe de Shelley, dans ce coin perdu de Rome, à l'odeur des cyprès, au parfum des violettes, ils reprenaient tout leur sens, et leur beauté.

Je quittai cette tombe idéale. Et je revins souvent au cimetière des protestants goûter son charme amer, gracieux, mélancolique, et sauvage, comme l'étrange fille aux longs yeux noirs, farouche et silencieuse, qui m'en ouvrait la porte.

§

Dix ans avant sa mort, Stendhal écrivait (1) :

> ... Je n'ai aimé avec passion en ma vie que Cimarosa, Mozart et Shakespeare. A Milan, en 1820, j'avais envie de mettre cela sur ma tombe.

une inutilité banale. En même temps le mot *amó*, que ce grand amoureux avait mis à la plus belle place, comme étant l'expression dernière de sa vie, est sacrifié. L'harmonie même des sons est faussée.

Stendhal avait craint pour sa tombe quelque « platitude élogieuse » de la part de son exécuteur testamentaire. Il aurait dû redouter aussi son inexactitude et son incompréhension.

(1) *Souv. d'égot.*, 61.

Je pensais chaque jour à cette inscription, croyant bien que je n'aurais de tranquillité que dans la tombe. Je voulais une tablette de marbre de la forme d'une carte à jouer... N'ajouter aucun signe sale, aucun ornement plat... A Milan... j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là, je désire passer ma vieillesse et mourir.

Que de fois, balancé sur une barque solitaire par les ondes du lac de Côme, je me disais avec délices :

Hic captabis frigus opacum !

Si je laisse de quoi faire cette tablette, je prie qu'on la place dans le cimetière d'Andilly, près Montmorency, exposée au levant. Mais surtout je désire n'avoir pas d'autre monument, rien de parisien, rien de *vaudevillique*, j'abhorre ce genre... »

Ayant lu, j'ai voulu revoir la tombe parisienne d' « Arrigo Beyle » (18e division, 4e ligne). Pour que le profane puisse le reconnaître, on a pris soin d'ajouter, entre parenthèses : (*Stendhal*).

Il faut avouer que cette tombe est sans beauté. Bourgeoise et glacée, elle ressemble à ses voisines. Elle a la propreté décente d'un tombeau neuf. Elle aurait déçu celui qui y repose, de mauvais gré sans doute, et plein d'une amertume dernière. Elle ne rappelle aucun des modèles de beauté qu'il aimait. Elle est conforme au meilleur style des marbriers les plus estimés.



Un granit grisâtre et triste remplace le blanc marbre romain, le « morceau de marbre commun », qu'il voulait. Quatre pots de terre, sans grâce, nourrissant de banales plantes vertes, montent la garde aux quatre coins. Une chaîne inutile tourne autour. Des piliers de fonte la soutiennent, couronnés de têtes d'artichaut.

Au bout s'élève une stèle. Elle porte le masque de bronze de Stendhal. Ainsi agrandi, le beau profil de David d'Angers a perdu sa finesse avec ses proportions. On y reconnaît mal la moue subtile d'Henri Beyle.

Il aurait regretté de ne se point trouver plus beau.

Je ne sais s'il eût été consolé en voyant au-dessous que cette tombe proprette lui était offerte par « ses amis de 1892 ». Il eût préféré, je crois, que ses amis pensassent à lui sans le graver sur sa pierre. Et, relisant son épitaphe, il se serait aperçu qu'on l'avait écrite tout de travers (1).

(1) Ce monument est le fruit d'une pensée pieuse à laquelle il faut rendre hommage. Les admirateurs de Stendhal, et particulièrement MM. Chéramy et Stryienski, ont voulu que sa tombe ne parût point abandonnée. Leur œuvre fut généreuse et discrète. Il ne dépendait pas d'eux que le monument de Stendhal fût plus à son goût. Ils lui firent un tombeau correct.

On ne saurait guère s'en prendre qu'au hasard des circonstances et des temps, si « ce souvenir de la famille stendhalienne », suivant la modeste expression de M. C. Stryienski, est plus touchant qu'il n'est beau.

Sa tombe est à l'ombre, mais ce n'est pas même un saule ridicule qui l'ombrage. Des poutres et des colonnes de fer, qui affectent singulièrement le style des temples de Pestum, lui font un toit de gare de chemin de fer. Le roulement des omnibus, les timbres des tramways, et le bruissement confus d'une foule de vivants sans beauté remplissent la cité des morts de tumulte et de glapissements. Il semble qu'on ait laissé avec peine à ces ossements si pressés la jouissance gênante de cet enclos traversé par un pont, et enfermé entre le hautes demeures des vivants, qui le regardent par leurs mille fenêtres. Les morts sont là, aussi serrés, bien rangés et étiquetés, dans leurs alvéoles identiques, que les cartons d'un ministère. Et Stendhal est avec eux, à sa place dans son compartiment, et lui aussi dûment catalogué.

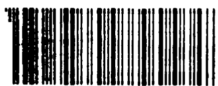
Je crains qu'il ne s'y plaise guère. Sous le grondement terrible de son pont, cette âme musicale doit souffrir. Quel enfer pour un amoureux de Cimarosa ! Il a sans doute bien souvent la nostalgie des cimetières où il n'est pas ; il rêve quelque discret *campo santo*, où, dans un grand silence lumineux, un cyprès aux lignes précises couvrît sa tombe d'une ombre bleutée.

Mais les sonnettes des trams électriques viennent interrompre ses rêveries, et le faire sursauter sous son granit si bien taillé, et ses quatre pots de fleurs. Pauvre Stendhal !

Et mon souvenir s'en retourne au pied de la pyramide de Cestius, sous les grands cyprès tout frémissants d'oiseaux invisibles, parmi les camélias en fleur et les violettes sombres et pâles. Et je revois la jeune gardienne aux yeux ardents et sauvages, qui entr'ouvrirait silencieusement la porte aux rares visiteurs de Stendhal, et le garderait dans sa tombe.

P. A.

FIN


89092585785
89092585785a

